844V88
K1790
v.7

844V88
K1790
V.7

Rare Book & Special
Collections Library

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://archive.org/details/lethatredevoltai07volt

LE

THÉATRE DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées à Kell.

TOME SEPTIEME.

A TOULOUSE,

Chez J. B. BROULHIET, Libraire.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans le VII volume.

PREFACE de l'Editeur, Page 3
Le Triumvirat, Tragédie, 7
Du Gouvernement & de la divinité d'Auguſte, 73
Des conſpitations contre les peuples ou des proſcriptions, 75
Charlot ou la Comteſſe de Givri, piece dramatique, 93
L'Ecoſſaiſe ou le Caffé, Comédie, 149
Avertiſſement, 232
Prologue de la fête pour le mariage de M. le Dauphin, 233
La Princeſſe de Navarre, Comédie-Ballet, 237
Divertiſſement qui termine la piece, 214

84.4 V88
K1790

V. 7

TABLE DES PIÈCES

Contenues dans le TOME VII.

OCTAVE, OU LE TRIUMVIRAT, *Tragédie.*

CHARLOT, OU LA COMTESSE DE GIVRY, *Comédie.*

L'ÉCOSSAISE, OU LE CAFFÉ, *Comédie.*

LA PRINCESSE DE NAVARRE, *Com.-Ballet.*

7-28-28

See next p.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

CETTE Tragédie assez ignorée, m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presqu'entiérement falsifiée ; & cependant les mœurs des Romains du tems du Triumvirat représentées avec le pinceau le plus fidèle.

J'ai fait une étude suivie & particulière de l'histoire, & non pas du théâtre que je connais assez peu, & qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage Dramatique les mœurs de l'antiquité, & à comparer les Héros qu'on met sur le Théâtre, avec la conduite & le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie. Mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est-là ce qu'on appelle la vérité Théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentimens tendres & touchans, les emportemens & les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chûte d'un Empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser & de celle de quelques lecteurs, qui sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question

481801

que des amours d'Octave & du jeune Pompée dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée, ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité & sur ce qu'on peut découvrir de vérités historiques.

J'aurais desiré qu'on eût commenté ainsi les Tragédies de Pompée, de Sertorius, de Cinna, des Horace, & qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité & ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que César ne tint à Ptolomée aucun des discours que lui prête le sublime & inégal auteur de la mort de Pompée, & que Cornelie ne parla point à César comme on l'a fait parler, puisque Ptolomée était un enfant de douze à treize ans, & Cornelie une femme de dix-huit, qui ne vit jamais César, qui n'aborda point en Egypte, & qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'Emilie qui ait conspiré avec Cinna: tout cela est une invention du génie du Poète. La conspiration de Cinna n'est probablement qu'un sujet fabuleux de déclamation, inventé par Senéque.

De toutes les Tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique & qui peint le cœur le plus fidélement, seroit Britannicus, si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de Britannicus & de Junie, & sur la jalousie de Néron. J'espère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de Racine par souscription, n'oublieront pas de remarquer comment ce grand homme a fondu & embelli Tacite dans sa pièce. Je pense que

si Néron n'avoit pas la puérilité de se cacher derrière une tapisserie, pour écouter l'entretien de Britannicus & de Junie, & si le cinquième acte pouvait etre plus animé, cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'état & aux esprits cultivés.

En un mot, on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette Tragédie est intitulé *Octave & le jeune Pompée*, j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat*. Il m'a paru que ce titre reveille plus l'attention & présente à l'esprit une image plus forte & plus grande. Je sais gré à l'auteur d'avoir supprimé Lépide, & de n'avoir parlé de cet indigne Romain, que comme il le méritait.

Encore une fois, je ne prétends point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur & qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une Tragédie pour le Théâtre de Paris, & qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces tems atroces; c'est en quoi il m'a paru qu'il avoit réussi. La pièce est peut-être dans le goût anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaitre l'auteur. Je me suis servi de la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle, & quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les Français de

Saint François d'Assise, comme dit l'auteur de la Henriade, & pour faire sentir qu'on prononce Anglais & Danois ; ce n'est ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *e* qui vous trompe.

OCTAVE
ET
LE JEUNE POMPÉE,
OU
LE TRIUMVIRAT,
TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

OCTAVE, surnommé depuis Auguste.

MARC ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, Fille de Lucius César.

FULVIE, Femme de Marc Antoine.

ALBINE, Suivante de Fulvie.

AUFIDE, Tribun Militaire.

TRIBUNS, CENTURIONS, LICTEURS, SOLDATS.

LE TRIUMVIRAT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente l'île où les Triumvirs firent les proscriptions & le partage du monde. La scène est obscurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices & des tentes dans l'éloignement.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUELLE effroyable nuit! Que le courroux céleſte
Eclate avec juſtice en cette île funeſte!

ALBINE.

Ces tremblemens ſoudains, ces rochers renverſés,
Ces volcans infernaux juſqu'au ciel élancés,

Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce détestable airain,
Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Epouvantait nos yeux d'une liste de crimes,
De l'ordre du carnage, & des noms des victimes!
Vous voyez en effet que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel, ainsi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les instrumens du crime & non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquiles dans leur tente ils partageaient la terre;
Du sénat & du peuple ils ont réglé le sort,
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne; ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie;
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit,
Je suis répudiée, & c'est moi qu'on proscrit.

ALBINE.

Oserait-il vous faire une pareille injure!

FULVIE.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure?
Je l'ai trop bien servi; tout barbare est ingrat;

Il prétexte envers moi l'intérêt de l'état ;
Mais ce grand intérêt n'eſt que celui d'un tr atre ,
Qui ménageant Octave en eſt trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima. Se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs , vos affronts ne viennent que de lui ?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave ? & que ſon caractère
Eſt différent en tout du grand cœur de ſon pere !
Je l'ai vu dans l'erreur de ſes égaremens ,
Paſſer Antoine même en ſes emportemens.
Je l'ai vu des plaiſirs goûter la folle ivreſſe ;
Je l'ai vu des Catons affecter la ſageſſe.
Après m'avoir offert un criminel amour ,
Ce Protée à ma chaîne échappa ſans retour.
Tantôt il eſt affable , & tantôt ſanguinaire.
Il adore Julie , il a proſcrit ſon père ;
Il hait , il craint Antoine , & lui donne ſa ſœur ;
Antoine eſt forcené , mais Octave eſt trompeur.
Ce ſont là les héros qui gouvernent la terre ,
Ils ſont en ſe jouant & la paix & la guerre ,
Du ſein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres , grands Dieux ! livrez-vous l'univers !
Albine , les lions au ſortir des carnages ,
Suivent en rugiſſant leurs compagnes ſauvages ,
Les tigres ſont l'amour avec férocité ;
Tels ſont nos Triumvirs. Antoine enſanglanté ,
Prépare de l'hymen la déteſtable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête ,
Et dans ce jour de ſang , de triſteſſe & d'horreur ,
L'amour de tous côtés ſe mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave : elle n'eſt occupée
Que de livrer ſon cœur au fils du grand Pompée.

Si Pompée eſt écrit ſur le livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui ſon rival.
Voilà donc les reſſorts du deſtin de l'empire,
Ces grands ſecrets d'état que l'ignorance admire!
Ils étonnent de loin les vulgaires eſprits;
Ils inſpirent de près l'horreur & le mépris.

ALBINE.

Que de baſſeſſe, ô ciel! & que de tyrannie!
Quoi! les maîtres du monde en ſont l'ignominie!
Je vous plains: je penſais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous ſervirait d'appui.
Vous unites vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine eſt-il compté dans leur troupe homicide;
Subalterne Tyran, Pontife mépriſé,
De ſon faible génie ils ont trop abuſé;
Inſtrument odieux de leurs ſanglants caprices,
C'eſt un vil ſcélerat ſoumis à ſes complices;
Il ſigne leurs décrets ſans être conſulté,
Et penſe agir encor avec autorité.
Mais ſi dans mes chagrins quelques douceurs me reſtent;
C'eſt que mes deux tyrans en ſecret ſe déteſtent.
Cet hymen d'Octavie & ſes faibles appas
Éloignent la rupture & ne l'empêchent pas.
Ils ſe connaiſſent trop; ils ſe rendent juſtice.
Un jour je les verrai préparant leur ſupplice,
Allumer la diſcorde avec plus de fureur,
Que leur fauſſe amitié n'étale ici d'horreur.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

AUfide, qu'a-t-on fait ? Quelle eſt ma deſtinée ?
A quel abaiſſement ſuis-je enfin condamnée ?

AUFIDE.

Le divorce eſt ſigné de cette même main,
Que l'on voit à longs flots verſer le ſang romain ;
Et bientôt vos tyrans viendront ſous cette tente
Partager des proſcrits la dépouille ſanglante.

FULVIE.

Puis-je compter ſur vous ?

AUFIDE.

Né dans votre maiſon,
Si je ſers ſous Antoine & dans ſa légion,
Je ne ſuis qu'à vous ſeule. Autrefois mon épée
Aux champs Theſſaliens ſervit le grand Pompée.
Je rougis d'être ici l'eſclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée & de vos oppreſſeurs.

FULVIE.

(*à part.*)
A quoi me réſoudrai-je ?

AUFIDE.

A vous venger.

FULVIE.

Sans doute ;
Je le dois, je le veux ; il n'eſt rien qui me coute ;
Il n'eſt rien que je craigne. Et dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.

Je n'ai qu'une reſſource, Aufide, en ma diſgrace ;
Le parti de Pompée eſt celui que j'embraſſe ;
Et Lucius Céſar a des amis ſecrets
Qui ſauront à ma cauſe unir ſes intérêts.
Il eſt, vous le ſavez, le père de Julie ;
Il fut proſcrit ; enfin tout me le concilie.
Julie eſt-elle à Rome ?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout puiſſant l'aura fait enlever :
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt & l'homicide ;
Ce ſont là ſes exploits ! voilà nos loix, Aufide.
Mais le fils de Pompée eſt-il en ſûreté ?
Qu'en avez-vous appris ?

AUFIDE.

Son arrêt eſt porté ;
Et l'infâme avarice au pouvoir aſſervie
Doit trancher à prix d'or une ſi belle vie.
Tels ſont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi ! tout eſpoir me fuit !
Non : je défie encor le ſort qui me pourſuit ;
Les tumultes des camps ont été mes aſyles :
Mon génie étoit né pour les guerres civiles,
Pour ce ſiècle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux. — Mais j'apperçois dans ce ſanglant ſéjour
Les Licteurs des tyrans, leurs lâches ſatellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous qu'un emploi funeſte attache ici près d'eux,
Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux ;
Vous m'en avertirez ; & vous viendrez m'apprendre

Ce

Ce que je dois ſouffrir, ce qu'il faut entreprendre.

(*Elle ſort avec Albine.*)

AUFIDE.

Moi le ſoldat d'Antoine ! A quoi fûis-je réduit !
De trente ans de travaux quel exécrable fruit !

(*Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave & Antoine vont ſe placer. Les licteurs l'entourent & forment un demi-cercle. Aufide ſe range à côté de la tente.*)

SCENE III.

OCTAVE, ANTOINE, *debout dans la tente, une table derriere eux.*

ANTOINE

OCtave, c'en eſt fait, & je la répudie.
Je reſſerre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
Mais ce n'eſt pas aſſez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis ſont un exemple rare ;
Pour les concilier il faut qu'on les ſépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidents, les miens
Depuis que nous regnons ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous aſſectant de paraître,
Lépide, eſt un fantôme aiſément écarté,
Qui rentre de lui-même en ſon obſcurité.
Qu'il demeure Pontife, & qu'il préſide aux fêtes
Que Rome en gémiſſant conſacre à nos conquêtes.
La terre n'eſt qu'à nous & qu'à nos légions.
Il eſt tems de fixer le ſort des nations ;
Réglons ſur-tout le nôtre ; & quand tout nous ſeconde

Ceſſons de différer le partage du monde.

(Ils s'aſſeient à la table où ils doivent ſigner.)

OCTAVE.

Mes deſſeins dès long-tems ont prévenu vos vœux.
J'ai voulu que l'empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule & l'Illirie,
Les Eſpagnes, l'Afrique, & ſur-tout l'Italie;
L'Orient eſt à vous.

ANTOINE.

Telle eſt ma volonté;
Tel eſt le ſort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez ſur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel eſt votre avantage;
Rome va vous ſervir: vous aurez ſous vos loix
Les vainqueurs de la terre; & je n'ai que des Rois;
Je veux bien vous céder. J'exige en récompenſe
Que votre autorité ſecondant ma puiſſance,
Extermine à jamais les reſtes abattus
Du parti de Pompée & du traître Brutus.
Qu'aucun n'échappe aux loix que nous avons portées;

OCTAVE.

D'aſſez de ſang peut-être elles ſont cimentées.

ANTOINE.

Comment! vous balancez! je ne vous connais plus!
Qui peut troubler ainſi vos vœux irréſolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables ſi cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous ſeconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?

Nous voulons enchaîner la liberté Romaine,
Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité?
Octave, un Triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous oublieriez son sang pour flatter le vulgaire!
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?

OCTAVE.

Rome pleure sa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en silence.
Cassius & Brutus réduits à l'impuissance
Inspireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proscriptions.
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Assassins de leur maître & de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur:
Ce sont les cœurs ingrats qu'il est tems qu'on punisse.
Seuls ils sont criminels & nous faisons justice.
Ceux qui les ont servis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtimens seront tous réservés.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles,
D'un œil sec & tranquile on voit les funérailles,
Sur leurs corps étendus victimes du trépas
Nous volons sans pâlir à de nouveaux combats;
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor sa mort
Mais sachez qu'à mon cœur il en coute un effort.

Trop d'horreur à la fin peut souiler sa vengeance;
Je serais plus son fils si j'avais sa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés serait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage.
Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands;
Mais quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans!

ANTOINE.

J'entends; à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques secrets desseins.
Sacrifier Pompée est-ce plaire aux Romains?
Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.
Tandis que je vous parle on le frappe, on l'immole.
Que voulez-vous de plus?

ANTOINE.

Vous ne m'abusez pas;
Il vous en coûte peu d'ordonner son trépas:
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.
Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire;
Il adorait Julie, & vous étiez jaloux:
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.
De nos engagemens rempliſſez l'étendue.
De Lucius César la mort est suspendue;
Oui, Lucius César contre nous conjuré.—

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable eſt-il pour nous ſacré ?
Je veux qu'il meure.—

OCTAVE *ſe levant.*

Lui ? le père de Julie !

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez, notre intérêt nous lie,
L'hymen étreint ces nœuds. Mais ſi vous perſiſtez
A demander le ſang que vous perſécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je ſais trop que notre intelligence
Produira la diſcorde & trompera nos vœux.
Ne précipitons point des tems ſi dangereux.
Voulez-vous m'offenſer ?

OCTAVE.

Non ; mais je ſuis le maître
D'épargner un proſcrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'eſt le plus obſtiné.
Qu'importe ſi ſa fille un moment vous fut chère ?
A notre ſûreté je dois le ſang du père.
Les plaiſirs inconſtans d'un amour paſſager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez juſqu'ici peu connu la tendreſſe ;
Et je n'attendais pas cet excès de faibleſſe.

OCTAVE.

De faibleſſe ! — & c'eſt vous qui m'oſeriez blâmer !
C'eſt Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer !

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les allarmes
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes;
César en fit autant; mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Egypte amoureux & sévère,
Adorer Cléopatre en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la servir. Je peux vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais assez: mais quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, & je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déja dit, j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.
Mais puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble;
Je céde, je me rends.—J'y souscris—ma main tremble.
(Il s'assied & signe.)
Allez, Tribuns, portez ces funestes Edits:
(à Antoine qui s'assied & signe.)
Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie.
Sa retraite est marquée aux champs de l'Appulie;
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Ecoutons ce Tribun qui revient en ces lieux.
Il arrive de Rome, & pourra nous apprendre
Quel respect à nos Loix le Sénat a dû rendre.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, UN TRIBUN, LICTEURS.

ANTOINE *au Tribun.*

A-T-on des Triumvirs accompli les deſſeins?
Le ſang aſſure-t-il le repos des humains?

LE TRIBUN.

Rome tremble & ſe tait au milieu des ſupplices.
Il nous reſte à frapper quelques ſecrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine & des Céſars,
Reſtes des conjurés de ces ides de mars,
Qui dans les derniers rangs cachant leur haine obſcure,
Vont du peuple en ſecret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands ſont tombés;
A la proſcription peu ſe ſont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête?
Pour le bien de l'état j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder;
Trop chéri des Romains, ce jeune téméraire
Se paraît à leurs yeux des vertus de ſon père;
Et lorſque par mes ſoins des têtes des proſcrits
Aux murs du Capitole on affichait le prix,
Pompée à leur ſalut mettait des récompenſes,
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances:
Mais quand vos légions ont marché ſur nos pas,
Alors fuyant de Rome & cherchant les combats,

Il s'avance à Céſéne, & vers les Pyrennées
Doit aux fils de Caton joindre ſes deſtinées;
Tandis qu'en Orient Caſſius & Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fauſſes vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace
Oſent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée eſt échappé!

OCTAVE.

Ne vous allarmez pas.
En quelques lieux qu'il ſoit, la mort eſt ſur ſes pas.
Si mon père a du ſien triomphé dans Pharſale,
J'attends contre le fils une fortune égale.
Et le nom de Céſar dont je ſuis honoré,
De ſa perte à mon bras fait un devoir ſacré.

ANTOINE.

Préparons donc ſoudain cette grande entrepriſe;
Mais que notre intérêt jamais ne nous diviſe.
Le ſang du grand Céſar eſt déjà joint au mien,
Votre ſœur eſt ma femme; & ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCENE V.

OCTAVE, LE TRIBUN *éloigné.*

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds! nous ſommes deux tyrans!
Puiſſances de la terre avez-vous des parens!
Dans le ſang des Céſars Julie a pris naiſſance,
Et loin de rechercher mon utile alliance

Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.
(*Au Tribun*).
Revenez. — Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance !
Quoi ! Julie avec lui ferait d'intelligence !
On ignore en quels lieux elle a porté ses pas.

LE TRIBUN.

Son père en est instruit ; & l'on n'en doute pas.
Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite !
Quoi ! lorsqu'il faut régir l'univers consterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du sang des proscrits que j'immole à mon père,
Détesté des Romains, peut-être d'un beau frere ;
Au milieu de la guerre, au sein des factions,
Mon cœur serait ouvert à d'autres passions !
Quel mélange inouï ! Quelle étonnante ivresse,
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse !
Quels soucis dévorans viennent me consumer !
Destructeur des humains t'appartient-il d'aimer !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

OUI, j'ai tout entendu; le sang & le carnage
Ne coutaient rien, Madame, à votre époux volage.
Je suis toujours surpris que ce cœur effréné
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,
Garde une cruauté tranquille & réfléchie.
Octave même, Octave, en paraît indigné;
Il regrettait le sang où son bras s'est baigné;
Il n'était plus lui-même : il semble qu'il rougisse
D'avoir eu si long-tems Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir
Pour mieux tromper la terre & mieux l'assujettir.
Ou peut-être son ame en secret révoltée
De sa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour.
Mais il a disputé sur le choix des victimes;
Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible & vain remor
Chacun d'eux tour-à-tour me donne ici la mort.

Octave que tu crois moins dur & moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus attroce ;
Il agit en barbare, & parle avec douceur.
Je vois de son esprit la profonde noirceur,
Le sphinx est son emblême, & nous dit qu'il préfére
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable il les feindra du moins;
Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerriere
Les vices forcenés de son ame grossiere.
Ils osent me bannir ; c'est-là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encor un air qu'ils empoisonnent.
Rempliſſons sans tarder les ordres qu'ils me donnent ;
Partons. Dans quels païs, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés !
Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MAdame, espérez tout ; Pompée est à Césène ;
Mille Romains en foule ont devancé ses pas ;
Son nom & ses malheurs enfantent des soldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance.
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tybre,
Que la terre est vengée, & qu'enfin Rome est libre;

Déjà dans tout le camp ce bruit s'eſt répandu ;
Et le ſoldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine : un bien ſi deſirable
Eſt trop prompt & trop grand pour être vraiſemblable ;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me conſoler,
Si mes perſécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il eſt des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a ſu tromper le fer des aſſaſſins,
C'eſt beaucoup ; tout le reſte eſt ſoumis aux deſtins.
Je ſais qu'il a marché vers les murs de Céſéne,
De ſon départ au moins la nouvelle eſt certaine ;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains ſe ſont tournés vers lui.
Mais ſon danger eſt grand, des légions entieres
Marchent ſur ſon paſſage & bordent les frontieres.
Pompée eſt téméraire, & ſes rivaux prudens.

FULVIE.

La prudence eſt ſur-tout néceſſaire aux méchans.
Mais ſouvent on la trompe : un heureux téméraire
Confond en agiſſant celui qui délibére.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales, ou proſpères,
Du ſort qui conduit tout ſont les jeux ordinaires ;
La fortune à nos yeux fit monter ſur ſon char
Sylla, deux Marius, & Pompée & Céſar ;
Elle a précipité ces foudres de la guerre ;
De leur ſang tour-à-tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de loix, de tyrans, & de fers :
Déjà nos Triumvirs éprouvent des revers ;

Caſſius

Caſſius & Brutus menacent l'Italie.
J'irai chercher Pompée aux ſables de Lybie.
Après mes deux affronts indignement ſoufferts,
Je me conſolerais en troublant l'univers.
Rappellons & l'Eſpagne & la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai perſécutée.
Puiſſai-je dans le ſang de ces monſtres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux !
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes deſtins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie :
Mais je mourrai contente en des malheurs ſi grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans !

(*A Auſide.*)

Avant que de partir tâchez de vous inſtruire
Si de quelque eſpérance un rayon peut nous luire.
Profitez des momens où les Soldats troublés
Dans le camp des tyrans paraiſſent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée ; à ce grand nom peut-être
Ils ſe repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.

(*Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.*)

SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUe vois-je au loin dans ces rochers déſerts ?
Sur ces bords eſcarpés d'abîmes entrouverts ?
Que préſente à mes yeux la terre encor tremblante ?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe une femme expirante.

FULVIE.

Eſt-ce quelque victime immolée en ces lieux ?
Peut-être les tyrans l'expoſent à nos yeux,
Et par un tel ſpectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur Triumvirat ce que je dois attendre.
Allez, j'entends d'ici ſes ſanglots & ſes cris,
Dans ſon cœur oppreſſé rappellez ſes eſprits.
Conduiſez-la vers moi.

SCENE IV.

FULVIE *ſur le devant du Théâtre*, JULIE, *au fond vers un des côtés ſoutenue par* ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore!
Ecoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !
Secourez un Héros, ou faites moi mourir !

FULVIE.

De ſes plaintifs accens je me ſens attendrir.

JULIE.

Où ſuis-je ! & dans quels lieux les flots m'ont-ils jettée?
Je promene en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher ? — Quelle main m'offre ici ſon ſecours,
Et qui vient ranimer mes miſérables jours ?

FULVIE.

Sa gémiſſante voix ne m'eſt point inconnue.
Avançons. — Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma vue ?
Deſtins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
Ne me trompai-je point ? — N'en doutons plus, c'eſt elle.

JULIE.

Quoi ! d'Antoine, grand Dieu ! c'eſt l'épouſe cruelle !
Je ſuis perdue !

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
Eſt-ce aux infortunés d'inſpirer quelque effroi ?
Voyez-moi ſans trembler ; je ſuis loin d'être à craindre,
Vous êtes malheureuſe, & je ſuis plus à plaindre.

JULIE.

Vous !

FULVIE.

Quel événement & quels dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux déteſtés ?

JULIE.

Je ne ſais où je ſuis : un déluge effroyable
Qui ſemblait engloutir une terre coupable,
Des tremblemens affreux, des foudres dévorans ;
Dans les flots débordés ont plongé mes ſuivans.
Avec un ſeul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque-tems dans cette île eſcarpée :
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des ſoldats ;
Ces rochers ont caché ma terreur & mes pas.
Celui qui me guidait a ceſſé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître ;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah ! Julie !

JULIE.

Eh quoi, vous ſoupirez !

FULVIE.

De vos maux & des miens mes ſens ſont déchirés.

JULIE.

Vous ſouffrez comme moi ! quel malheur vous opprime !

Hélas ! où sommes-nous ?

FULVIE.

Dans le séjour du crime ;
Dans cette île exécrable où trois monstres unis.
Ensanglantent le monde & restent impunis.

JULIE.

Quoi ! c'est ici qu'Antoine & le barbare Octave
Ont condamné Pompée & sont la terre esclave !

FULVIE.

C'est sous ces pavillons qu'ils reglent notre sort,
De Pompée ici même ils ont signé la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux !

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres sont sortis. Leur troupe sanguinaire
Marche en ce même instant au rivage opposé.
L'endroit où je vous parle est le moins exposé ;
Mes tentes sont ici ; gardez qu'on ne vous voie.
Venez, calmez ce trouble où votre ame se noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine est ici mon appui !

FULVIE.

Graces à ses forfaits je ne suis plus à lui.
Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.
Le destin par pitié nous rejoint l'un à l'autre.
Qu'est devenu Pompée ?

JULIE.

Ah ! que m'avez-vous dit !
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit ?

FULVIE.

Est-il en sûreté ? Parlez en assurance,
J'atteste ici les dieux, & Rome & ma vengeance,

Ma haine pour Octave, & mes transports jaloux,
Que mes soins répondront de Pompée & de vous ;
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas ! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie !
Si vous avez aussi connu l'adversité,
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté,
Pour achever ma mort & trahir ma misere.
Vous voyez où des dieux me conduit la colere.
Vous avez dans vos mains par d'étranges hazards
Le destin de Pompée & du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée & moi, tout est prêt à périr :
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir ?

FULVIE.

J'oserai plus encor : s'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel si long-tems inhumain
Pour nous venger tous trois l'a conduit par la main ;
Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez.

JULIE.

Que vous dirai-je ? errante, poursuivie,
Je fuyais avec lui le fer des assassins
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins ;
Nous allions vers son camp : déja sa renommée
Vers Césène assemblait les débris d'une armée ;
A travers les dangers près de nous renaissans
Il conduisait mes pas incertains & tremblans.
La mort était par-tout : les sanglans satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites !
La nuit nous égarait vers ce funeste bord

Où régnent les tyrans, où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre suite éperdue.
La terre en mugissant s'entrouvre sous nos pas.
Ce séjour en effet est celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien, est-il encor en cette île terrible?
S'il ose se montrer, sa perte est infaillible,
Il est mort.

JULIE.

Je le sais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel secret asyle a-t-il pu se cacher?

JULIE.

Ah! Madame. —

FULVIE.

Achevez; c'est trop de défiance;
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi?

FULVIE.

Je vous le jure encor.

JULIE.

Eh bien. — Il est ici.

FULVIE.

C'en est assez; allons.

JULIE.

Il cherchait un passage
Pour sortir avec moi de cette île sauvage;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts
Des ombres du trépas mes yeux se sont couverts.

Je mourais, quand le ciel une fois favorable
M'a présenté par vous une main sécourable.

SCENE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, UN TRIBUN.

LE TRIBUN.

MAdame, une étrangère est ici près de vous.
De leur autorité les Triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteste la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE (*à Julie.*)

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres?
Soldats des Triumvirs, allez dire à vos maîtres;
Que Julie entraînée en ce séjour affreux
Attend pour en sortir des secours généreux;
Que par-tout je suis libre, & qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon sexe, à l'hospitalité,
Aux droits des Nations & de l'humanité.
Conduisez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'est point démentie;
Elle augmente la mienne; & ce n'est pas envain
Que le sort vous conduit sur ce bord inhumain.

Puiſſai-je en mes deſſeins ne m'être point trompée!

JULIE.

O dieux! prenez ma vie, & veillez ſur Pompée!
Dieux! ſi vous me livrez à mes perſécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEXTUS, POMPÉE, *seul.*

Je ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
L'amene à mes tyrans, la livre à mon rival !
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers retirés & paisibles
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête & des jeux aux Romains.
O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand homme !
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
O dieux, qui des méchants suivez les étendars,
D'où vient que l'Univers est fait pour les Césars !
J'ai vu périr Caton leur juge & votre image.
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage ;
Cicéron, tu n'es plus, & ta tête & tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me réjoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas & celui des Septimes,
D'un vil Roi de l'Egypte instruments criminels
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias,
Qui commande le meurtre & qui fuit les combats,

Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie ;
Octave eſt maître enfin du monde & de Julie.
De Julie ! ah ! tyran, ce dernier coup du ſort
Atterre mon eſprit lutant contre la mort.
Déteſtable rival, uſurpateur infâme
Tu ne m'aſſaſſinais que pour ravir ma femme.
Et c'eſt moi qui la livre à tes indignes feux ?
Tu regnes, & je meurs, & je te laiſſe heureux !
Et tes flatteurs, tremblants ſur un tas de victimes,
Déja du nom d'Auguſte ont décoré tes crimes !
Quel eſt cet aſſaſſin qui s'avance vers moi ?

SCENE II.

POMPEE, AUFIDE.

POMPE'E, (*l'épée à la main.*)

Approche, & puiſſe Octave expirer avec toi !

AUFIDE.

Jugez mieux d'un ſoldat qui ſervit votre père.

POMPE'E.

Et tu ſers un tyran.

AUFIDE.

Je l'abjure, & j'eſpère
N'être pas inutile en ce ſéjour affreux
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPE'E.

Eſt-ce un piége nouveau que tend la tyrannie ?
À ſon barbare époux viens-tu pour me livrer ?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPE'E.

L'humanité, grands dieux ! eſt elle ici connue !

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jetter la vue,
(*Il lui donne des tablettes*)

POMPE'E.

Julie ! ô ciel Julie ! eſt-il bien vrai ?

AUFIDE.

Liſez.

POMPE'E.

O fortune ! ô mes yeux êtes-vous abuſés !
Retour inattendu de mes deſtins proſpères !
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.
(*Il lit.*)
» Le ſort paraît changer, & Fulvie eſt pour nous,
» Ecoutez ce Romain, conſervez mon époux.
Qui que tu ſois, pardonne : à toi je me confie ;
Je te crois généreux ſur la foi de Julie.
Quoi ! Fulvie a pris ſoin de ſon ſort & du mien !
Qui l'y peut engager ? Quel intérêt ?

AUFIDE.

Le ſien.
D'Antoine abandonnée avec ignominie
Elle eſt des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas ſa haine & ſes deſſeins,
A dérober vos jours au fer des aſſaſſins;
Il n'eſt point de péril que ſon courroux ne brave ;
Elle veut vous venger.

POMPE'E.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Elevé dans l'Aſie au milieu des combats,

Je n'ai connu de lui que ſes aſſaſſinats ;
Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute, peut-être
Ses yeux qu'il eut baiſſés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un ſoldat a du moins la vertu.
Il eſt vrai que mon bras ne l'a point combattu ;
Et depuis que mon père eut tombé ſous un traître
Nous fumes ennemis ſans jamais nous connaître.
Commençons par Octave ; allons, & que ma main
Au bord de mon tombeau ſe plonge dans ſon ſein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, & ſachez qu'elle eſt prête ;
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans j'ai ſu tenter la foi ;
Sous votre illuſtre père ils ſervaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux deſſeins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
A vous donner retraite, & même à vous venger.

POMPE'E.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide !
Je pourrais des Romains immoler l'homicide !
Octave périrait !

AUFIDE.

Seigneur n'en doutez pas,

POMPE'E.

Marchons.

SCENE

SCENE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

QUe faites-vous! Où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage
Put jetter comme moi sur cet affreux rivage.
Votre père, en Egypte aux assassins livré,
D'ennemis plus sanglants n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie est funeste & cruelle;
C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'observe, on l'épie, & tout me fait trembler;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces Rochers & ces cavernes sombres
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour.
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble & tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous! ainsi que Rome objet de tous mes vœux!
Laissez-moi m'opposer au destin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions,
Dans les camps de Brutus ou dans ceux des Catons;
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un secours incertain contre la tyrannie.
Les dieux nous ont conduits dans ces sanglants déserts;

Marchons aux seuls sentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie ;
Si vous êtes connu, c'est fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert ;
Aux Tribuns, aux soldats ce passage est ouvert,
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire ?

JULIE.

Pompée, au nom des dieux ! au nom de votre père !
Dont le malheur vous suit, & qui ne s'est perdu
Que par sa confiance & son trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouse allarmée !
Avons-nous un parti, des amis, une armée ?
Trois monstres tout puissans ont détruit les Romains ;
Vous êtes seul ici contre mille assassins.—
Ils viennent, ç'en est fait, & je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah ! laissez-vous conduire ; on peut vous reconnaître.
Le tems presse, venez, vous vous perdez sans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPEE.

A quoi suis-je réduit !

SCENE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, *sur le devant.* OCTAVE, LICTEURS, *au fond.*

OCTAVE.

JE prétens vous parler ; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramene aux tentes de Fulvie.

OCTAVE, *à Aufide.*

Demeurez. Je le veux.—Vous, quel eſt ce Romain ?
Eſt-il de votre ſuite ?

JULIE.

A ! je ſuccombe enfin !

AUFIDE.

C'eſt un de mes ſoldats dont l'utile courage
S'eſt diſtingué dans Rome en ces jours de carnage ;
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE, *à Pompée.*

Parle, que fait Pompée ? Où Pompée a-t-il fui ?

POMPEE.

Il ne fuit point, Octave ; il vous cherche, & peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu ſais en quel état il faut le préſenter.
C'eſt ſa tête, en un mot, qu'il me faut apporter.
Et tu dois être inſtruit quelle eſt la récompenſe.

POMPE'E.

Elle eſt publique aſſez.

JULIE.

O terreur !

POMPE'E.

O vengeance !

SCENE V.

Les Personnages précédens, UN TRIBUN *Militaire*.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi ; grace à votre heureux sort
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses suivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césene ;
Les rebelles bientôt entourés & surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPE'E.

Ah ! ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPE'E, *à part.*

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
S'il est vivant, s'il fuit, il va tomber sans doute
Aux piéges que nos mains ont tendus sur sa route.
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce service important.
Vous, Auside, en tout tems j'éprouvai votre zèle.
Je sais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle.
Allez : si ce soldat peut servir aujourd'hui,
Souvenez-vous sur-tout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPE'E, *A Auside.*

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez !

SCENE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, *arrêtant Julie.*

JE vous ai déja dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me surprendre ;
Mais cessez de me craindre & calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien ; mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.
Vous pouviez respecter mon nom & mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.

Les respects des humains & Rome vous attendent.
Ce nom que vous portez & leurs vœux vous demandent:
Je dois vous y conduire, & le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ces remparts.
Pourquoi les quittez-vous? ne pourrais-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le Ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles tems,
Pourquoi dans Rome encor il est des habitans.
La ruïne, la mort de tous côtés s'annonce;
Mon père était proscrit; & voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui; ses jours sont assûrés;
Je les ai défendus, vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos loix & votre empire.
Lorsque vous permettez que mon père respire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi; mais tout est oublié.
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin, près de moi qui vous a pu conduire?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux se calmeront. Ma sévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos ayeux.

JULIE.

Vous!

OCTAVE.

Un fils de Céſar ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on oſe vous remettre.

JULIE.

Vous ſon fils ! — ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as tu choiſi, quel eſt ton ſucceſſeur !
Céſar vous a laiſſé ſon pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'eſt pas votre héritage.
S'il verſa quelquefois le ſang du citoyen
Ce fut dans les combats en répandant le ſien.
C'eſt par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il ſavait pardonner & vous ſavez proſcrire.
Prodigue de bienfaits, & vous d'aſſaſſinats,
Vous n'êtes point ſon fils ; je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi : Julie, il vous pardonne
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma juſtice un devoir malheureux.
La paix va ſuccéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'eſpérance !

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui ! moi ?

OCTAVE.

Vous devez préſumer
Quel eſt le ſeul moyen qui peut me déſarmer ;
Et qui de ma clémence eſt la cauſe & le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage !
Hélas ! ſi tant de ſang, de ſuppliçes, de morts

Ont pu laiſſer dans vous quelque accès aux remords;
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique:
Ou ſi quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en fouillez point l'honneur;
N'en aviliſſez pas le caractère auguſte.
Eſt-ce à vos paſſions à vous rendre plus juſte?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends;
Et j'avais bien prévu vos refus inſultans.
Un rival criminel, une race ennemie.—

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous ſavez trop, Julie;
Quel eſt depuis long-tems l'objet de mon courroux;
Et Pompée.—

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez vous!
Pompée eſt loin de moi: qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs; qui me le dit? vous-même.
Pompée eſt loin de vous, & vous le regrettez?
Vous penſez m'adoucir lorſque vous m'inſultez!
Lorſque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du ſein de vos parens vous entraîne à ſa ſuite.

JULIE.

Ainſi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah! ce n'eſt pas à vous à m'enſeigner les mœurs.
Je ne ſuis point réduite à tant d'ignominie;
Et ce n'eſt pas pour vous que je me juſtifie.
J'ai quitté mon pays que vous enſanglantez,

Mes parens & mes dieux que vous perſécutez.
J'ai dû ſortir de Rome où vous alliez paraître,
Mon père l'ordonnait; vous le ſavez peut-être,
C'eſt vous que je fuyais; mes funeſtes deſtins
Quand je vous évitais m'ont remiſe en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre aſſervie;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout ſur Rome, & rien ſur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits ainſi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, & vous pourrez apprendre
Que Lucius ſans moi ne peut choſir un gendre;
Que c'eſt à moi ſur-tout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend; ſoyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime
Qui du monde calmé veut mériter l'eſtime!
Voilà ce règne heureux de paix & de douceur!
Il fut un meurtrier, il devient raviſſeur!

OCTAVE.

Il eſt juſte envers vous: mais, quoi qu'il en puiſſe-être,
Sachez que le mépris n'eſt pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oſer un ſeul moment diſputer ma conquête,
On ſait ſi je me venge; il y va de ſa tête,
C'eſt un nouveau proſcrit que je dois condamner;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi j'atteſte ici Rome & ſon divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur ſang des Céſars, & dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proſcriptions vous joindrez mon trépas,

Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attends sont les avant coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son sang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome subsiste encor. Les femmes en tout tems
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.
Les Rois vous le savez, furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez!

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

OCTAVE *seul.*

Quelle d'injures nouvelles!
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé!
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est haï; j'en fais l'expérience.
Je suis puni déjà de ma toute puissance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie & qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, & tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécut dans la mémoire,
Il portera ta honte à la postérité.
Être à jamais haï! quelle immortalité!
Mais l'être de Julie, & l'être avec justice!
Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice!
Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
D'un esprit emporté par de contraires vœux.
Qui fait le mal qu'il hait, & fuit le bien qu'il aime,

Qui cherche à ſe tromper & qui ſe hait lui-même !
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs !
Ah ! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge.
L'ambition ſuccède avec toute ſa rage.
Par quel nouveau torrent je me laiſſe emporter ?
Que d'ennemis à vaincre, & comment les dompter ?
Mânes du grand Céſar ! ô mon maître ! ô mon père !
Que Brutus immola, mais que Brutus révère ;
Héros terrible & doux à tous tes ennemis ;
Tu m'as laiſſé l'Empire à ta valeur ſoumis,
La moitié de ce faix accable ma jeuneſſe ;
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faibleſſe.
Et je ſens dans mon cœur de remords combattu
Que je n'oſe avec toi diſputer de vertu.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUAND sous vos pavillons de sa crainte occupée,
Invoquant en secret l'ombre du grand Pompée,
Les sanglots à la bouche & la mort dans les yeux
Julie appelle envain les enfers & les Dieux,
Vous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle se plaigne aux dieux; je vais agir pour elle,
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers & l'une & l'autre rive;
Rien ne peut nous tirer de ce goufre d'horreur.
J'y reste encor un jour; & c'est pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'esperez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

ALBINE.

Eh! peut-on se venger de la toute puissance ?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs
D'un sexe infortuné les armes sont les pleurs.
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit en l'écrasant de sa débile audace.

FULVIE.

Désormais à Fulvie ils n'insulteront plus.
Ils ne se joueront pas de mes pleurs superflus.
Je sais que ces brigands affamés de rapine,
En comblant mon opprobre ont juré ma ruine.
Prodigues ravisseurs & bas intéressés
Ils m'enlevent les biens que mon pere a laissés.
On les donne pour dot à ma fiere rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut se changer encor en un trop juste deuil;
Et tout usurpateur est près de son cercueil.
J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.
De Pompée & de moi la quérelle est commune;
Je l'attends; il suffit.

ALBINE.

Il est seul, sans secours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hazardez ses jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie;
Soutiens son désespoir & sa force affaiblie;
Porte lui tes conseils, son âge en a besoin;

Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante & m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi ; va, laisse-moi te dis-je.
Pompée arrive enfin ; je le vois. Dieux vengeurs,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs !

SCENE II.

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Etes-vous affermi ?

POMPEE.

J'ai consulté ma gloire ;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit : frappez.
Seriez-vous en suspens !

POMPÉE.

Non : mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes :
Je ne peux immoler qu'un de mes ennemis ;
Octave est le plus grand ; c'est lui que je choisis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPEE.

Elle ennoblit ma cause.
Du sang de ce tyran c'est peu que je dispose ;
C'est peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir

De frapper sans péril, & sans savoir mourir.

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie
Et le sang innocent qui s'éleve & qui crie ;
Vous servez l'univers.

POMPE'E.

J'y suis déterminé.
L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César : il fut clément & brave,
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave !
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas !
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras !
Le sort en est jetté. Faites venir Auside.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide,
Qu'on l'appelle. — Déjà (*) les feux sont presque éteints
Et le silence régne en ces lieux inhumains.

SCENE III.

POMPE'E, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE (*à Auside.*).

APprochez, que fait-on dans ces tentes coupables ?

AUFIDE.

Le sommeil y répand ses pavots favorables,
Lorsque les murs de Rome au carnage livrés
Retentissent au loin des cris désespérés
Que jettent vers les cieux les filles & les mères

(*) On voit dans l'éloignement des restes des feux faiblement allumés autour des tentes, & le théâtre représente une nuit.

Sur les corps étendus des enfans & des pères.
Le sang ruisselle à Rome ; Octave dort en paix.

POMPE'E.

Vengeance, éveille-toi ! Mort, punis ses forfaits !
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées ?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès.
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage ;
Passez, & dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte & les pâlis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne sa tente.
Des plaisirs de leurs Chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

POMPE'E.

Vous avez préparé votre fidele esclave ?

FULVIE.

Il vous attend ; marchez jusques au lit d'Octave.

POMPE'E (*à Fulvie.*)

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort ;
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire,
Que mort pour la venger, je vive en sa mémoire.
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups ;

Je vous laisse exposée, & je frémis pour vous ;
Antoine est en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger sur vous le frere d'Octavie.

FULVIE.

Qui ? lui ! qui ? ce mortel sans pudeur & sans foi ?
Cet oppresseur de Rome & du monde & de moi ?
Lui qui m'ose exiler ? Quoi ! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise ?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, & souffrir le trépas ?
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes ?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes :
C'est l'école du meurtre & j'ai dû m'y former.
De leur esprit de rage ils ont su m'animer.
Leur loi devient la mienne ; il faut que je la suive.
Il faut qu'Antoine meure ; & non pas que je vive.
Il périra vous dis-je.

POMPE'E.

Et par qui ?

FULVIE.

Par ma main.

POMPE'E.

Osez-vous vous bien remplir un si hardi dessein ?

FULVIE.

Osez-vous en douter ? le destin nous rassemble
Pour délivrer la terre & pour mourir ensemble.
Que le Triumvirat par nous deux aboli
Dans la tombe avec nous demeure enséveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie,
Et Pompée aux enfers descendu sans effroi
Y va traîner Octave avec Antoine & moi.

AUFIDE.

Non, eſperez encor ; les ſoldats de ces traitres
Ont changé quelquefois de drapeaux & de maîtres:
Il ont trahi Lépide, ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or, & du courage.
On a vu Marius entraîner ſur ſes pas,
Les mêmes aſſaſſins payés pour ſon trépas.
Nous ſéduirons les uns, nous combattrons le reſte;
Ce coup déſeſpéré peut vous être funeſte,
Mais il peut réuſſir. Brutus & Caſſius
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus;
Téméraires vengeurs de la cauſe commune,
Ils ont frappé Céſar & tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le Sénat:
Ils vivent cependant, ils partagent l'état;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers ſur vos pas à l'inſtant vont paraître.
Nous vous ſuivrons de près; il en eſt tems, marchons.

POMPE'E.

Je t'invoque, Brutus! je t'imite; frappons!

(*Il ſort avec Aufide.*)

SCENE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

IL m'échappe, il me fuit, ô Ciel! m'a-t-il trompée!
Autel! fatal autel! mânes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs & pour m'abandonner!

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage:
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage!
S'il arrive un malheur! Est-il donc arrivé?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'est; mais il gémit: vous haïssez, & j'aime.
Je crains tout pour Pompée, & non pas pour moi-même:
Que fait-il?

FULVIE.

Il vous sert. — Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux (*).
Sommeil! sommeil de mort! favorise ma rage!

JULIE.

Où courez-vous?

FULVIE.

Restez; j'ai pitié de votre âge,

(*) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent;

De vos triſtes amours, & de tant de douleurs.
Gémiſſez, s'il le faut; laiſſez-moi mes fureurs.

SCENE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

QUe veut-elle me dire, & qu'eſt-ce qu'on prépare ?
Séjour des meurtriers, île affreuſe & barbare,
Je l'avais bien prévu, tu ſeras mon tombeau.
Albine, inſtruiſez-moi de mon malheur nouveau :
Pompée eſt-il connu ? voit-il ſa derniere heure ?
N'eſt-il plus d'eſpérance ? eſt-il tems que je meure !
Je ſuis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit
J'ignore ainſi que vous s'il ſuccombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le ſouſtraire !
Elle ſuit les conſeils d'une aveugle colère
Qu'en ſes tranſports ſoudains rien ne peut captiver.
Elle expoſe Pompée au lieu de le ſauver.

JULIE.

Je m'y ſuis attendue ; & quand ma deſtinée,
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je ſais que c'eſt ici le ſéjour de la mort ;
Je ſuis perdue, Albine, & ne ſuis point trompée :
La fille d'un Céſar, la veuve d'un Pompée
Sera digne du moins, dans ces extrêmités,
Du ſang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point deshonorer ſa cendre

Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre,
Rougir de lui survivre, & tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue,
Il a craint ma faiblesse ; il m'a trop mal connue ;
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCENE VI.

JULIE, ALBINE, POMPE'E.

JULIE.

O Dieux ! Pompée !

POMPE'E.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui !

POMPE'E.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome, ô ma Patrie !
Octave est mort par vous !

POMPE'E.

Oui, je vous ai servie.
De la terre & de vous j'ai puni l'oppresseur.

JULIE.

O succès inouï ! trop heureuse fureur !

POMPE'E.

Ses gardes assoupis dans leur infâme ivresse,
Laissaient un accès libre à ma main vengeresse.
Un de ses favoris, un de ses assassins,

Un ministre odieux de ses affreux desseins,
Seul auprès du tyran reposait dans sa tente;
J'entre; un Dieu me conduit; une idée effrayante
De la mort que j'apporte, un songe avant coureur,
Dans son profond sommeil excitant sa terreur,
De ses proscriptions lui présentait l'image.
Quelques sons mal formés de sang & de carnage
S'échappaient de sa bouche, & son perfide cœur
Jusques dans le repos déployait sa fureur.
De funébres accents ont prononcé *Pompée*,
Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée:
Mon rival a passé du sommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats.
Il aurait dû périr par un supplice insigne.
Je sais que de Pompée il eut été plus digne
D'attaquer un César au milieu des combats;
Mais un César tyran ne le méritait pas.
Le silence & la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiette.
L'effroi qui me saisit corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable?

POMPE'E.

Moi fuir!

JULIE.

Il reste encor un tyran redoutable.

POMPE'E.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassûrer mes esprits éperdus?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPE'E.

D'Antoine en ce moment les Dieux vous font justice.
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus tems d'écouter vos allarmes.

JULIE.

Ciel ! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes ?

POMPE'E.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étois remis,
Et qui me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCENE VII.

POMPE'E, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout serait-il perdu ? L'esclave de Fulvie
Saisi par les soldats est déja dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on est armé. Le reste, je l'ignore.
J'ai des soldats. Allons.

JULIE (*à Aufide.*)

Ah ! c'est toi que j'implore;
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPE'E.

Mettez votre courage à supporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas est ouverte;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du sort;

Confondez vos tyrans encor après ma mort.
Conservez pour eux tous une haine éternelle ;
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidelle.
Pour moi, digne de vivre & mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
Le lâche fuit envain ; la mort vole à sa suite ;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FULVIE, *Gardes dans le fond.*

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos succès !

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre,
Vous aviez devant vous un avenir heureux ;
Vous perdez de beaux jours, & moi des jours affreux.
Vivez, si vous l'osez : je déteste la vie ;
Ma main n'a pu suffire à mon ame hardie.
Les monstres que le ciel veut encor proteger
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave,
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave,
Qu'un des vils instruments de ses sanglants complots
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde ;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde
Mon bras était levé, lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous ;

Fléchissez vos tyrans ; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laisse le jour, ou bien qu'on me punisse ;
Ma vengeance est perdue & voilà mon supplice.
Ciel ! si tu veux encor prolonger mes destins,
Que ce soit seulement pour mieux armer mes mains ;
Pour mieux servir ma haine & ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas ! avez-vous su ce que devient Pompée ?
Est-il vivant ou mort en ces déserts sanglants ?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant proscrit que la terre abandonne ?

FULVIE.

Je n'ose m'en flatter : mais aucun ne soupçonne
Que Pompée en effet soit errant sur ces bords.
Vers Césène aujourd'hui tous ses amis sont morts,
Le bruit de son trépas commence à se répandre,
Les tyrans sont trompés ; & vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut servir encore à le sauver.
C'est un soin que mes mains n'ont pu se réserver.
Vous êtes libre au moins ; son salut vous regarde,
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde.
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCENE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE, TRIBUNS, LICTEURS.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi;
Gardez cette coupable, & répondez-moi d'elle.
Suivez de ſes complots la trame criminelle;
Qu'on l'obſerve: & ſur-tout que nous ſoyons inſtruits
Des complices ſecrets par ſon ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; & ces noms mépriſables.
Sont faits pour vos ſuivants, ſont faits pour vos ſemblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui formés pour ſervir,
Se ſont deshonorés juſqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace,
La voici: vous deviez connaître mon audace.
L'art des proſcriptions que j'apprenais ſous vous,
M'enſeignait à vous perdre & dirigeait mes coups.
Je n'ai pu ſur vous deux aſſouvir ma vengeance.
Je l'attends de vous ſeuls & de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont fait amis;
Il vont vous diviſer comme ils vous ont unis:
Il n'eſt point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous déteſtant tous deux, du monde déteſtés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écraſés, & bourreaux & victimes,
Puiſſent vos maux ſans nombre être égaux à vos crimes!

Citoyens révoltés, prétendus souverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui paſſant du carnage aux bras de la moleſſe,
Du meurtre & du plaiſir goutez en paix l'ivreſſe,
Mon nom deviendra cher aux ſiecles à venir,
Pour avoir ſeulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la ramene, allez..

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, GARDES.

JULIE (*à Octave.*)

AH! ſouffrez que Julie
Loin de ſes oppreſſeurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'eſt point armé, je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma miſère, & nos dieux & nos loix:
Vous les mépriſez tous, mais ſi Céſar encore,
Ce nom ſacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Oſez-vous à ſon ſang ravir la liberté?
Penſait-il qu'en ces lieux ſa niece fugitive,
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive!

OCTAVE.

Penſait-il que Julie avec tant de fureur
Du ſang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
Je ne crois point votre ame encor aſſez hardie,
Pour oſer partager les crimes de Fulvie.
Mais ſans vous imputer ſes forfaits inſenſés
L'amante de Pompée eſt criminelle aſſez.

JULIE.

Oui, je l'aime, Céſar; & vous l'avez dû croire.
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A Céſar tout puiſſant, à Céſar couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père;
Je mourrai pour le fils : cette mort m'eſt plus chère,
Que ne l'eſt à vos yeux tout le ſang des proſcrits;
Sa main les rachetait, mon cœur en fut le prix.
Ne lui diſputez pas ſa noble récompenſe;
Céſar, contentez-vous de la toute-puiſſance.
S'il honora dans Rome, & ſur-tout aux combats,
Un nom dont il eſt digne, & qu'il n'uſurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le pourſuivre.

OCTAVE.

Oui, Céſar eſt jaloux comme il eſt irrité;
Je crois valoir Pompée, & j'en ſuis peu flatté.
Et vous. — Mais nous allons approfondir le crime.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, UN TRIBUN, GARDES.

ANTOINE.

Eh bien, qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel!

OCTAVE.

Quel eſt ce malheureux?

Où l'a-t-on donc trouvé ?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux ;
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre ;
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un secret confident
A côté de ce traître est mort en combattant.
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures ;
Nos soins multipliés dans ces roches obscures
Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrents,
Et rappellé la vie en ses membres sanglans.
On a besoin qu'il vive, & que dans les supplices
Il vous instruise au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'est quelqu'un des proscrits, qui frappant au hazard,
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la premiere blessure.
Je reconnais Fulvie & ses vaines fureurs
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs ;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin ; sa fureur intrépide
De ce grand attentât se fait encor honneur ;
Il n'en cachera pas le motif & l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâlissez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable !
Vous nous abandonnez !

SCENE V.

Les Acteurs précédens, POMPÉE *blessé & soutenu*, GARDES.

OCTAVE.

QUel es-tu ? misérable !
A ce meurtre inouï, qui pouvait t'engager ?

POMPE'E.

Est-ce Octave qui parle, & m'ose interroger ?

LE TRIBUN.

Répons au Triumvir.

POMPE'E.

Eh bien, ce nom funeste,
Eh bien, ce titre affreux que la terre déteste,
Devaient t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs !

OCTAVE.

Qui sont-ils ?

POMPE'E.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance !

OCTAVE.

Sa crime té m'étonne ainsi que sa vaillance.
Qu'es-tu donc ?

POMPE'E.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici ?

POMPE'E.

Ton châtiment, ta mort ;
Tu sais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin, la nôtre est sûre !

POMPE'E.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez Triumvirs, oppresseurs des humains,
Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.
Même erreur m'a trompé. — Licteurs, qu'on me présente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente.
Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur,
Ainsi qu'elle fût prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui ! le soldat d'Aufide ! à ce nouvel outrage,
A ces discours hardis, & sur-tout au courage
Que ce Romain déploye à mes yeux confondus ;
A ces traits de grandeur sur son front répandus,
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite
Au pied de l'Appennin brave encor ma poursuite,
Je croirais. —— Mais déjà vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez ; c'est Pompée.

JULIE.

Ah Seigneur !

POMPE'E.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,
Qui vengeait sa Patrie & d'Antoine & d'Octave,
Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, maîtres du monde, elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse !

OCTAVE.

O destins !

JULIE.

O pur sang des héros !

POMPE'E.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux,
Je cede à des tyrans ainsi que ce grand homme ;
Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content ? tu tiens entre tes mains,
Et Julie, & Pompée, & le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent ?
Le faible les répand, les tyrans les méprisent.
Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir
Qui serait inutile & le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau,
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
Tes édits l'ont proscrit, arrache-lui la vie ;
Mais commence par moi, commence par Julie,
Tandis que je vivrai tes jours sont en danger.
Va, ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître ;
Tyran, tu vois sa femme ; elle est digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux ?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos loix demandent.

ANTOINE.

Son supplice : il le faut ; nos légions l'attendent.

Je ne balance point ; César a pardonné,
Mais César bienfaisant est mort assassiné.
Les intérêts, les tems, les hommes, tout differe,
Je combattis long-tems, & j'honorai son père :
Il s'arma noblement pour le Sénat Romain.
Je ne connais son fils que pour un assassin.

POMPE'E.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes,
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes.
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats.
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits ; & je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les loix. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime & méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon sort,
Vous croyez m'abaisser ! vous ! dans votre insolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le Ciel même, le Ciel, qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, & non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez sa fureur, elle nous justifie ;
Assurez notre empire, assurez votre vie.

JULIE.

Barbares !

OCTAVE.

Je connais son courage effréné ;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis long-tems fut par nous préparée,
Elle est trop légitime, elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait, c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainſi l'arrêt que je vais rendre?

ANTOINE.

Prononcez, j'y ſouſcris.

POMPE'E.

Je ſuis prêt à l'entendre,
A le ſubir.

OCTAVE (*après un long ſilence.*)

Je ſuis le maître de ſon ſort;
Si je n'étais que Juge il irait à la mort.
Je ſuis fils de Céſar, j'ai ſon exemple à ſuivre.
C'eſt à moi d'en donner. — Je pardonne, il doit vivre.
Antoine, imitez-moi: j'annonce aux Nations
Que je finis le meurtre & les proſcriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome apprenne. —

ANTOINE.

Que vous voulez ſur moi laiſſer tomber la haine,
Ramener les eſprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance;
L'amour eſt plus terrible, a plus de violence.
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encor; & je veux le dompter.
Commençons l'un & l'autre un empire plus juſte.
Que l'on oublie Octave, & qu'on chériſſe Auguſte.
Soyez jaloux de moi: mais pour mieux effacer
Juſqu'aux traces du ſang qu'il nous fallut verſer,
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux reſtes
Des proſcrits échappés à nos ordres funeſtes;
Par les cris des humains laiſſons-nous déſarmer;
Et puiſſe Rome un jour apprendre à nous aimer,

à Julie.

Je vous rends à Pompée ; en lui rendant la vie,
Il n'aurait rien reçu s'il vivait sans Julie.

(*à Pompée.*)

Sois pour ou contre nous, brave ou subi nos loix,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laisse le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adversaires.
Si du peuple Romain tu te crois le vengeur,
Ne sois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du Triumvirat va chercher un réfuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne versons plus de sang qu'au milieu des hazards ;
Je m'en remets aux Dieux, ils sont pour les Césars.

JULIE.

Octave, est-ce bien vous ? est-il vrai ?

POMPE'E.

Tu m'étonnes !
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes,
Rome, l'état, mon nom nous rendent ennemis ;
La haine qu'entre nous nos pères ont transmis,
Est par eux commandée, & comme eux immortelle.
Rome par toi soumise à son secours m'appelle.
J'emploierai tes bienfaits, mais pour la délivrer :
Va, je la dois servir : mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième & dernier Acte.

DU GOUVERNEMENT ET DE LA DIVINITÉ D'AUGUSTE.

CEux qui aiment l'hiſtoire ſont bien aiſes de ſavoir à quel titre un Bourgeois de Veletry gouverna un Empire qui s'étendait du Mont Taurus au Mont Atlas, & de l'Euphrate à l'océan occidental. Ce ne fut point comme dictateur perpétuel, ce titre avait été trop funeſte à Jules Céſar. Auguſte ne le porta que onze jours. La crainte de périr comme ſon prédéceſſeur, & les conſeils d'Agrippa lui firent prendre d'autres meſures. Il accumula inſenſiblement ſur ſa tête toutes les dignités de la République. Treize Conſulats, le Tribunat renouvellé en ſa faveur de dix en dix ans, le nom de Prince du Sénat, celui d'Empereur, qui d'abord ne ſignifiait que Général d'armée, mais auquel il ſut donner une dénomination plus étendue, ce ſont-là les titres qui ſemblerent légitimer ſa puiſſance. Le Sénat ne perdit rien de ſes honneurs; il conſerva même toujours de très-grands droits. Auguſte partagea avec lui toutes les Provinces de l'Empire; mais il retint pour lui les principales: enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet Souverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que Jules Céſar ayant été mis au rang des Dieux après ſa mort, Auguſte fut Dieu de ſon vivant. Il eſt vrai qu'il n'était pas tout-à-fait Dieu à Rome, mais il l'était dans les Provinces. Il y avait des Temples & des Prêtres. L'Abbaye d'Eney à Lyon était un beau Temple d'Auguſte. Horace lui dit:

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains même, d'assez bons Courtisans pour avoir dans leurs maisons de petits autels qu'ils dédiaient à Auguste. Il fut donc en effet canonisé de son vivant ; & le nom de Dieu devint le titre, ou le sobriquet de tous les Empereurs suivans. Caligula se fit Dieu sans difficulté ; il se fit adorer dans le Temple de Castor & de Pollux. Sa statue était posée entre ces deux gemeaux ; on lui immolait des paons, des faisands, des poules de Numidie, jusqu'à ce qu'enfin on l'immola lui-même. Néron eut le nom de Dieu avant qu'il fût condamné par le Sénat à mourir par le supplice des esclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de Dieu signifiait chez ces monstres, ce qu'il signifie parmi nous ; le blasphème ne pouvait être porté jusque-là. *Divus* voulait dire précisément *Sanctus*. De la liste des proscriptions, & de l'épigramme orduriere contre Fulvie, il y a loin jusqu'à la Divinité. Il y eut onze conspirations contre ce Dieu, si l'on compte la prétendue Conjuration de Cinna : mais aucune ne réussit ; & de tous ces misérables qui usurperent les honneurs divins, Auguste fut sans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la République Romaine périt ; car César n'avait été Dictateur que dix mois, & Auguste régna plus de quarante années. Ce fut dans cet espace de tems que les mœurs changerent avec le gouvernement. Les armées composées autrefois de légions romaines & des peuples d'Italie, furent dans la suite formées de tous les peuples barbares. Elles mirent sur le trône, des Empereurs de leurs pays.

Dès le troisieme siècle il s'éleva trente tyrans presqu'à la fois, dont les uns étaient de la Transilvanie, les autres des Gaules, d'Angleterre ou d'Allemagne. Dioclétien était le fils d'un esclave de Dalmatie. Maximien Hercule était un Villageois de Sirmik. Théodose était d'Espagne, qui n'était pas alors un pays fort policé.

On sait assez comment l'empire romain fut enfin

détruit, comment les Turcs en ont subjugué la moitié, & comment le nom de l'autre moitié subsiste encore sur les rives du Danube chez les Marcomans. Mais la plus singulière de toutes les révolutions, & le plus étonnant de tous les spectacles, c'est de voir par qui le Capitole est habité aujourd'hui.

FIN.

DES CONSPIRATIONS CONTRE LES PEUPLES OU DES PROSCRIPTIONS.

SI l'on remonte à la plus haute antiquité reçue parmi nous; si l'on ose chercher les premiers exemples des proscriptions dans l'histoire des Juifs; si nous séparons ce qui peut appartenir aux passions humaines, de ce que nous devons révérer dans les décrets éternels, si nous ne considérons que l'effet terrible d'une cause divine, nous trouverons d'abord une proscription de vingt-trois mille Juifs après l'idolâtrie d'un veau d'or; une de vingt-quatre mille, pour punir l'Israëlite qu'on avait surpris dans les bras d'une Madianite; une de quarante-deux mille hommes de la tribu d'Ephraïm, égorgés à un gué du Jourdain. C'était une vraie proscription; car ceux de Galaad qui exerçaient la vengeance de Jephté contre les Ephraïmites, voulaient connaître & démêler leurs victimes en leur faisant prononcer l'un après l'autre le mot *schibolet* au passage de la riviere; & ceux qui disaient *sibolet*, selon la pro-

nonciation Ephraïmite, étaient reconnus & tués sur le champ. Mais il faut considérer que cette tribu d'Ephraïm ayant osé s'opposer à Jephté, choisi par Dieu même pour être le chef du peuple, méritait sans doute un tel châtiment.

C'est pour cette raison que nous ne regardons point comme une injustice l'extermination entiere des peuples du Canaan; ils s'étaient attiré cette punition par leurs crimes; ce fut le Dieu vengeur des crimes qui les proscrivit.

De telles proscriptions commandées par la divinité même, ne doivent pas sans doute être imitées par les hommes; aussi le genre humain ne vit point de pareils massacres jusqu'à Mithridate. Rome ne lui avait pas encor déclaré la guerre, lorsqu'il ordonna qu'on assassinât tous les Romains qui se trouvaient dans l'Asie mineure. Plutarque fait monter le nombre des victimes à cent cinquante mille, Appien le réduit à quatre-vingt mille.

Plutarque n'est pas croyable, & Appien même exagere. Il n'est pas vraisemblable que tant de citoyens Romains demeurassent dans l'Asie Mineure où ils avaient alors très peu d'établissemens. Mais quand ce nombre serait réduit à la moitié, Mithridate n'en serait pas moins abominable. Tous les historiens conviennent que le massacre fut général, & que ni les femmes, ni les enfans ne furent épargnés.

Mais environ dans ce tems-là même, Silla & Marius exercerent sur leurs compatriotes la même fureur qu'ils éprouvaient en Asie. Marius commença les proscriptions, & Silla les surpassa. La raison humaine est confondue quand elle veut juger des Romains. On ne conçoit pas comment un peuple chez qui tout était à l'enchère, & dont la moitié égorgeait l'autre, put être dans ce tems-là même le vainqueur de tous les Rois. Il y eut une horrible anarchie depuis les proscriptions de Silla jusqu'à la bataille d'Actium, & ce fut pourtant alors que Rome conquit les Gaules, l'Espagne, l'Egypte, la Syrie, toute l'Asie Mineure & la Grece.

Comment expliquerons-nous ce nombre prodigieux de déclamations qui nous reſtent ſur la décadence de Rome, dans ces tems ſanguinaires & illuſtres ? Tout eſt perdu, diſent vingt auteurs latins, *Rome tombe par ſes propres forces, le luxe a vengé l'univers.* Tout cela ne veut dire autre choſe, ſinon que la liberté publique n'exiſtait plus : mais la puiſſance ſubſiſtait ; elle était entre les mains de cinq ou ſix Généraux d'armée, & le citoyen Romain qui avait juſques-là vaincu pour lui-même, ne combattait plus que pour quelques uſurpateurs.

La derniere proſcription fut celle d'Antoine, d'Octave & de Lépide, elle ne fut pas plus ſanguinaire que celle de Silla.

Quelque horrible que fût le regne des Caligula & des Nérons, on ne voit point de proſcriptions ſous leur empire ; il n'y en eut point dans les guerres des Galba, des Othons, des Vitellius.

Les Juifs ſeuls renouvellerent ce crime ſous Trajan. Ce Prince humain les traitait avec bonté. Il y en avait un très-grand nombre dans l'Egypte & dans la Province de Cyrène. La moitié de l'île de Chypre était peuplée de Juifs. Un nommé *André* qui ſe donna pour un Meſſie, pour un libérateur des Juifs, ranima leur exécrable enthouſiaſme qui paraiſſait aſſoupi. Il leur perſuada qu'ils ſeraient agréables au Seigneur, & qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jéruſalem, s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient le plus de Synagogues. Les Juifs ſéduits par cet homme maſſacrerent, dit-on, plus de deux cents vingt mille perſonnes dans la Cyrenaïque & dans Chypre. Dion & Euſèbe diſent, que non contens de les tuer, ils mangeaient leur chair, ſe faiſaient une ceinture de leurs inteſtins, & ſe frotaient le viſage de leur ſang. Si cela eſt ainſi, ce fut, de toutes les conſpirations contre le genre humain dans notre continent, la plus inhumaine & la plus épouvantable, & elle dût l'être, puiſque la ſuperſtition en était le principe. Ils furent punis, mais moins qu'ils ne le méritaient, puiſqu'ils ſubſiſtent encore.

Je ne vois aucune conſpiration pareille dans l'Hiſtoire du monde, juſqu'au tems de Théodoſe, qui proſcrivit les habitans de Théſſalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on l'écrit ſi indignement, mais après ſix mois des plus mures réflexions. Il mit dans cette fureur méditée un artifice & une lâcheté qui la rendaient encor plus horrible. Les jeux publics furent annoncés par ſon ordre, les habitans invités; les courſes commencerent au milieu de ces réjouiſſances; ſes ſoldats égorgerent ſept à huit mille habitans. Quelques Auteurs diſent quinze mille. Cette proſcription fut incomparablement plus ſanguinaire & plus inhumaine que celle des Triumvirs; ils n'avaient compris que leurs ennemis dans leurs liſtes, mais Théodoſe ordonna que tout périt ſans diſtinction. Les Triumvirs ſe contenterent de taxer les veuves & les filles des proſcrits, Théodoſe fit maſſacrer les femmes & les enfans, & cela dans la plus profonde paix, & lorſqu'il était au comble de ſa puiſſance.

Une proſcription beaucoup plus ſanglante encore que toutes les précédentes, fut celle d'une Impératrice Théodora, au milieu du neuvieme ſiecle. Cette femme ſuperſtitieuſe & cruelle, veuve du cruel Théophile, & tutrice de l'infâme Michel, gouverna quelques années Conſtantinople. Elle donna ordre qu'on tuât tous les Manichéens dans ſes Etats. Fleury dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, avoue qu'il en périt environ cent mille. Il s'en ſauva quarante mille qui ſe réfugierent dans les Etats du Calife, & qui devenus les plus implacables, comme les plus juſtes ennemis de l'Empire Grec, contribuerent à ſa ruine. Rien ne fut plus ſemblable à notre Saint-Barthelemi, dans laquelle on voulut détruire les Proteſtans, & qui les rendit furieux.

Cette rage des conſpirations contre un peuple entier, ſembla aſſoupir juſqu'au tems des Croiſades. Une horde de croiſés dans la premiere expédition de Pierre l'Hermite, ayant pris ſon chemin par l'Allemagne, fit vœu d'égorger tous les Juifs qu'ils rencontreraient ſur leur route. Ils allerent à Spire, à Worms, à Co-

logne, à Mayence, à Francfort ; ils fendirent le ventre aux hommes, aux femmes, aux enfans de la nation Juive qui tomberent entre leurs mains, & chercherent dans leurs entrailles l'or qu'on supposait que ces malheureux avaient avalé.

Cette action des croisés ressemblait parfaitement à celle des Juifs, de Chypre & de Cyrène, & fut peut-être encore plus affreuse, parce que l'avarice se joignait au fanatisme. Les Juifs alors furent traités comme ils se vantent d'avoir traité autrefois des nations entières : mais selon la remarque de Suarez, *ils avaient égorgé leurs voisins par une piété bien entendue, & les croisés les massacrerent par une piété mal entendue.*

La conspiration contre les Albigeois fut de la même espèce, & eut une atrocité de plus ; c'est qu'elle fut contre des compatriotes, & qu'elle dura plus longtems. Suarez aurait dû regarder cette proscription comme la plus édifiante de toutes, puisque de Saints-Inquisiteurs condamnerent aux flammes tous les habitans de Béziers, de Carcassonne, de Lavaur, & de cent Bourgs considérables ; presque tous les citoyens furent brûlés en effet, ou pendus, ou égorgés.

S'il est quelque nuance entre les grands crimes, peut-être la journée des vêpres Siciliennes est la moins exécrable de toutes, quoiqu'elle le soit excessivement. L'opinion la plus probable, est que ce massacre ne fut point prémédité. Il est vrai que Jean de Procida, émissaire du Roi d'Aragon, préparait dès-lors une révolution à Naples & en Sicile ; mais il paraît que ce fut un mouvement subit dans le peuple animé contre les Provençaux, qui le déchaîna tout d'un coup, & qui fit couler tant de sang. Le Roi Charles s'était rendu odieux par le meurtre de Conradin & du Duc d'Autriche, deux jeunes Héros & deux grands Princes dignes de son estime, qu'il fit condamner à mort comme des voleurs. Les Provençaux qui vexaient la Sicile étaient détestés. L'un d'eux fit violence à une femme le lendemain de Pâques ; on s'attroupa, on s'émut, on sonna le tocsin, on cria *meurent les tyrans* ; tout ce qu'on ren-

contra de Provençaux fut massacré ; les innocens périrent avec les coupables.

Je mets sans difficulté au rang des proscriptions le supplice des templiers. Cette barbarie fut d'autant plus atroce qu'elle fut commise avec l'appareil de la justice. Ce n'était point une de ces fureurs que la vengeance soudaine ou la nécessité de se défendre semble justifier ; c'était un projet réfléchi d'exterminer tout un ordre trop fier & trop riche. Je pense bien que dans cet ordre il y avait de jeunes débauchés qui méritaient quelque correction ; mais je ne croirai jamais qu'un grand maître, & tant de Chevaliers parmi lesquels on comptait des Princes, tous vénérables par leur âge & par leurs services, fussent coupables des bassesses absurdes & inutiles dont on les accusait. Je ne croirai jamais qu'un ordre entier de Religieux ait renoncé en Europe à la religion chrétienne, pour laquelle il combattait en Asie, en Afrique ; & pour laquelle même encor plusieurs d'entr'eux gémissaient dans les fers des Turcs & des Arabes, aimant mieux mourir dans les cachots que de renier leur religion.

Enfin, je crois sans difficulté à plus de quatre-vingt Chevaliers qui, en mourant, prennent Dieu à témoin de leur innocence. N'hésitons point à mettre leur proscription au rang des funestes effets d'un tems d'ignorance & de barbarie.

Dans ce récensement de tant d'horreurs, mettons sur-tout les douze millions d'hommes détruits dans le vaste continent du nouveau monde. Cette proscription est à l'égard de toutes les autres ce que serait l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages.

Jamais ce malheureux globe n'éprouva une dévastation plus horrible & plus générale, & jamais crime ne fut mieux prouvé. Las Casas, Evêque de Chiapa dans la nouvelle Espagne, ayant parcouru pendant plus de trente années les îles & la terre ferme découvertes, avant qu'il fut Evêque ; & depuis qu'il eût cette dignité, témoin oculaire de ces trente années de destruction, vint enfin en Espagne dans sa vieillesse, se

jetter aux pieds de Charles-Quint & du Prince Philippe son fils, & fit entendre ses plaintes qu'on n'avait pas écoutées jusqu'alors. Il présenta sa requête au nom d'un hémisphère entier : elle fut imprimée à Valiadolid. La cause de plus de cinquante nations proscrites dont il ne subsistait que de faibles restes, fut solemnellement plaidée devant l'Empereur. Las Casas dit que ces peuples détruits étaient d'une espèce douce, faible & innocente, incapable de nuire & de résister, & que la plûpart ne connaissaient pas plus les vêtemens, & les armes que nos animaux domestiques. J'ai parcouru, dit-il, toutes les petites îles Lucaies, & je n'y ai trouvé que onze habitans, reste de plus de cinq cens mille.

Il compte ensuite plus de deux millions d'hommes détruits dans Cuba & dans Hispaniola, & enfin plus de dix millions dans le Continent. Il ne dit pas, j'ai oui dire qu'on a exercé ces énormités incroyables, il dit : *je les ai vues : j'ai vu cinq Caciques brûlés pour s'être enfuis avec leurs sujets ; j'ai vu ces créatures innocentes massacrées par milliers ; enfin, de mon tems, on a détruit plus de douze millions d'hommes dans l'Amérique.*

On ne lui contesta pas cette étrange dépopulation, quelque incroyable qu'elle paraisse. Le Docteur Sepulvéda qui plaidait contre lui, s'attacha seulement à prouver que tous ces indiens méritaient la mort, parce qu'ils étaient coupables du péché contre nature, & qu'ils étaient antropophages.

Je prends Dieu à témoin, répond le digne Evêque Las Casas, que vous calomniez ces innocens après les avoir égorgés. Non, ce n'était pas parmi eux que régnait la pédérastie, & que l'horreur de manger de la chair humaine s'était introduite ; il se peut que dans quelques contrées de l'Amérique que je ne connais pas, comme au Brésil ou dans quelques îles, on ait pratiqué ces abominations de l'Europe ; mais ni à Cuba, ni à la Jamaïque, ni dans l'Hispaniola, ni dans aucune île que j'ai parcourues, ni au Pérou, ni au Méxique où est mon

Evêché, je n'ai entendu jamais parler de ces crimes ; & j'en ai fait les enquêtes les plus exactes. C'eſt vous qui êtes plus cruels que les antropophages ; car je vous ai vu dreſſer des chiens énormes pour aller à la chaſſe des hommes, comme on va à celle des bêtes fauves. Je vous ai vus donner vos ſemblables à dévorer à vos chiens. J'ai entendu des Eſpagnols dire à leurs camarades, prête-moi une longe d'indien pour le déjeuner de mes dogues, je t'en rendrai demain un quartier. C'eſt enfin chez vous ſeuls que j'ai vu de la chair humaine étalée dans vos boucheries, ſoit pour vos dogues, ſoit pour vous-même. Tout cela, continue-t-il, eſt prouvé au procès, & je jure par le grand Dieu qui m'écoute, que rien n'eſt plus véritable.

Enfin, Las Caſas obtint de Charles-Quint des loix qui arrêterent le carnage réputé juſqu'alors légitime, attendu que c'était des chrétiens qui maſſacraient des infidèles.

La proſcription juridique des habitans de Mérindol & de Cabriere, ſous François I, en 1546, n'eſt à la vérité qu'une étincelle en comparaiſon de cet incendie univerſel de la moitié de l'Amérique. Il périt dans ce petit pays environ cinq à ſix mille perſonnes de deux ſexes & de tout âge. Mais cinq mille Citoyens ſurpaſſent en proportion dans un canton ſi petit, le nombre de douze millions dans la vaſte étendue des îles de l'Amérique, dans le Méxique, & dans le Pérou. Ajoutez ſur-tout que les déſaſtres de notre patrie nous touchent plus que ceux d'un autre hemiſphère.

Ce fut la ſeule proſcription revêtue des formes de la juſtice ordinaire ; car les templiers furent condamnés par des Commiſſaires que le Pape avoit nommés, & c'eſt en cela que le maſſacre de Mérindol porte un caractère plus affreux que les autres. Le crime eſt plus grand quand il eſt commis par ceux qui ſont établis pour réprimer les crimes & pour protéger l'innocence.

Un Avocat général du Parlement d'Aix nommé Guerin, fut le premier auteur de cette boucherie. *C'était*, dit l'hiſtorien Céſar Noſtradamus, *un homme noir ainſi*

de corps que d'ame, autant froid orateur que persécuteur ardent & calomniateur effronté. Il commença par dénoncer en 1540 dix-neuf personnes au hazard comme hérétiques. Il y avait alors un violent parti dans le Parlement d'Aix, qu'on appellait les brûleurs. Le Président d'Oppède était à la tête de ce parti. Les dix-neuf accusés furent condamnés à la mort sans être entendus, & dans ce nombre il se trouva quatre femmes & cinq enfans qui s'enfuirent dans des cavernes.

Il y avait alors, à la honte de la nation, un Inquisiteur de la foi en Provence, il se nommait frère Jean de Rome. Ce malheureux accompagné de satellites allait souvent dans Mérindol & dans les villages d'alentour; il entrait inopinément & de nuit dans les maisons où il était averti qu'il y avait un peu d'argent; il déclarait le père, la mère & les enfans hérétiques, leur donnait la question, prenait l'argent, & violait les filles. Vous trouverez une partie des crimes de ce scélérat dans le fameux plaidoyer d'Aubri, & vous remarquerez qu'il ne fut puni que par la prison.

Ce fut cet Inquisiteur qui, n'ayant pu entrer chez les dix-neuf accusés, les avait fait dénoncer au Parlement par l'Avocat général Guerin, quoiqu'il prétendît être le seul Juge du crime d'hérésie. Guerin & lui soutinrent que dix-huit villages étaient infectés de cette peste. Les dix-neuf citoyens échappés devaient selon eux faire révolter tout le canton. Le Président d'Oppède, trompé par une information frauduleuse de Guerin, demanda au Roi des troupes pour appuyer la recherche & la punition des dix-neuf prétendus coupables. François I, trompé à son tour, accorda enfin les troupes. Le Vice-Légat d'Avignon y joignit quelques soldats. Enfin en 1544 d'Oppède & Guerin à leur tête mirent le feu à tous les villages; tout fut tué, & Aubri rapporte dans son plaidoyer que plusieurs soldats assouvirent leur brutalité sur les femmes & sur les filles expirantes qui palpitaient encore. C'est ainsi qu'on servait la religion.

Quiconque a lu l'histoire, sait assez qu'on fit justice;

que le Parlement de Paris fit pendre l'Avocat général, & que le Préſident d'Oppède échappa au ſupplice qu'il avait mérité. Cette grande cauſe fut plaidée pendant cinquante Audiences. On a encore les plaidoyers, ils ſont curieux. D'Oppède & Guerin alléguaient pour leur juſtification tous les paſſages de l'écriture, où il eſt dit:

Frappez les habitans par le glaive, détruiſez tout juſqu'aux animaux. (1)

Tuez le vieillard, l'homme, la femme, & l'enfant à la mammelle. (2)

Tuez l'homme, la femme, l'enfant ſevré, l'enfant qui tête, le bœuf, la brebis, le chameau & l'âne. (3)

Ils alléguaient encor les ordres & les exemples, donnés par l'Egliſe contre les hérétiques. Ces exemples & ces ordres n'empêcherent pas que Guerin ne fut pendu. C'eſt la ſeule proſcription de cette eſpèce qui ait été punie par les loix, après avoir été faite à l'abri de ces loix mêmes.

Il n'y eut que vingt-huit ans d'intervalle entre les maſſacres de Mérindol & la journée de ſaint Barthelemi. Cette journée fait encor dreſſer les cheveux à la tête de tous les Français, excepté ceux d'un abbé qui a oſé imprimer en 1758, une eſpèce d'apologie de cet événement exécrable. C'eſt ainſi que quelques eſprits biſarres ont eu le caprice de faire l'apologie du diable. *Ce ne fut*, dit-il, *qu'une affaire de proſcription.* Voilà une étrange excuſe! Il ſemble qu'une affaire de proſcription ſoit une choſe d'uſage comme on dit, une affaire de barreau, une affaire d'intérêt, une affaire de calcul, une affaire d'Egliſe.

Il faut que l'eſprit humain ſoit bien ſuſceptible de tous les travers, pour qu'il ſe trouve au bout de près de deux cents ans un homme qui de ſang froid entreprend de juſtifier ce que l'Europe entière abhorre. L'Archevêque Perefixe prétend qu'il périt cent mille Français dans cette conſpiration religieuſe. Le Duc de Sully

(1) Deut. chap. 13.
(2) Joſué, chap. 16.
(3) Premier Liv. des Rois, chap. 15.

n'en

n'en compte que soixante & dix mille. M. l'Abbé abuse du Martyrologe des Calvinistes, lequel n'a pu tout compter, pour affirmer qu'il n'y eut que quinze mille victimes. Eh ! Monsieur l'Abbé ! ne serait-ce rien que quinze mille personnes égorgées, en pleine paix, par leurs concitoyens !

Le nombre des morts ajoute sans doute beaucoup à la calamité d'une nation, mais rien à l'atrocité du crime. Vous prétendez, homme charitable, que la religion n'eut aucune part à ce petit mouvement populaire. Oubliez-vous le tableau que le Pape Grégoire XIII. fit placer dans le Vatican, & au bas duquel était écrit, *Pontifex Colignii necem probat.* Oubliez-vous sa procession solemnelle de l'Eglise Saint-Pierre à l'Eglise Saint-Louis, le *Te Deum* qu'il fit chanter, les médailles qu'il fit frapper pour perpétuer la mémoire de l'heureux carnage de la Saint-Barthelemi ? Vous n'avez peut-être pas vu ces médailles ; j'en ai vu entre les mains de M. l'Abbé de Rothelin. Le Pape Grégoire y est représenté d'un côté, & de l'autre c'est un ange qui tient une croix dans la main gauche, & une épée dans la droite. En voilà-t-il assez, je ne dis pas pour vous convaincre, mais pour vous confondre ?

La conjuration des Irlandais Catholiques, contre les Protestans, sous Charles I, en 1641, est une fidèle imitation de la Saint-Barthelemi. Des historiens Anglais contemporains, tels que le Chancelier Clarendon & un Chevalier Jean Temple, assurent qu'il y eut cent cinquante mille hommes de massacrés. Le Parlement d'Angleterre dans sa Déclaration du 25 Juillet 1643, en compte cent cinquante mille : M. Brooke qui paraît très-instruit, crie à l'injustice dans un petit livre que j'ai entre les mains. Il dit qu'on se plaint à tort, & il semble prouver assez bien qu'il n'y eut que quarante mille citoyens d'immolés à la religion, en y comprenant les femmes & les enfans.

J'omets ici un grand nombre de proscriptions particulières. Les petits désastres ne se comptent point dans les calamités générales ; mais je ne dois point

passer sous silence la proscription des habitans des vallées du Piémont en 1655.

C'est une chose assez remarquable dans l'histoire, que ces hommes presque inconnus au reste du monde aient persévéré constamment de tems immémorial dans des usages qui avaient changé partout ailleurs. Il en est de ces usages comme de la langue : une infinité de termes antiques se conservent dans des cantons éloignés, tandis que les Capitales & les grandes Villes varient dans leur langage de siecle en siecle.

Voilà pourquoi l'ancien roman que l'on parlait du tems de Charlemagne, subsiste encor dans le jargon du pays de Vaux, qui a conservé le nom de pays Roman. On retrouve des vestiges de ce langage dans toutes les vallées des Alpes & des Pyrennées. Les peuples voisins de Turin qui habitaient les cavernes Vaudoises, garderent l'habillement, la langue, & presque tous les rites du tems de Charlemagne.

On sait assez que dans le huitieme & dans le neuvieme siecle, la partie septentrionale de l'occident ne connaissait point le culte des images ; & une bonne raison, c'est qu'il n'y avait ni peintre ni sculpteur : rien même n'était décidé encor sur certaines questions délicates, que l'ignorance ne permettait pas d'approfondir. Quand ces points de controverse furent arrêtés & réglés ailleurs, les habitans des Vallées l'ignorerent, & étant ignorés eux-mêmes des autres hommes, ils resterent dans leur ancienne croyance ; mais enfin, ils furent mis au rang des hérétiques, & poursuivis comme tels.

Dès l'année 1487, le Pape Innocent VIII, envoya dans le Piémont un Légat nommé Albertus de Capitoneis, Archidiacre de Crémone, prêcher une croisade contr'eux. La teneur de la Bulle du Pape est singulière. Il recommande aux Inquisiteurs, à tous les Ecclésiastiques, & à tous les Moines, » de prendre unanime» ment les armes contre les Vaudois, de les écraser » comme des aspics, & de les exterminer saintement». *In Hæreticos armis insurgant, eosque velut aspides ve-*

nenofos conculcent, & ad tam fanctam exterminationem adhibeant omnes conatus.

La même Bulle octroie à chaque fidèle le droit de » s'emparer de tous les meubles & immeubles des hé» rétiques, sans forme de procès ». *Bona quæcumque mobilia, & immobilia quibuscumque licitè occupandis, &c.*

Et par la même autorité elle déclara, que tous les Magistrats qui ne prêteront pas main-forte seront privés de leurs dignités : *Seculares honoribus, titulis, feudis, privilegiis privandi.*

Les Vaudois ayant été vivement persécutés, en vertu de cette Bulle, se crurent des martyrs. Ainsi leur nombre augmenta prodigieusement. Enfin la Bulle d'Innocent VIII fut mise en exécution à la lettre, en 1655. Le Marquis de Pianesse entra le 15 Avril dans ces Vallées avec deux Régimens, ayant des Capucins à leur tête. On marcha de caverne en caverne, & tout ce qu'on rencontra fut massacré. On pendait les femmes nues à des arbres, on les arrosait du sang de leurs enfans, & on emplissait leur matrice de poudre à laquelle on mettait le feu.

Il faut faire entrer, sans doute, dans ce triste catalogue les massacres des Cévennes & du Vivarès qui durerent pendant dix ans, au commencement de ce siecle. Ce fut en effet un mélange continuel de proscriptions & de guerres civiles. Les combats, les assassinats, & les mains des bourreaux ont fait périr plus de cent mille de nos compatriotes, dont dix milie ont expiré sur la roue, ou par la corde, ou dans les flammes, si on en croit tous les historiens contemporains des deux partis.

Est-ce l'histoire des serpents & des tigres que je viens de faire ? non, c'est celle des hommes. Les tigres & les serpents ne traitent point ainsi leur espèce. C'est pourtant dans le siecle de Cicéron, de Pollion, d'Atticus, de Varius, de Tibulle, de Virgile, d'Horace, qu'Auguste fit ces proscriptions. Les Philosophes de Thou & Montagne, le Chancelier de l'Hôpital vivaient du tems de la Saint-Barthelemi, & les massacres des

Cévenes ſont du ſiecle le plus floriſſant de la monarchie Françaiſe. Jamais les eſprits ne furent plus cultivés, les talens en plus grand nombre, la politeſſe plus générale. Quel contraſte, quel cahos, quelles horribles inconſéquences compoſent ce malheureux monde! On parle des peſtes, des tremblemens de terre, des embraſemens, des déluges, qui ont déſolé le globe; heureux, dit-on, ceux qui n'ont pas vécu dans le tems de ces bouleverſemens! Diſons plutôt heureux ceux qui n'ont pas vu les crimes que je retrace. Comment s'eſt-il trouvé des barbares pour les ordonner, & tant d'autres barbares pour les exécuter? Comment y a-t-il encor des Inquiſiteurs & des familiers de l'Inquiſition?

Un homme modéré, humain, né avec un caractère doux, ne conçoit pas plus qu'il y ait eu parmi les hommes des bêtes féroces ainſi altérées de carnage, qu'il ne conçoit des métamorphoſes de tourterelles en vautours; mais il comprend encor moins que ces monſtres aient trouvé à point nommé une multitude d'Exécuteurs. Si des Officiers & des ſoldats courent au combat ſur un ordre de leurs maîtres, cela eſt dans l'ordre de la nature; mais que ſans aucun examen ils aillent aſſaſſiner de ſang froid un peuple ſans défenſe, c'eſt ce qu'on n'oſerait pas imaginer des furies mêmes de l'enfer. Ce tableau ſouleve tellement le cœur de ceux qui ſe pénetrent de ce qu'ils liſent, que pour peu qu'on ſoit enclin à la triſteſſe, on eſt fâché d'être né; on eſt indigné d'être homme.

La ſeule choſe qui puiſſe conſoler, c'eſt que de telles abominations n'ont été commiſes que de loin à loin; n'en voilà qu'environ vingt exemples principaux dans l'eſpace de près de quatre mille années. Je ſais que les guerres continuelles, qui ont déſolé la terre, ſont des fléaux encore plus deſtructeurs par leur nombre & par leur durée; mais enfin, comme je l'ai déja dit, le péril étant égal des deux côtés dans la guerre, ce tableau révolte bien moins que celui des proſcriptions, qui ont toutes été faites avec lâcheté, puiſqu'elles ont été faites ſans danger, & que les Silla &

les Auguſtes n'ont été au fond que des aſſaſſins qui ont attendu des paſſans au coin d'un bois, & qui ont profité des dépouilles.

La guerre paraît l'état naturel de l'homme. Toutes les ſociétés connues ont été en guerre, excepté les Brames & les Primitifs que nous appellons Quakres. Mais il faut avouer que très-peu de ſociétés ſe ſont rendues coupables de ces aſſaſſinats publics appellés proſcriptions. Il n'y en a aucun exemple, dans la premiere antiquité connue, excepté chez les Juifs. Le ſeul Roi de l'Orient qui ſe ſoit livré à ce crime eſt Mithridate; & depuis Auguſte il n'y a eu de proſcription dans notre hemiſphère que chez les chrétiens, qui occupent une très-petite partie du globe. Si cette rage avait ſaiſi ſouvent le genre humain, il n'y aurait plus d'hommes ſur la terre, elle ne ſerait habitée que par les animaux, qui ſont ſans contredit beaucoup moins méchants que nous. C'eſt à la Philoſopie, qui fait aujourd'hui tant de progrès, d'adoucir les mœurs des hommes; c'eſt à notre ſiecle de réparer les crimes des ſiecles paſſés. Il eſt certain, que quand l'eſprit de tolérance ſera établi, on ne pourra plus dire :

Ætas patentum pejor avis tulit
Nos nequiores; mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

On dira plutôt, mais en meilleurs vers que ceux-ci.

Nos ayeux ont été des monſtres exécrables,
Nos peres ont été méchans,
On voit aujourd'hui leurs enfans;
Etant plus éclairés devenir plus traitables.

Mais pour oſer dire que nous ſommes meilleurs que nos ancêtres, il faudrait que nous trouvant dans les mêmes circonſtances qu'eux, nous nous abſtinſſions avec horreur des cruautés dont ils ont été coupables, & il n'eſt pas démontré que nous fuſſions plus humains en pareil cas. La Philoſophie ne pénetre pas toujours

chez les grands qui ordonnent, & encore moins chez les hordes des petits qui exécutent. Elle n'eſt le partage que des hommes placés dans la médiocrité, également éloignés de l'ambition qui opprime, & de la baſſe férocité qui eſt à ſes gages.

Il eſt vrai, qu'il n'eſt plus de nos jours de perſécutions générales. Mais on voit quelquefois de cruelles atrocités. La ſociété, la politeſſe, la raiſon inſpirent des mœurs douces; cependant quelques hommes ont cru que la barbarie était un de leurs devoirs. On les a vus abuſer de leur état, juſqu'à ſe jouer de la vie de leurs ſemblables, en colorant leur inhumanité du nom de juſtice; ils ont été ſanguinaires ſans néceſſité: ce qui n'eſt pas même le caractère des animaux carnaſſiers. Toute dureté qui n'eſt pas néceſſaire eſt un outrage au genre humain.

Puiſſent ces réflexions ſatisfaire les ames ſenſibles, & adoucir les autres!

FIN.

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRI,

PIECE DRAMATIQUE,

Représentée sur le Théâtre de Ferney au mois de Septembre 1767.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRI, veuve toujours attachée au parti d'HENRI IV.

JULIE, parente & pupille de la Comteſſe.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS DE GIVRI, jeune homme qui n'a pas profité de l'éducation qu'il a reçue.

CHARLOT, élevé dans le Château avec le Marquis, & qui a réuſſi à tout ce que le Marquis a négligé.

MADAME AUBONNE, ancienne nourrice du Marquis, gouvernant la maiſon.

L'INTENDANT, bon & honnête homme, aimant à faire des contes.

BABET, jeune perſonne élevée dans le Château, pour être auprès de la Comteſſe.

GUILLOT, fils d'un Fermier de la Terre.

Pluſieurs DOMESTIQUES.

La Scéne eſt au Château de Givri.

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une grande Salle où des Domestiques portent & ôtent des meubles. L'Intendant de la maison est à une Table, un courier en bottes à côté ; Madame Aubonne coud, & Babet file à un rouet.

L'INTENDANT, *écrivant.*

QUATORZE mille écus ! -- ce compte perce l'ame. -- Ma foi, je ne sais plus comment fera Madame Pour recevoir le Roi qui vient dans le Château.

LE COURIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh, oui.

BABET.

Que ce jour sera beau,
Madame Aubonne, ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château ce grand Roi, ce bon maître?

Mad. AUBONNE, *cousant.*

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider;
Je ne vous vois jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre Bonne est toujours dans sa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans;
Ris tant que tu pourras, chaque chose a son tems.

LE COURIER.

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère, —
Mais pour ce Prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURIER.

Faites donc vîte.

Mad. AUBONNE.

Hélas! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot, mon enfant pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince! —

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne. —
Il assiégeait, vous dis-je, une Ville — en Champagne. —

LE COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, & le dernier au lit. —

LE COURIER.

Quel bavard?

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la Ville investie
Provision de bouche. —

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait?

L'INTENDANT.

Trois jeunes payſans, par un chemin ſecret,
En ayant apporté s'étaient laiſſé ſurprendre;
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.
(*Tous ceux qui ſont ſur la Scéne s'approchent & tendent le cou pour entendre le conte. Une Servante qui balayait, écoute en s'appuyant le menton ſur le manche du balai.*)

Mad. AUBONNE, *ſe levant.*

Les pauvres gens!

BABET.

Eh bien!

LE COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, *écrivant toujours.*

Le Roi. —
Quatorze mille écus en ſix mois. —

LE COURIER.

Sur ma foi

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT.

Je m'y perds, quand j'y penſe. —

Le Roi les rencontra — ſon auguſte clémence. —

(*Ici tous font un cercle autour de l'Intendant.*)

BABET.

Leur fit grace, ſans doute.

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus :

Il leur diſtribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnais, dit-il, eſt mal en équipage,

Et s'il en avait plus vous auriez davantage.

Tous enſemble.

Le bon Roi ? le grand Roi !

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout ; le pain

Manquait dans cette Ville, on y mourait de faim,

Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(*Il tire ſon mouchoir & s'eſſuye les yeux.*)

LE COURIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore !

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolemnel,

Un grave Ambaſſadeur — je ne ſais plus lequel,

Vit ſa jeune Nobleſſe admiſe à l'audience,

L'entourer, le preſſer, ſans trop de bienſéance.

Pardonnez, dit le Roi, ne vous étonnez pas,

Ils

Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Ça donne du deſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Oui, ça m'en donne auſſi.

LE COURIER.

Qu'en dites-vous Nourrice?

Mad. AUBONNE, *ſe remettant à coudre.*

Ah! j'ai bien d'autres ſoins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un ſoir près d'un Couvent.

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'eſt bien dit: la voilà. — Tu pourras la remettre
Au premier des Fourriers que tu rencontreras,
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras;
Madame de Givri veut ſavoir à quelle heure
Il veut de ſa préſence honorer ſa demeure. —
Quatorze mille écus? — & cela clair & net. —
On en doit la moitié. Va vîte.

LE COURIER.

Adieu, Babet.

(*Il ſort.*)

BABET, *ſilant.*

La Nourrice toujours dans ſon chagrin perſiſte?
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriſte;
Notre jeune Marquis, que la Bonne a nourri,
Eſt un franc garnement, & j'en ſuis bien marri.

Mad. AUBONNE.

Je le fuis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Reſpectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot eſt, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mad. AUBONNE.

Notre Marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

Oh! non;
Il n'a point d'amitié, le mal eſt ſans remede.

Mad. AUBONNE.

A l'éducation tout tempérament céde.

L'INTENDANT.

Les vices de l'eſprit peuvent ſe corriger:
Quand le cœur eſt mauvais, rien ne peut le changer.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, GUILLOT.

GUILLOT, *accourant.*

AH le méchant Marquis! comme il eſt malhonnête!

Mad. AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges ſoufflets dont il m'a fait préſent.
C'eſt le ſeul qu'il m'ait fait, du moins juſqu'à préſent.
Paſſe encor pour un ſeul, mais deux!

BABET.

Bon! c'eſt de joie

Qu'il t'aura soufflété. Tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le Roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT, *écrivant.*

La chose est mal pourtant. — Madame la Comtesse,
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens; & Guillot est le fils d'un Fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut-être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pû faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai? tu dis
Que je plais à Monsieur?

GUILLOT.

Oh ? tu ne lui plais guere ;
Mais il t'aime en paſſant, quand il n'a rien à faire :
Je dois, comme tu ſais, épouſer tes attraits,
Et pour préſent de nôce il donne des ſoufflets.

BABET.

Monſieur m'aimerait donc ?

Mad. AUBONNE.

Quelle ſotte folie ?
Le Marquis eſt promis à la belle Julie,
Couſine de Madame, &, qui, dans la maiſon,
Eſt un modèle heureux de beauté, de raiſon,
Que j'élevai long-tems, que je formai moi-même;
C'eſt pour lui qu'on la garde, & c'eſt elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut dônc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands Seigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femme de Cour, de Ville
Et de Village encor. Ils en ont une file ;
Il vous écrément tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laiſſent Babet : parbleu, chacun le ſien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment !

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage.
Je t'aime tant, vois-tu, que quand ſur mon paſſage,
Je vois paſſer Charlot, ce garçon ſi bien fait,
Quand je vois ce Charlot, regardé par Babet ;
Je rendrais ſi j'oſais, à ſon joli viſage,
Les deux peſants ſoufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. AUBONNE.

Des ſoufflets à mon fils ?

GUILLOT.

Eh ? — j'entends ſi j'oſais. —
Mais Charlot m'en impoſe, & je n'oſe jamais.

L'INTENDANT.

Non, je ne pourrai plus ſuffire à la dépenſe.
Ah ! tous les grands Seigneurs ſe ruinent en France.
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à Monſieur l'Intendant.
Ça, je vous diſais donc qu'auprès d'une Abbaye,
Une vieille Baronne & ſa fille jolie
Apperçurent le Roi qui venait tout courant.
Le Duc de Bellegarde était ſon confident ;
C'eſt un brave Seigneur, & que par-tout on vante,
Madame la Comteſſe eſt ſa proche parente,
De notre belle fête il ſera l'ornement.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS.

(*Tous ſe levent.*)

LE MARQUIS.

MOn vieux faiſeur de contes, il me faut de l'argent.
Bon jour belle Babet, bon jour ma vieille bonne.
(*A Guillot.*)
Ah ! te voilà, Maraut ; ſi jamais ta perſonne
S'approche de Babet, & ſur-tout moi préſent,
Pour te mieux corriger je t'aſſomme à l'inſtant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh, de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace,
Que vous a fait Guillot?

Mad. AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois — mais vous n'en tenez compte;
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez. — Monsieur Rente, à l'instant
Qu'on me fasse compter six cens écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ait point, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie;
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie;
Pour mes chevaux de chasse, & pour d'autres plaisirs.
J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de desirs.
Monsieur mon tréforier, débourfez, le tems presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel tems prenez-vous-là? Quoi! dans le même jour
Où le Roi vient chez vous avec toute sa Cour!
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit Précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner;
Je vois qu'il a raison.

Mad. AUBONNE.

Fi! quel discours infâme!
Soyez plus généreux, respectez plus Madame.

Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE *pleurant.*

L'ingrat!

GUILLOT, *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,
Les mains auſſi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez point le Roi, vous méchant!

LE MARQUIS.

Eh, ſi fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime, — comme il aime — aſſez peu, c'eſt l'uſage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(*A Guillot qui eſt dans un coin.*)
Donnez-m'en donc bien vîte — Ah! ah! je t'apperçois;
Attends-moi, malheureux.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH ! qu'eſt-ce que je vois!
Je le cherche par-tout. Que ſes mœurs ſont ruſtiques!
Je le trouve toujours parmi des domeſtiques?
Il ſe plaît avec eux; il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Conſolez-vous, Nourrice;
Mon cœur en tous les tems vous a rendu juſtice,
Et mon fils vous le doit: on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

Ah! vous ne ſavez pas ce qu'il me fait ſouffrir.

LA COMTESSE.

Je ſais qu'en ſon berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-tems vous ſauvâtes ſa vie.
Il en doit à jamais garder le ſouvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir?
Laiſſez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que Madame
Par ſes ſoins maternels amoliſſe ſon ame!

LE MARQUIS.

Que de contrainte!

LA COMTESSE *à l'Intendant.*

Et vous, tout eſt-il préparé ?
Vous ſavez de vos ſoins combien je vous ſais gré.

L'INTENDANT.

Madame tout eſt prêt : mais la dépenſe eſt forte,
Cela pourra monter tout au moins — à, —

LA COMTESSE.

Qu'importe,
Le cœur ne compte point ; & rien ne doit couter,
Lorſque le grand Henri daigne nous viſiter.
(A ſes gens.)
Laiſſez moi, je vous prie.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

IL eſt tems qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, ſans plainte & ſans rigueur,
Parle à votre raiſon & ſonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repouſſé ma tendre complaiſance ;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,
Par leurs ſoins vigilans révoltant votre humeur,
Vous préſentant à tout n'ont pû rien vous apprendre :
Tandis qu'à leurs leçons empreſſé de ſe rendre,
Le fils de la nourrice, à qui vous inſultiez,
Apprenait aiſément ce que vous négligiez,
Et que Charlot, toujours prompt à me ſatisfaire,

Faisait assidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque Académie,
La doctrine est pour eux & non pour ma maison,
Je hais fort le latin, il déroge à mon nom;
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très-bons Officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui polissant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage:
Je suis loin d'exiger qu'aux loix de son devoir
Un Officier ajoute un triste & vain savoir:
Mais sachez que ce Roi, qu'on admire & qu'on aime,
A l'esprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la Cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, & doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche!

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux.

Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,
Que du seul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh! j'aime aussi Julie, elle a bien des appas:
Elle me plaît beaucoup, mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon fils apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton la révoltent peut-être;
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur,
Et la grossiéreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis; pourquoi! c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu.
Leur ame en est empreinte; & si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son Roi,
S'oublier prudemment n'être point tout à soi;
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le Roi, nous verrons comme je m'y prendrai;
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré.
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive & la courtise.
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous mocquez de nous;

Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui, je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot, on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable,
Peut-il par son mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à sa mère, oui, je lui dois mon fils.
Aimez un peu le sien; du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre. Ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance.
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer?
Pour ne vous point haïr, il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendrissez! Madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot : le Marquis m'a promis
Qu'il ferait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère ?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à Monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment je fus toujours soumis.
Vivre, à vos pieds, Madame, est ma plus forte envie.
Le Héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le Roi des cœurs bien nés; le Roi qui, des Ligueurs
A par tant de vertu confondu les fureurs :
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites,
Et ce n'est que pour lui, que des lieux où vous êtes,
Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui

A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en Soldat mercénaire,
Je veux auprès du Roi servir en Volontaire,
Hasarder tout mon sang; sûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un asyle assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse?

LA COMTESSE.

Va; j'en ferais autant si j'étais à ta place.
Mon fils sans doute aura, pour servir sous sa loi,
Autant d'empressement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, oui—faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot! l'accolade est bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout soit oublié.
Ça, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà—mais.—

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis & la baise.*

Je révère
J'ose chérir en vous Madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix,
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va—je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare,
Le mien s'épanouit.—Quel bruit, quel tintamarre!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens. Plusieurs Domestiques en livrée & d'autres gens entrent en foule. Guillot & Babet sont des premiers. Julie, la Nourrice sont dans le fond & arrivent plus lentement.

GUILLOT *accourant.*

LE Roi vient.

(*Tous ensemble.*)

C'est le Roi!

GUILLOT.

C'est le Roi, c'est le Roi!

BABET.

C'est le Roi! je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin, mais il a bonne mine.

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si-tôt, c'est ce soir qu'on l'attend.
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis. — Je rougis : ma toilette
M'a trop long-tems tenue, & n'est pas encor faite.
Est-ce bien déja lui?

GUILLOT.

Ne le voyez vous pas,
Qui vers la basse-cour avance avec fracas?

BABET.

Il eſt très-beau — c'eſt lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, & ſont ſur ſon paſſage.
J'y vais auſſi : j'y vole.

(*Elle va & vient ſur le Théâtre.*)

LA COMTESSE.

Oh ! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'eſt pas lui.

BABET.

C'eſt lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien ;
Tout le monde m'a dit, c'eſt lui : la choſe eſt claire.

L'INTENDANT *arrive à pas comptés.*

Ils ſe ſont tous trompés ſelon leur ordinaire.
Madame, un poſtillon que j'avais fait partir,
Pour s'informer au juſte & pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée & moitié ſurdorée,
D'excellens pâtiſſiers, d'acteurs Italiens,
Et de danſeurs de corde & de muſiciens,
Des fluttes des hautbois, des cors & des trompettes.
Des faiſeurs d'acroſtiches & de marionnettes.
Tout le monde a crié le Roi ſur les chemins,
On le crie au village & chez tous les voiſins ;
Dans notre baſſe-cour on s'obſtine à le croire,
Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien ſots.

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce ſoir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonjour Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! que ce Charlot m'ennuie.

(*Ils sortent. La Comtesse reste avec Mad. Aubonne.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère Nourrice, & ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus.
Il servira le Roi, je ferai sa fortune.
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux; c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console, & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuse, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne?

Mad. AUBONNE, *tristement.*

Ah!——

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir le tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mad. AUBONNE.

Mon fils! — Madame! — Allons.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT, *au fond.*

JULIE.

Enfin je le verrai ce charmant Henri-Quatre,
Ce Roi brave & clément qui sait plaire & combatre;
Qui conquit à la fois son Royaume & nos cœurs,
Pour qui Mars & l'Amour n'eurent point de rigueurs,
Et qui sait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des Ligueurs, des Romains, des Héros & des Belles.

CHARLOT.

Elle aime ce grand homme, elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi;
Comment me trouvez-vous?

Mad. AUBONNE.

Très-belle & très-bien mise.
Vous seriez peu fâchée (excusez ma franchise.)
D'essayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un Héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement — il a le cœur fort tendre.
On me l'a dit du moins: je n'y veux point prétendre.
Je ne veux avoir l'air ni prudent ni coquet.——
Eh, mon Dieu! j'apperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! Allons vîte. (*Il sort.*)

Mad. AUBONNE.

Eh bien, belle Julie,
Ce grand Prince ici même aujourd'hui vous marie.
Il signera du moins le contrat projetté,
Qui sera par Madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur soit touché ?
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché ?
Par la digne Comtesse en ces murs élevée :
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour.
Il n'a jamais montré ces douces complaisances.
Qui d'un peu de tendresse auroient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit allarmer,
Il sait être jaloux, & ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère.
Le fils me fait trembler : quel triste caractère !
Ses airs & son ton brusque, & sa grossiéreté
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre ;
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net,
Développez un cœur qui se cache à regret :
Le Marquis est haï.

JULIE.

Tout autant qu'haïssable ;
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère après-tout, je ne puis l'avouer.

De quinze ans de bonté, je dois trop me louer,
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle,
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mad. AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice !

JULIE.

Et moi, que devenir ? comment faire, Nourrice ?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement ;
Ma chère Aubonne ?

Mad. AUBONNE.

Eh bien ?

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comtesse à différer la chose ?
Tu sais la gouverner ; ton avis en impose ;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le tems de me déterminer. —
Mais réponds donc.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! — Oui, ma belle Julie.
Votre demande est juste — elle sera remplie.

SCENE II.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MAdame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien. -- Le vôtre est bien mieux fait,

Mieux choisi, plus brillant. -- Que votre fils, ma bonne,
Est galant & poli ! — Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte ?

Mad. AUBONNE.

Il veut servir le Roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux ! qui recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous, pourrait se partager !
Heureux ! à qui l'éclat d'une illustre naissance,
A permis de nourrir cette noble espérance !
Pour moi, qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire, de loin, si je peux m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage
Peut jamais pour mon Prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah ! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous, que moi je vous oublie !
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la Comtesse & ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, & s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeller : tout le Château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mad. AUBONNE, *soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah ! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence !

Peignez-lui les transports de ma reconnoissance!
Faites-moi mieux parler que je ne puis. —

JULIE.

Charlot. —
Non, — Monsieur, — mon ami, ma mère — que ce mot
De Charlot — convient mal — à toute sa personne?

Mad. AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien. — Mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot — ma Bonne. —

Mad. AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de Monsieur le Marquis?
L'art n'a rien pu sur l'un; dans l'autre la nature
Semble avoir prodigué tous ses dons sans mesure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le Roi vient aujourd'hui;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui;
(*A Charlot.*)
Je voudrais répéter. — Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas. —

JULIE.

Cela n'est point étrange.
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos Courtisans attirent les regards;
Les armes, le dessein, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait.

Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet. —
Et je danſerai mieux vous ayant pour modele.

CHARLOT.

Ah ! vous ſeule en ſervez. — Mais le reſpect, le zèle
Me forcent d'obéir. — Il faut un violon.
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu, non,
Vous chantez à merveille, & votre voix, je penſe,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence.
Aſſeyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois, mon cœur n'eſt point ſurpris.

(*Elle s'aſſied. Ils danſent, & Charlot chante. Il commence par des* tarala lara.)

Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois ;
A ſon choix
Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois ;
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger ?
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir,
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois.

JULIE, *après avoir danſé un ſeul Couplet.*
Vous êtes donc l'Auteur de la Chanſon ?

CHARLOT.

Madame ;
C'eſt un faible portrait d'une timide flamme.

Les vers étaient à l'air assez mal ajustés ;
Par votre goût, sans doute, ils seront rejettés.

JULIE.

Ils n'offensent personne — ils ne peuvent déplaire ;
Ils ne peuvent surtout exiter ma colère. —
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous ? — Je n'oserais
Perdre ainsi le respect — profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois, je puis donc les entendre.
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad. AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir ;
Je voudrais que Madame en pût aussi jouir.

(*Julie recommence à danser avec Charlot qui répète l'air.*)

Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois.

(*Ils dansent la reprise.*)

Vous seule ornez ces lieux.
Des Rois & des Dieux,
Le maître est dans vos beaux yeux.
Ah ! si de votre cœur
Il était vainqueur ;
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un Roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de regner sur nous.

Elle

Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois, &c.

. . . . . .

On meurt de ne les plus voir !

SCENE III.

Le Marquis entre & les voit danser. Mad. Aubonne eſt aſſiſe & coud.

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir ! — Notre belle héritière,
Avec Monſieur Charlot vous êtes familière ;
Vous danſez aux chanſons dans un coin du logis !

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'eſt aſſez permis
De prendre quand je veux, devant Madame Aubonne,
Pour danſer un menuet la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup, & les payez-vous cher ?

JULIE.

J'en dois avoir, Monſieur, de la reconnaiſſance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous cauſe quelque ennui ;
Que n'avez-vous appris à danſer comme lui ?

LE MARQUIS.

Ouais !

CHARLOT.

Modérez, Monſieur, votre injuſte colère ;

Vous aviez assuré votre adorable mère,
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer;
Mon cœur la méritait, il l'osait espérer.

(*Montrant Julie.*)

Ce noble & digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême;
Ses ordres sont sacrés, chacun doit les remplir:
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. AUBONNE.

C'est très-bien riposté; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Ecoute mon garçon, je te défends * — à toi
De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Eh comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours — tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous. — En un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma Bonne, à quel mari je me verrais livrée! —
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous,
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr, — Monsieur, prenez-y garde;
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect,

* Charlot le regarde fixement.

Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égard à Charlot ! à moi plus de tendresse ;
Mais. —

LE MARQUIS.

Quoi toujours Charlot ! -- Que tout cela me blesse ! —
Sortez, & devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, Monsieur. —

LE MARQUIS, *menaçant Charlot.*

Si. —

CHARLOT.

Quoi ! si. —

Mad. AUBONNE, *se jettant entr'eux deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix.
Eh, mon Dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure ;
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi, j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monsieur, je fais ce que je doi ;
(*Regardant Julie.*)
Mais enfin, j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop, faquin !

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue,
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous futes nourri
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions, j'ai l'ame un peu frappée.
A mon côté, Monsieur, si j'avais une épée,

Je crois que vous seriez assez sage, assez grand
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi ? — misérable ? —

JULIE.

Encor.

Mad. AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place.
Tout ira bien ; cédez, quoique très-offensé.

CHARLOT.

Ma mère — j'obéis — mais j'ai le cœur percé.

(*Il sort.*)

Mad. AUBONNE.

Ah ! c'en est fait ; mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chere amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

JULIE, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

NOn, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis. —
Ce nœuds infortunés ſont trop mal aſſortis.

JULIE.

Quoi! tu me ſerviras!

Mad. AUBONNE.

Je réponds que ſa mère
Briſera ce lien qui doit trop vous déplaire. —
M'y voilà réſolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

Mad. AUBONNE.

Ô fortune! ô deſtin! que tout change à ton gré? —
Du public cependant reſpectons l'allégreſſe.
Trop de monde à préſent entoure la Comteſſe.
Comment parler? comment par un trouble cruel
Contriſter les plaiſirs d'un jour ſi ſolemnel?

JULIE.

Je le ſais, & je crains que mon refus la bleſſe.
Pour ce fils que je hais je connais ſa tendreſſe.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler.
Hélas! je n'ai rien fait que pour la conſoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle;

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle,
Sur tes conseils prudens, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! tout, dès-long-tems, trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes. —
N'importe — je le veux — je ferai mon devoir;
Je serai juste.

JULIE.

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

SCENE V.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET.

BABET.

Allez, votre Marquis est un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET, *toute essoufflée.*

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins ;
Il a dans cent endroits disposé cent lumieres,
Où du nom de HENRY, les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.
Ce spectacle admirable attirait les passans.
Les filles l'entouraient ; toute notre sequelle

Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint faisant tous ces apprêts ;
Mais, Monsieur le Marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer ; & Charlot au contraire,
A dit que tout est bien. Le Marquis en colère
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce silence au Marquis a causé du dépit.
Il a tiré l'échelle : il a su si bien faire,
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah ! Charlot est blessé !

BABET.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut. Il s'est fâché vraiment,
Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle,
Il peut naître aisement une grande quérelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, *accourant.*

AH, mon Dieu ! quel malheur !

JULIE.

Quoi ?

Mad. AUBONNE.

Qu'est-il arrivé ?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur. —

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

GUILLOT.

Il ne donnera plus de soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah, mon Dieu ! que dis-tu ?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand chose.

Mad. AUBONNE.

Eh, butor ! dis donc vîte, de grace ;
Ce qui s'est pu passer, & tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas ! tout est passé. Le Marquis là dehors
Est troué d'un grand coup tout à travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah, malheureuse !

JULIE.

Hélas ! vous répandez des larmes,
Mais ce n'est pas Charlot, Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent,
Poursuivait notre ami, ma foi, très-vertement,
L'autre qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un Ecuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin, Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monseigneur, il ne ménage rien,
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître :

Va-t-en, il ne faut pas s'attacher à son maître.
Mais Charlot lui disait, Monsieur, n'approchez pas.
Il s'est trop approché, voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

Hélas ?
Allons le secourir, s'il en est tems encore.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NOn, il n'en est plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juste Ciel que j'implore !—

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Mad. AUBONNE.

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du Château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée, & presqu'au même instant ;
Pour préparer Madame à cette événement,
J'empêche, si je puis, qu'on n'entre & qu'on ne sorte ;
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible & si tendre ;
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas ! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat ?
Je plains son fils — le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant, mais il était mon maître.

Mad. AUBONNE.

Quelle mort ! & par qui ?

L'INTENDANT.

Dans quel tems ! juste Ciel !
Dans le plus beau des jours, dans le plus solemnel ;
Quand le Roi vient chez nous ?

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant.
La justice est injuste !

L'INTENDANT.

Ah ! les loix sont bien dures.

BABET, *à Guillot*

Charlot serait perdu ?

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir ;
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le Marquis est-il tout-à fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute ;

Le Médécin l'a dit.

JULIE.

Plus de reſſource ?

GUILLOT, *à Babet.*

Ecoute.

Il en diſoit de moi l'an paſſé tout autant;
Il croyait m'enterrer, & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il eſt mort, il n'eſt plus d'eſpérance:
Mes enfans, au logis gardons bien le ſilence.

GUILLOT.

Je gage que ſa mère a déja tout appris.

Mad. AUBONNE.

J'en mourrai — mais allons, le deſſein en eſt pris.

(*Elle ſort.*)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit, & des cris chez Madame.

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le ſilence.

JULIE.

Mon ame,
D'une ſi bonne mère éprouve les douleurs;
Courons, allons mêler mes larmes à ſes pleurs.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, CHARLOT.

CHARLOT, *au milieu d'une troupe des Gardes.*

J'AURAIS pu fuir sans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je desire la mort, & j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici : Madame la Comtesse
Sait la mort de son fils ; la douleur qui la presse,
Ne lui permettra pas de recevoir le Roi.
Quel malheur !

GUILLOT.

Il devrait en user comme moi.
Ne se point revancher, imiter ma sagesse ;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait ? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre Marquis, qu'être tué par eux ?

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

CHARLOT.

CHARLOT.

J'espère,
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère :
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux ?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi ? ta mère est complice ?

BABET.

Il me met en colère ;
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire ;

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains hélas ! mon auguste maîtresse !
Et que je plains Julie : Elle avait la tendresse
De Monsieur le Marquis ; & mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce Château respectable,
Où l'on daigna m'aimer — où je fus si coupable. —
(*A l'intendant.*)
Vous, Monsieur, si jamais dans leur triste maison,
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours regné jusqu'au fond de mon ame ;
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas ! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs.
Ils ne sont pas pour moi — la source en est plus belle. —
Adieu — conduisez-moi.

L'INTENDANT

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! — Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *à ceux qui emmenent Charlot.*

Messieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas! — Suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH! je respire enfin — Madame évanouie
Reprend un peu ses sens & sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes tout-à-tour
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la Nourrice fidèle
Devant la secourir ne soit point auprès d'elle?
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras;
Par une fausse porte elle s'est éclipsée.
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée;
Elle est pour son malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?

Le Roi viendra bientôt, son seul aspect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un Bourgeois Champénois qui tue un grand Seigneur.
L'exemple est dangereux après ces tems d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits sans force & les loix inutiles.
A peine nous sortons de ces tems orageux :
HENRI qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave HENRI ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas ! de cet affreux malheur.
Ne me reprochant rien dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux Marquis, dans sa sotte colère
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son Seigneur, & fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce Roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui,
Il y sera sensible, il sera mon appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille !

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET *accourant.*

AU secours ! ah, mon Dieu, la misere !
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi, Babet ?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O Ciel !

BABET.

Des gens tous noirs des pieds jusqu'à la tête,
L'ont fait conduire, hélas ! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le Roi dans ce logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne dansera point, plus de fête. — Ah ! Madame,
Que de maux à la fois ! — tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot est en prison !

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas ! de le sauver prenez sur vous le soin.
Chacun vous aidera, tout le Château vous prie ;
Les morts ont toujours tort, & Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y soit bien long-tems.

JULIE.

Madame sort déja de ses appartemens.
Dans quel accablement elle est ensévelie !

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE *soutenue par deux femmes.*

LA COMTESSE.

MEs filles, laissez-moi : que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT *à Babet.*

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(*Ils sortent.*)

LA COMTESSE *se jettant dans un fauteuil.*

Ah ma chère Julie ! en ma douleur profonde
Ne m'abandonnez pas. — Je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, & mon cœur
Répond toujours au vôtre, & sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hymenée !
Ah ! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort — & je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le Roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête & si sainte & si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire !
Ah, Julie !

JULIE.

En ce tems, en ce séjour de pleurs;
Comment de la maison faire au Roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte.
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte.
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le Roi ne viendra point — tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi — le meurtrier — n'aura donc point sa grace? —

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé;
A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé.

LA COMTESSE *pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère. —

LA COMTESSE *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa Nourrice, ô Ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement: mon sort est plus affreux;
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.

Quoi ! deux morts au lieu d'une ?

JULIE.

Hélas ! notre Nourrice
Fera donc la troiſieme !

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter ;
Elle eſt mère — & je ſais ce qu'il doit en couter.
Hélas ne parlons point de vengeance & de peine ;
Ma douleur me ſuffit.

(*On entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur ſoudaine ?

(*Le Peuple derrière le Théâtre.*)

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! le Roi ! le Roi !

LA COMTESSE.

Dans l'état où je ſuis, ô Ciel ! il vient chez moi !

SCENE V.

LE COURIER *en bottes, qui était parti au premier Acte arrive.*

JULIE.

Charlot ſera ſauvé !

LE COURIER.

Le Duc de Bellegarde
Dans la cour à l'inſtant vient avec une garde,
Pour la ſeconde fois le peuple s'eſt mépris,

JULIE.

Le Roi ne viendra point ?

LE COURIER.

Je n'en ai rien appris.
Il eſt à la diſtance à peu près d'une lieue,
Dans un petit village avec ſa garde bleue.

JULIE.

Il viendra ; j'en ſuis ſûre.

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive ſuivi de pluſieurs Domeſtiques de la maiſon. On arrange trois fauteuils.*

LA COMTESSE *allant au-devant de lui.*

AH, Monſieur ! vous venez
Conſoler, s'il ſe peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'eſpere, Madame ; ici le Roi m'envoie,
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(*A Julie qui veut ſortir.*)
Mademoiſelle, il faut que je vous parle auſſi ;
Votre aimable préſence eſt néceſſaire ici.
Sur le deſtin d'un fils, Madame, & ſur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.
(*Il s'aſſied entr'elles.*)
Une Madame Aubonne, accourant vers le Roi,
S'eſt jettée à ſes pieds, a parlé devant moi ;
Le Roi, vous le ſavez ne rebute perſonne.

LA COMTESSE.

Ce Prince daigne être homme.

JULIE.

Ah ! l'ame grande & bonne !

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point,
Ce que je vais compter. Ne vous affligez point,
Madame, & jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique.
On le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné de sa mère inconnu.

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au tems-même où la guerre,
Ainsi que tout l'Etat, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs;
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs.
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jettée;
Vous demandiez ce fils elle donna le sien.

(*Tous se levent.*)

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe! Ah, grand Dieu?

JULIE.

Tout le mien
Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amene mon fils, courons que je le voie.
Mais serait-il bien vrai.

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah ! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré,
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, & d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant.
Quelle preuve avez-vous ? quel témoin ? quel indice ?
(*On s'aſſied encore.*)

LE DUC.

Le Ciel avec le Roi vous a rendu juſtice.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Cet enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait.
Vos ſoins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous paſſait pour la nature.
La Nourrice voulut diſſiper votre erreur,
Elle n'oſa jamais allarmer votre cœur.
Craignant, en diſant vrai, de paſſer pour menteuſe;
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret avec ſoin cacheté,
Son mari, vieux Soldat, mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un Notaire,
Produit aux yeux du Roi, découvre le myſtère.
Le ſoldat même à part interrogé long-tems,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eſt pas le tems de l'impoſture.
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé. Des témoins entendus
Sur le lieu, ſur le tems, ſur chaque circonſtance,
Ont ſous les yeux du Roi mis l'entière évidence.

On ne se trompe point, il sait sonder les cœurs,
Art difficile & grand qu'il doit à ses malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme,
Que pour aimable & brave en ces lieux on renomme.
De votre pere, hélas! c'est le portrait vivant.
Votre pere mourut, quand vous étiez enfant,
Massacré près de moi dans l'horrible journée
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
C'est lui-même, vous dis-je, oui, c'est lui: je l'ai vu;
Frappé de son aspect, j'en suis encor ému,
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
Que la triste Nourrice, appuyant mes récits,
Puisse ici retrouver son véritable fils.
Il était expirant, mais on espere encore
Qu'il pourra réchapper. Sa mère vous implore:
Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.

SCENE VII & *derniere.*

Les Acteurs précédens. Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE *se jettant aux pieds de la Comtesse.*

J'Ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez, levez-vous.
Je dois tout pardonner, puisque je suis heureuse.
Tu m'as rendu mon sang.

(*La porte s'ouvre, Charlot paraît avec tous les Domestiques.*)

CHARLOT *dans l'enfoncement.*

O destinée affreuse!

(*Avançant quelques pas.*)

Où me conduisez-vous?

LA COMTESSE *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils.

CHARLOT.

Vous, ma mère!

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O Ciel, je te bénis!

LA COMTESSE *l'embrassant.*

Oui reconnais ta mère; oui, c'est toi que j'embrasse.
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(*Le peuple derrière le Théâtre.*)

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi!

LE DUC

LE DUC.

Pour le coup, c'eſt lui-même. Allons tous; c'eſt à moi
De préſenter le fils, & la mère, & Julie.

LA COMTESSE.

Je ſuccombe au bonheur dont ma peine eſt ſuivie.

CHARLOT *Marquis.*

Je ne ſais où je ſuis.

LA COMTESSE.

Rendons grace à jamais
Au Duc de Bellegarde, au grand Roi des Français
Mon fils.—

CHARLOT *Marquis.*

J'en ſerai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jetter aux pieds d'un ſi bon maître!

CHARLOT *Marquis.*

HENRI n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie.*)

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi!

Fin du troiſieme & dernier Acte.

L'ÉCOSSAISE,

OU

LE CAFFE';

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

ET EN PROSE.

ACTEURS.

MAITRE FABRICE, *tenant un Caffé avec des appartemens.*

LINDANE, *Ecoſſaiſe.*

LE LORD MONROSE, *Ecoſſais.*

LE LORD MURRAI.

POLLY, *Suivante de Lindane.*

FRÉPORT, qu'on prononce FRIPORT, *gros Négociant de Londres.*

FRÉLON, *Ecrivain de feuilles.*

LADY ALTON, on prononce LEDY.

Pluſieurs Anglais qui viennent au Caffé.

DOMESTIQUES.

UN MESSAGER D'ÉTAT.

La Scene eſt à Londres.

L'ECOSSAISE,

OU

LE CAFFÉ,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Caffé & des chambres sur les aîles, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le Caffé.

FRÉLON *dans un coin, près d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du Caffé, lisant la gazette.*

QUE de nouvelles affligeantes ! des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucunes sur moi ! cent guinées de gratification à un bas officier parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une

à un pilote ! des places à des gens de lettres ! & à moi rien ! encore, encore, & à moi rien ! (*Il jette la Gazette & se promene.*) Cependant je rends service à l'Etat ; j'écris plus de feuilles que personne, je fais encherir le papier — & à moi rien ! je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déja quelque chose à dire du mal ; si je peux parvenir à en faire, ma fortune, est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune. (*Au maître du Caffé.*) Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

Monsieur Frélon, Monsieur Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon ame ; ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous : je suis faché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Monsieur Frélon ?

FRELON.

C'est que j'ai du mérite, Monsieur Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être ; mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit : on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien : mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche ; car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon ; j'ai le cœur tendre ; je dis un peu

de mal des hommes : mais j'aime toutes les femmes, Monſieur Fabrice, pourvû qu'elles ſoient jolies ; & pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pû encore voir dans ſon appartement.

FABRICE.

Oh ! pardi, Monſieur Frélon, cette jeune perſonne-là n'eſt guères faite pour vous ; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connait perſonne. N'en feriez-vous point amoureux, mon cher Monſieur Fabrice ?

FABRICE.

Oh ! non ; elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air, que je n'oſe jamais être amoureux d'elle ; d'ailleurs ſa vertu. —

FRELON.

Ah, ah, ah, ah, ſa vertu ! —

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire ? Eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un Domeſtique en livrée qui porte une malle : c'eſt quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le Chevalier MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes Monsieur Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette Ville. (*A part.*) O ciel ! daigne m'y protéger. — Infortuné que je suis ! — (*Haut.*) On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le Caffé.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle & très-vertueuse.

FRELON.

Eh ! oui, très-vertueuse, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite,

MONROSE.

La jeuneſſe & la beauté ne ſont pas faites pour moi : qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puiſſe être en ſolitude. — (*A part*) Que de peines! — Y a-t-il quelque nouvelle intéreſſante dans Londres ?

FABRICE.

Monſieur Frélon peut vous en inſtruire ; car il en fait ; c'eſt l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus ; il eſt très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en ſe promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous ſoyez bien ſervi.

(*Il ſort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué : c'eſt un grand Seigneur ſans doute, car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Mylord, permettez que je vous préſente mes hommages & ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point Mylord ; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, & c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis ; quel eſt votre emploi dans la maiſon ?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Monſieur ; je paſſe ma vie au Caffé, j'y compoſe des brochures, des feuilles : je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque Auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaiſſance agréable ou utile, je ſuis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRELON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la Littérature.

SCENE III.

FRELON, *se remettant à table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du Caffé.* MONROSE *avance sur le bord du Théâtre.*

MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie : j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être deshonorée; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de *Murrai.*

(*Un de ceux qui sont entrés dans le Caffé frappant sur l'épaule de* Frélon *qui écrit.*)

Eh! bien, tu étais hier à la Piece nouvelle; l'Auteur fut bien aplaudi; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une Piéce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à

bon marché ; on nage dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON, *écrivant.*

Cela n'est pas vrai, la Piéce ne vaut rien. L'Auteur est un sot, & ses protecteurs aussi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ; tout renchérit l'Etat est anéanti ; & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne ; la vérité est que la Philosophie est bien dangereuse, & que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE, *toujours sur le devant du Théâtre.*

Le fils de Mylord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant que de périr, punir par le sang du fils, toutes les barbaries du père !

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR.

La Piéce d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne ; elle est détestable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis, que les Philosophes font baisser les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre Ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut siffler la Piéce qui réussit, & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*Ils parlent tous quatre en même tems*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satyre. Le cinquième Acte sur-tout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pû me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque ; ces Philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrieme & le cinquieme Acte sont pitoyables.

MONROSE, *se retournant.*

Quel sabat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendus !

FABRICE, *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi ; sur-tout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*A Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

MONROSE.

Avec cette cohue ? Non, mon ami, faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire à part, & dit à Fabrice.*) Ecoutez un mot : Mylord Falbrige est-il à Londres ?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit : bon jour. (*A part.*) Que la vie m'est odieuse !

(*Il sort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne serois point surpris qu'il allât se tuer là-haut. Ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*Les survenans sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)

SCENE IV.

FABRICE, Mlle. POLLY, FRELON.

FABRICE.

Mademoiselle Polly, Mademoiselle Polly?

POLLY.

Eh ! bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY.

Hélas ! je n'ose ; car ma maîtresse ne mange point : comment voulez-vous que je mange ? Nous sommes si tristes !

FABRICE.

Cela vous égaiera.

POLLY.

Je ne peux être gaie quand ma maîtresse souffre ; il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secretement ce qu'il vous faudra.

(*Il sort.*)

FRELON, *se levant de sa table.*

Je vous suis, Monsieur Fabrice. Ma chere Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ? Vous rebutez toutes mes prieres ?

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de la sorte !

FRELON.

Eh ! de quelle sorte est-elle donc ?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRELON.

C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez ?

POLLY.

Assurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, & que la suivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raisons ; c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, & qui est nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtreſſe pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipere ? Ma maîtreſſe eſt très-riche : ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte : elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie : elle mange peu, c'eſt par régime ; & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fiere : nous connaiſſons ſa conduite, nous ſavons ſa naiſſance ; nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLY.

Quoi donc ? Que connaiſſez-vous ? Que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

O ciel ! cet homme peut nous perdre. Monſieur Frélon, mon cher Monſieur Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné ; il y a donc quelque choſe, & je ſuis le cher Monſieur Frélon. Ah ! ça, je ne dirai rien ; mais il faut. —

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc, cela n'eſt pas poſſible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, ſinon que ma maîtreſſe eſt auſſi

respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très à leur aise : de-là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire, qu'elles tremblent d'être découvertes : — Ah ! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser Monsieur Frélon ! (*Il sort.*)

SCENE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un deshabillé des plus simples.* POLLY.

LINDANE.

AH ! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal, s'il n'y en a point, & pour l'augmenter, s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, & je le rembarrais. —

LINDANE.

Il veut me voir ! & Mylord Murrai n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! souviens-toi sur-tout de lui cacher toujours ma misere, & à lui, & à tout le monde ; je veux bien vivre de pain & d'eau ; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas ! ma chere maîtresse, on s'en apperçoit assez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de même ; la grandeur d'ame vous soutient : il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Ecosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté : mais la tienne me déchire le cœur. Ma chere Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; vas vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent : tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des Reines. Que ne puis-je vous consoler ?

LINDANE.

Hélas ! Mylord Murrai n'eſt point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs. Ah ! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte : s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon ſe vante d'en avoir quelque connaiſſance ?

LINDANE.

Eh ! comment pourrait-il en être inſtruit, puiſque tu l'es à peine ? Il ne ſait rien, perſonne ne m'écrit, je ſuis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de ſavoir quelque choſe pour ſe rendre néceſſaire. Garde-toi qu'il devine jamais ſeulement le lieu de ma naiſſance. Chere Polly, tu le ſais, je ſuis une infortunée, dont le père fut proſcrit dans les derniers troubles, dont la famille eſt détruite : il ne me reſte que mon courage. Je t'ai ouvert mon cœur ; ſonge que tu le perces du coup de la mort, ſi tu laiſſes jamais entrevoir l'état où je ſuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? Je ne ſors jamais d'auprès de vous ; & puis le monde eſt ſi indifférent ſur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il eſt indifférent, Polly : mais il eſt curieux, mais il aime à déchirer les bleſſures des infortunés : & ſi les hommes ſont compatiſſants avec les femmes, ils en abuſent ; ils veulent ſe faire un droit de notre miſère, & je veux rendre cette miſère reſpectable. Mais, hélas ! Mylord Murrai ne viendra point ?

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE *avec une ſerviette.*

FABRICE.

PArdonnez, Madame, Mademoiſelle ; je ne ſais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'impoſez du reſpect. Je ſors de table pour vous demander vos volontés : je ne ſais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénetrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triſte. Entre nous, pardonnez : il paraît que votre fortune n'eſt pas comme votre perſonne.

LINDANE.

Comment ! quelle imagination ! je ne me ſuis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi déſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la Cour : ma chere Dame, un peu de bonne chere : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu !

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour ; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins. —

LINDANE.

Je vous rends grace avec sensibilité ; mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh ! je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien, & vous n'avez pas le nécessaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah ! Polly, il est deux heures, & Mylord Murray ne viendra point !

FABRICE.

Eh! bien, Madame, ce Mylord dont vous parlez, je sais que c'est l'homme le plus vertueux de la Cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins : pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'est peut-être votre parent ?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly ; il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais, qui est donc cette autre Dame qui entre dans mon Caffé comme si c'était un homme ? Elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chere maîtresse, c'est Mylady Alton, celle qui voulait épouser Mylord : je l'ai vue une fois roder près d'ici : c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point ; c'en est fait, je suis perdue ! pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

(*Elle rentre.*)

SCENE VII.

LADY ALTON, *ayant traversé avec colère le Théâtre, & prenant Fabrice par le bras.*

SUivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

LADY ALTON.

A vous, Malheureux.

FABRICE.

Quelle diableſie de femme!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Monsieur le Caffetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh ! bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la Cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame ? Quand Mylord y est venu, il n'y est point venu en secret, elle l'a reçu en public, les portes de son apartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité ; & quant à celle que vous appellez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

LADY ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh ! quelle femme ! quelle femme !

LADY ALTON, *Elle va à la porte de Lindane, & frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

EH ! qui peut frapper ainſi ? Et que vois-je ?

LADY ALTON.

Répondez-moi : Mylord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? Et de quel droit venez-vous m'interroger ? Suis-je une criminelle ? Etes-vous mon juge ?

LADY ALTON.

Je ſuis votre partie : ſi Mylord vient encor vous voir, ſi vous flattez la paſſion de cet infidèle, tremblez ; renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh ! bien, Madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

LADY ALTON

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre ; tenez, connaissez le traître ; voilà les Lettres qu'il m'a écrites, voilà son portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins ; il faut le rendre, ou je.——

LINDANE, *en rendant le Portrait.*

Qu'ai-je vû, malheureuse ? — Madame. —

LADY ALTON.

Eh bien ! —

LINDANE.

. . . . Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre résolution & votre promesse : sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux; que c'est le plus mauvais caractère.—

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la derniere de mes douleurs.

SCENE III.

LADY ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

QUoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*A Frélon.*) Gazetier Littéraire, approchez ; m'avez-vous servie ? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je sais qu'elle est Ecossaise, & qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Eh ! en quoi m'as-tu donc servie ?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoûte quelque chose ; & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADY ALTON.

Comment, pédant ! une hypothèse !

FRELON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal-intentionnée contre le Gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très-mal-intentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que, dans un tems de trouble, une Ecossaise qui se cache est une ennemie de l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la chose fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas ; mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu ferais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

FRELON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du Ministre : je pourrais même parler aux laquais de Mylord votre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée. Je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous ? Cela pourrait avoir des suites, & on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah ! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule ; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison ; une Ecossaise qui se cache dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est surement une ennemie de l'Etat ; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé : je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, & même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens : le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle ; qu'est-ce, après tout, que la vérité ? La conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil : il semble que tu ayes étudié à

S. Omer. (*) Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCENE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Voilà, je l'avoue, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui soit dans les trois Royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, & lui par instinct de bassesse ; à présent que je suis un peu plus de sang froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale : elle a dans son état humble, une fierté qui me plaît : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enleve mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*A Fabrice qu'elle apperçoit agissant dans le Caffé.*) Adieu, mon maître, faisons la paix, vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain grifonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

(*) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au Collége de S. Omer.

SCENE V.

M. FRIPORT, *vétu simplement, mais proprement, avec un large chapeau*, FABRICE.

FABRICE.

AH! Dieu soit béni; vous voilà de retour, Monsieur Friport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque?

FRIPORT.

Fort bien, Monsieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup mais je m'ennuie. (*Au garçon du Caffé.*) Eh! du chocolat; les papiers publics: on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une aragnée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour succer le sang des mouches! donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FRIPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à préſent?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FRIPORT.

Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand chose : frippons ou sots : voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle est encore plus singuliere que lui ; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, & qu'elle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane ; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FRIPORT.

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle, pauvre & vertueuse : entre nous, elle est dans la derniere misere ; & elle est fiere à l'excès.

FRIPORT.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh ! point ; sa fierté est encore une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire, & à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer ; ne se plaint jamais, dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ;

je lui compte tout ce que je lui fournis, à moitié de ce qu'il coute ; quand elle s'en apperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut appaiser, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eue dans la maiſon : enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu : elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre ! je ne m'attendris point, moi ; je n'admire perſonne, mais j'eſtime. — Ecoutez, comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh ! Monſieur, elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avions un Mylord qui venait quelquefois chez elle ; mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente : depuis quelque tems il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime qu'on ſe retire : je hais la cohue auſſi-bien qu'elle : qu'on me la faſſe venir ; où eſt ſon appartement?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au Caffé.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe : où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire ſa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il enfonce la porte.*)

SCENE VI.

LINDANE, *paraissant toute effrayée*, POLLY *la suit*. FRIPORT, FABRICE.

LINDANE.

EH ! mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur, vous me paraissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FRIPORT.

Pardon. (*A Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

(*Friport s'assied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil sur Lindane & Polly : il ôte son chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier !

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis ?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être ; c'est que je suis très-étonnée ; c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je suis très-connu ; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche ; informez-vous de moi à la Bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, & vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes : travaillez en tapisserie, & prenez du chocolat avec moi — ou sans moi — comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O ciel ! quelle visite je reçois ! & Mylord ne vient point ! cet homme bizarre m'assassine, je ne pourrai m'en défaire ; comment Monsieur Fabrice a-t-il pû souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

(Elle s'assied, & travaille à son ouvrage.)

(Un garçon apporte du Chocolat ; Fripport en prend sans en offrir : il parle & boit par reprises.)

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre & vertueuse ; mais on ajoute que vous êtes fiere, & cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur ?

FRIPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, & que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé, Monsieur ; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui

eſt mon premier devoir : mais ſur la pauvreté, dont il me ſoupçonne. Qui n'a beſoin de rien, n'eſt jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encore plus mal que d'être fiere : je ſais mieux que vous, que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du Médecin.

FRIPORT.

Taiſez-vous : eſt-ce que vous êtes fiere auſſi, vous ?

POLLY.

Oh ! l'original ! l'original !

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait une voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me ſuis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien,) de donner toujours le dixieme de ce que je gagne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée ; point de remerciement, point de reconnoiſſance ; gardez l'argent & le ſecret.

(*Il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE *ſe levant & ſe détournant.*

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas ! que tout ce qui m'arrive m'humilie ! quelle généroſité ! mais quel outrage !

FRIPORT *continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.*

L'impertinent Gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ? *Le Roi est venu en haute personne.* Eh ! malotru ! qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monsieur —

FRIPORT.

Eh ! bien ?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé ; mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singuliere que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoye par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde ?

FRIPORT.

Eh ! que veux-tu dire, toi ? En quoi suis-je bizarre ?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez

pour moi ; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler ; nous sommes dans la derniere misere, & sans la bonté attentive du maître du Caffé, nous serions mortes de froid & de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service ; vous l'avez su malgré elle, obligez la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoye par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chere Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chere maîtresse.

LINDANE.

Et tu m'aimes, prends pitié de ma gloire ; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT, *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là ?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim.

LINDANE.

Polly, que dirait Mylord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu !

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuser. Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chere Polly, au nom de nos malheurs, ne nous deshonorons point ; congédie honnêtement cet homme estimable

estimable & grossier, qui fait donner, & qui ne fait pas vivre : dis-lui que, quand une fille accepte d'un homme de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FRIPORT, *toujours prenant son chocolat & lisant.*

Hem ! que dit-elle là ?

POLLY, *s'approchant de lui.*

Hélas ! Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille. —

FRIPORT.

Ah ! ah ! est-ce qu'elle est fille ?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

FRIPORT.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ? —

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne fait ce qu'elle dit : pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle ?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime ; oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je ferais perdue.

POLLY, *allant vers Friport.*

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? Je ne la connais pas. Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hazard, & vous aussi à m'aimer, à la bonne heure : comme vous vous aviserez, je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuirez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire sa montre.*) Mon temps se perd, j'ai des affaires, serviteur.

LINDANE.

Allez, Monsieur, emportez mon estime & ma reconnaissance ; mais sur-tout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle est folle !

LINDANE.

Fabrice ! Monsieur Fabrice ! à mon secours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame?

LINDANE, *lui donnant la bourse.*

Tenez, prenez cette bourse que Monsieur a laissée par mégarde ; remettez-là lui, je vous en charge ; assurez-le de mon estime ; & sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, *prenant la bourse.*

Ah ! Monsieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que Mademoiselle vous trompe, & qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah ! Monsieur Fabrice ! est-ce vous qui me trahissez ?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*Bas à Monsieur Friport.*) Je garderai cet argent, & il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne ; son état & sa vertu me pénétrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fiere. Ditez-lui que cela n'est pas bien d'être fiere. Adieu.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOus avez là bien opéré, Madame ; le ciel daignait vous secourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chere enfant ; Milord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable & superbe rivale, il l'aime encore sans doute ; ç'en est fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'est une erreur qui doit finir.

(*Elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît désespérée : hélas ! elle a sujet de l'être ; son état est bien plus cruel que le mien ; une Suivante

a toujours des reſſources ; mais une perſonne qui ſe reſpecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié ſa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tiens, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui. —

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort : je te recommande à lui : mes dernieres volontés le toucheront. Va ; (*Elle l'embraſſe.*) ſois ſûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pû te récompenſer moi-même, n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah! mon adorable maîtreſſe ! que vous me faites verſer des larmes, & que vous me glacez d'effroi ! que voulez-vous faire ? Quel deſſein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préſerve de la lui rendre jamais. (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord ? Peut-être que votre reſerve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu ſans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille ?

POLLY.

Quoi ? Madame ; ce fut donc le père du Mylord qui. —

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a ravi notre exiſtence. Sans père, ſans mère, ſans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais déteſter le fils

de Murrai ; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé , & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je ? Vous pâlissez ; vos yeux s'obscurcissent. —

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison & du fer que j'implorais !

POLLY.

A l'aide ! Monsieur Fabrice , à l'aide ! ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours ! que tout le monde descende , ma femme , ma servante , Monsieur le Gentilhomme de là-haut , tout le monde. —

(*La femme & la servante de Fabrice , & Polly , emmenent Lindane dans sa chambre.*)

LINDANE , *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

SCENE VIII.

MONROSE , FABRICE.

MONROSE.

QU'y a-t-il donc , notre hôte ?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiselle dont je vous ai parlé , qui s'évanouissait ; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecoſſe a pluſieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle eſt d'Ecoſſe ?

FABRICE.

Oui, Monſieur ; je ne le ſais que d'aujourd'hui ; c'eſt notre faiſeur de feuilles qui me l'a dit ; car il ſait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom ?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*Il ſe promene.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reſte ; j'aurai juſtice ou vengeance.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, ANDRE'.

LADY ALTON.

OUi, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce tems de trouble! elle conſpire contre l'Etat; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné. Ah! du moins, c'eſt contre moi qu'elle conſpire: c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſûre. Voici André, le Laquais de Mylord; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de Mylord, n'eſt-il pas vrai?

ANDRE'.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle eſt pour moi?

ANDRE'.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment? Ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part?

ANDRE'.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh! bien; ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

ANDRE'.

Oh ! que non, Madame, il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'eſt pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour & nuit ; il ne parle que de ſa chere Lindane ; cela eſt tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! n'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi ; n'eſt-elle pas ſans deſſus.

ANDRE'.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi ?

ANDRE'.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi ; & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRE'.

Ah ! oui, Madame, vous m'y faites penſer ; vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avois oublié ; mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laiſſe-moi faire.

ANDRE'.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? Il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si Mademoiſelle Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres ;

ma commiſſion eſt faite. Oh ! je fais bien mes commiſſions, moi ! (*Il ſort.*)

LADY ALTON, *ouvre la lettre.*

Liſons. *Ma chère, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane,* (il ne m'en a jamais tant écrit !) *il y a deux jours, il y a un ſiecle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds; mais c'eſt pour vous ſervir : je ſais qui vous êtes & ce que je vous dois : je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent : comptez ſur moi, comme ſur l'amant le plus fidèle, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.*

(*Après avoir lû.*)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter; elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal intentionnée; le père de Murrai a commandé en Ecoſſe; ſes amis agiſſent; il court jour & nuit; c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi, & ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.

SCENE II.

LADY ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON *à Polly, qui paſſe de la chambre de ſa maîtreſſe dans une chambre du Caffé.*

MAdemoiſelle, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtreſſe qu'il faut que je lui parle; qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choſes très-agréables à lui dire; qu'il s'agit de ſon bonheur, (*Avec emportement,*)

& qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure: entendez-vous ? Qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh ! Madame, nous ne craignons rien ; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame ? Venez-vous insulter encore à ma douleur ?

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse ; je sais que vous n'avez rien ; je suis riche, je suis grande Dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent ; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas ! Madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; & quant à ma for-

tune, elle ne dépendra jamais de perſonne, encore moins de ma rivale. (*Elle ſort.*)

LADY ALTON, *ſeule.*

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrêmité. J'ai honte de mêtre ſervie de ce faquin de Frélon ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidele amant ! paſſion funeſte ! je ſuffoque.

SCENE III.

FRIPORT, Le Chevalier MONROSE *paraiſſant dans le Caffé avec la femme de Fabrice, la ſervante, les garçons du Caffé, qui mettent tout en ordre*, FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON, *à Fabrice.*

MOnſieur Fabrice, vous me voyez ici ſouvent ; c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions. —

LADY ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. (*Elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente !

FRIPORT.

Oui ; à propos, vous m'y faites ſonger ; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête ?

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue ; il en aurait été touché.

MONROSE, *à part.*

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête. Malheureux que je suis !

FRIPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vûe d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ses jours encore une fois. C'est dommage qu'elle soit si fiere.

MONROSE, *à Friport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une maniere admirable.

FRIPORT.

Moi ? Non : n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, & si elle le méritait.

FRIPORT.

Eh ! bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*Il prend les gazettes.*) Ah ! ah ! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom ; le Lord Fabrige mort.

MONROSE *s'avançant.*

Fabrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter.

FRIPORT.

Il était votre ami ? J'en suis fâché. *D'Edimbourg le 14 Avril.* — *On cherche partout le Lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

MONROSE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Juste ciel ! qu'entends-je ! Hem, que dites-vous ? Mylord Monrose condamné à.—

FRIPORT.

Oui, parbleu, le Lord Monrose : lisez vous-même ; je ne me trompe pas.

MONROSE, *lit.*

(*Froidement.*) (*A part.*)

Oui, cela est vrai. Il faut sortir d'ici ; la maison est trop publique. Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés ensemble, aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*A son valet* Jacq, *qui est dans un coin de la salle.*) Eh ! va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit.—Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le Lord Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus. Si cette Demoiselle Lindane n'était pas si fiere, j'irais savoir comme elle se porte, elle est fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, UN MESSAGER D'ETAT.

LE MESSAGER.

Vous vous appellez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, Monsieur ; en quoi puis-je vous servir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un Caffé, & des apartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecossaise nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, assurément, & c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle est jolie & honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du Gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Ecossaise qu'on arrête ! & le jour même que j'arrive ! toute ma fureur renaît. Ô patrie ! ô famille ! hélas.

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du Gouvernement. Fi, que cela eſt vilain ! vous êtes un grand brutal, Monſieur le Meſſager d'Etat.

FABRICE.

Ouais ! mais ſi c'était une aventuriere, comme le diſait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maiſon ; me voilà ruiné. Cette Dame de la Cour avait ſes raiſons, je le vois bien. Non, non, elle eſt très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnemens ; en priſon, ou caution ; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Votre perſonne, & rien, c'eſt la même choſe ; votre bien où eſt-il ? Il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Monſieur Friport, donnerai-je les cinq cens guinées que je garde, & qu'elle a refuſées auſſi noblement que vous les avez offertes ?

FRIPORT.

Belle demande ! apparemment. Monſieur le Meſſager, je dépoſe cinq cens guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je ſuis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la vertu de la fille autant que je peux ; mais il ne faudroit pas qu'elle fût ſi fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monſieur, faire votre ſoumiſſion.

FRIPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt.

(*Friport & le messager vont compter de l'argent, & écrire au fond du Caffé.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

Monsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de Monsieur Friport : mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié ! Il n'est cas complimenteur ; mais il rend service en moins de temps que les autres ne font de protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames. (*A part.*) Que deviendrai-je ?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE, *à part.*

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger, que quand il est passé.

MONROSE, *à part.*

Le seul ami que j'avais à Londres est mort. Que fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCENE VI.

MONROSE, *seul.*

ON arrête une jeune Ecossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au Gouvernement ! je ne sais ; mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions ; tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE, *appercevant Poly qui passe.*

MAdemoiselle, un petit mot, de grace. Êtes-vous cette jeune & aimable personne née en Ecosse, qui.—

POLLY.

Oui, Monsieur : je suis assez jeune ; je suis Ecossaise, & pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY.

Oh ! non, Monsieur ; il y a si long-tems que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie ?

POLLY.

Mon père était un excellent Boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma mère avait servi une Dame de qualité.

MONROSE.

Ah ! j'entends ; c'eſt vous apparemment qui ſervez cette jeune perſonne dont on m'a tant parlé ; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous ſavez ſans doute qui eſt votre maîtreſſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur ; c'eſt la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuſe dans le malheur.

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi ; mais j'aime mieux la ſervir que d'être heureuſe.

MONROSE.

Mais je vous demande ſi vous ne connaiſſez pas ſa famille ?

POLLY.

Monſieur, ma maîtreſſe veut être inconnue ; elle n'a point de famille. Que me demandez-vous-là ? pourquoi ces queſtions ?

MONROSE, *à part.*

Une inconnue ! ô ciel ſi long-tems impitoyable ! s'il était poſſible qu'à la fin je puſſe ! — mais quelles vaines chimeres ! (*A Polly.*) Dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âge de votre maîtreſſe ?

POLLY.

Oh ! pour ſon âge, on peut le dire; car elle eſt bien

au-dessus de son âge, elle a dix-huit ans.

MONROSE, *à part.*

Dix-huit ans! — hélas! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pû caresser dans son berceau: dix-huit ans?—

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi, je n'en ai que vingt-deux; il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge?

MONROSE, *à part.*

Dix-huit ans, & née dans ma patrie! & elle veut être inconnue: je ne me possède plus. (*A Polly.*) Il faut, avec votre permission, que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble & d'amertume: de grace, Monsieur, ménagez sa faiblesse & ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites, redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage toutes ses

afflictions ; je les diminuerai peut-être ; souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez ; attendez encore quelques momens. Les filles qui se sont évanouies sont bien long-tems à se remettre, avant de recevoir une visite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

Monsieur, n'y a-t-il personne là ?

MONROSE, *à part.*

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche.—

MONROSE, *se retournant.*

Qui ? Quoi ? Comment ? Pourquoi ? Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes ; mais on est venu me demander qui vous étiez ; on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on

repaſſe, on guette, & je ne ſerai point ſurpris ſi dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chere Demoiſelle, qui eſt, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut abſolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi; notre ami Friport ne ſerait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle perſonne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon. Je ne ſais où j'étais, je vous entendais à peine. Que faire ? Où aller, mon cher hôte ? Je ne peux partir ſans la voir. Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus ſolitaire, & ſurtout que je puiſſe enſuite entretenir cette jeune Ecoſſaiſe.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON, *dans le Caffé, à une table*, FRIPORT, *une pipe à la main, au milieu d'eux.*

FABRICE.

JE suis obligé de vous l'avouer, Monsieur Frélon ; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

Tout ce qu'on dit est toujours faux ; quelle mouche vous pique, Monsieur Fabrice ?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon Caffé passera pour une boutique de poisons.

FRIPORT, *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez vous ?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT, *à Frelon.*

De tout le monde entendez-vous ? C'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon ; mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT, *à Frélon.*

Un fripon, entendez-vous? Cela passe la raillerie.

FRELON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût; vous me faites tort, vous dis-je.

FRE'LON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre Caffé; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête-homme, (pardonnez, si je répète ce qu'on dit,) & d'un mauvais Auteur!

FRE'LON.

Monsieur Fabrice, Monsieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'Auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits; savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre Mademoiselle Lindane.

FRIPORT.

Si je le croyais, je le noyerais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Ecossaise, & qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecossais.

FRE'LON

Eh! bien! quel mal y a-t-il à être de son pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférence avec les gens de cette Dame si colere, qui est venue ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT, *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet? Je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci; je crois que j'apperçois enfin notre Mylord.

FRIPORT.

Un Mylord! Adieu. Je n'aime pas plus les grands Seigneurs que les mauvais Ecrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je sors. — Mon ami, je ne sais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecossaise: je reviendrai incessamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement; serviteur. — Cette Ecossaise est belle & honnête. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCENE

SCENE II.

MYLORD MURRAI, *pensif & agité*; FRE'LON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas*, FABRICE, *s'éloignant par respect.*

MYLORD MURRAI *à Fabrice, d'un air distrait.*

JE suis très-aise de vous revoir, mon brave & honnête-homme; comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vû; mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

MYLORD MURRAI, *à part.*

Grand-Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, & pour tirer d'oppression les infortunés. Graces à tes bontés & à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, (*A Fabrice*) laissez-moi parler en particulier à cet homme. (*En montrant Frélon.*)

FRE'LON, *à Fabrice.*

Eh! bien! tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, & que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE, *en sortant.*

Je ne vois point cela.

MYLORD MURRAI, *à Frélon.*

Mon ami!

FRE'LON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un Tome? —

MYLORD MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse ; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du Ministre d'Etat.

FR'ELON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

MYLORD MURRAI *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu service sans le savoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait; mais si vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme, & de Mademoiselle Lindane, je vous ferai jetter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRE'LON.

Grand merci, Monseigneur. Tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent, je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

MYLORD MURRAI, POLLY.

MYLORD MURRAI, *seul.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse ! Lindane née dans le même pays ! hélas ! s'il était possible que je

puſſe réparer les torts de mon père ! ſi le ciel permettait. — Entrons. (*A Polly qui ſort de la chambre de Lindane.*) Chere Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye paſſé tant de tems ſans venir ici ? Deux jours entiers ! je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne les avais employés pour la reſpectable fille de Mylord Monroſe ; les Miniſtres étaient à Windſor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inſpira bien quand tu te rendis à mes prieres ; & que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encore, ma maîtreſſe me l'avait tant défendu ! ſi je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre abſence lui a cauſé aujourd'hui un aſſez long évanouiſſement, & je me ſerais évanouie auſſi, ſi je n'avais pas eu beſoin de mes forces pour la ſecourir.

MYLORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouiſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons ; je ne ſuis pas ſi fiere que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à ſon aiſe, quand elle eſt dans la plus extrême indigence.

MYLORD MURRAI.

Juſte ciel ! la fille de Monroſe dans la pauvreté ! malheureux que je ſuis ! que m'as-tu dit ? combien je ſuis coupable ! que je vais tout réparer ! que ſon ſort changera ! hélas ! pourquoi me l'a-t-elle caché ?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie quelle vous trompera.

MYLORD MURRAI.

Entrons, entrons vîte ; jettons-nous à ses pieds, c'est trop tarder.

POLLY.

Ah ! Mylord ! gardez-vous en bien : elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, & ils se disent des choses si intéressantes !

MYLORD MURRAI.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle ?

POLLY.

Je l'ignore.

MYLORD MURRAI.

O destinée ! juste ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit ? & que se disoient-ils, Polly ?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir, & comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, & je suis sortie.

SCENE IV.

LADY ALTON, MYLORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH ! je vous y prends enfin, perfide ! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre, & de votre intrigue.

MYLORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. (*A part.*) Quel contretems effroyable !

LADY ALTON.

Monstre, perfide !

MYLORD MURRAI.

Je peux être un monstre à vos yeux, & je n'en suis pas fâché ; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être ; ce n'est pas mon caractere. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promesse de mariage ! scélérat, après m'avoir juré tant d'amour !

MYLORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais : quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh ! qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure ?

MYLORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens ; je me mariais pour être heureux, & j'ai vû que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventuriere.

MYLORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, & pour les graces.

LADY ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être ; je m'en vengerai plutôt que tu ne penses.

MYLORD MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que que jalouse, emportée plutôt que tendre ; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche ; je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je sais qui elle est, je sais qui est l'Etranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je sais tout ; des hommes plus puissans que vous, sont instruits de tout, & bientôt on vous enlevera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

MYLORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly ? Elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

MYLORD MURRAI.

Ah ! Madame, arrêtez-vous ; un mot, expliquez-vous, écoutez.—

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable. (*Elle sort.*)

SCENE V.

MYLORD MURRAI, POLLY.

MYLORD MURRAI.

QUe prétend cette furie ! Que veut-elle ? Elle parle de faire enlever ma chere Lindane, & cet Etranger ; que veut-elle dire ? Sait-elle quelque chose ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer, ma maîtreſſe eſt arrêtée par l'ordre du Gouvernement ; je crois que je le ſuis auſſi ; & ſans un gros homme, qui eſt la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous ſerions en priſon à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire ; mais le moyen de ſe taire avec vous !

MYLORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? Quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! je vois que le nom de ta maîtreſſe eſt toujours ſuſpect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la ſienne ; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raiſon, allaient tout réparer ; la vertu m'inſpirait : le crime s'oppoſe à tout ce que je tente, il ne triomphera pas. N'allarme point ta maîtreſſe ; je cours chez le Miniſtre ; je vais tout preſſer, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la ſervir. Je cours, & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*Il ſort.*)

POLLY, *ſeule.*

Voilà d'étranges aventures ! je vois que ce monde-ci n'eſt qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons ; & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE V.

MONROSE, LINDANE, *Polly reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa Maîtresse.*

MONROSE.

CHaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentimens si nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe & la molleſſe, cette ame qui s'eſt fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous, digne du plus beau ſort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échafauds dans nos guerres civiles, & vous vous obſtinez à me cacher votre nom & votre naiſſance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon père, me force au ſilence; il eſt proſcrit lui-même; on le cherche; je l'expoſerais peut-être ſi je me nommais; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement; mais je ne vous connais pas; je dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonniere; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot feroit peut-être la premiere consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux.

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand-Dieu, qui avez pitié de moi ! toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumiere qui m'éclairent dans les ténébres où je marche. O providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi ! vous versez des larmes ! hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'essuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misere, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je succombe ! reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*Il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? Est-ce un songe ? C'est le portrait même de ma mère.

MONROSE.

Oui, c'est-là votre mère, & je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine ! où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! voici le premier instant heureux de ma vie. O mon père ! — hélas ! comment osez-vous venir dans cette Vi e ? Je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chere fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son crédit me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecosse, que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore, il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hazarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire ! quel parti prendre ? Ah ! mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez. — Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens, qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve ; ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur ; je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette Ville si dangereuse pour vous & pour moi. Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous ; oui, à tout : je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque Isle affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai. C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh ! bien, l'amour paternel l'emporte, puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée ; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, & recevez encore mes embrassemens & mes larmes.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'En eſt fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus Mylord Murrai, je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiſelle; vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il était ici! & il ne m'a point vue! c'eſt-là le comble. O mon malheureux père! que ne ſuis-je partie plutôt?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette déteſtable Mylady Alton. —

LINDANE.

Quoi! c'eſt ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire! peut-on plus indignement ſe voir outrager? Va, ſois ſûre que je m'arracherois la vie dans ce moment, ſi ma vie n'était pas néceſſaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez-moi donc; je vous jure que Mylord. —

LINDANE.

Lui perfide! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes. Père infortuné, je ne penſerai déſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde

monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour ; je ne sais où je vais ; je ne sais ce que je deviendrai ; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits, ma chère maîtresse : on vous aime.

LINDANE.

Ah ! Polly ! es-tu capable de me suivre ?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du Monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi : ne me parle point de Mylord ; hélas ! quand il m'aimeroit, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi. —

POLLY.

Eh ! bien ?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, & sois prête à partir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoiſelle ; Po y ait votre paquet ; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte ; & vous, Monſieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère ſi généreux, vous qui ne me laiſſez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'eſt-ce donc que tout cela ? Qu'eſt-ce que c'eſt que ça ? Qu'eſt-ce que ça ? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller ; eſt-ce que vous craignez quelque choſe ? Vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Monſieur Friport, ce vieux gentilhomme qui eſt de ſon pays, fait auſſi ſon paquet. Mademoiſelle pleurait, & ce Monſieur pleurait auſſi, & ils partent enſemble ; je pleure auſſi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela eſt ſot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas; & quoiqu'elle ſoit fière, comme je le lui ai dit, elle eſt ſi honnête qu'on eſt fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, ſi vous vous en allez, Mademoiſelle. Je vous ferai toujours du bien. Nous nous trouverons peut-être un jour, que ſait-on? Ne manquez pas de m'écrire, n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnoiſſance, & ſi jamais la fortune. —

FRIPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette perſonne-là eſt très-bien née. Je ferai très-aiſe de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'eſprit au moins.

FABRICE.

Mademoiſelle, pardonnez: mais je ſonge que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici ſous la caution de Monſieur Friport, & qu'il perd cinq cents guinées ſi vous nous quittez.

LINDANE.

O ciel! autre infortune! autre humiliation! Quoi! il faudrait que je fuſſe enchaînée ici, & que Mylord, & mon père. —

FRIFORT, *à Fabrice.*

Oh! qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ait je ne ſais quoi qui me touche, qu'elle parte ſi elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me ſoucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourez-lui encore les cinq cents autres guinées dans ſa valiſe. Allez, Mademoiſelle, partez quand il vous plaira;

crivez-moi ; renvoyez-moi quand vous reviendrez, car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime & d'affection.

SCENE II.

MYLORD MURRAY, *& ses gens dans l'enfoncement.* LINDANE, *& les Acteurs précédens sur le devant.*

MYLORD MURRAI, *à ses gens.*

Restez ici, vous. Vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*Il tire un papier de sa poche & le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane !

LINDANE, à *Polly.*

Hélas ! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Mylord-là vient toujours mal-à-propos ; il est si beau & si bien mis, qu'il me déplaît souverainement ; mais après tout, que cela me fait-il ? J'ai quelque affection, mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnoissance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point : je vous verrai pourtant encore une fois : je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fa-

brice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette Demoiselle.

SCENE III.

MYLORD MURRAI, LINDANE.

MYLOR MURRAI.

Enfin donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas, une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baissez les yeux, & vous pleurez ! quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas ! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici longtems à ma rivale en dédaignant de me voir ; qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

MYLORD MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches ; je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir

ſes deſſeins funeſtes. Grand Dieu ! moi, ne vous avoir pas écrit !

LINDANE.

Non.

MYLORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres ; ſa méchanceté augmente encore, s'il ſe peut, ma tendreſſe : qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illuſtre, & l'état malheureux où vous êtes, ſi peu fait pour ce grand nom ?

LINDANE.

Qui vous l'a dit ?

MYLORD MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi ! tu m'as trahie ?

POLLY.

Vous vous trahiſſiez vous-même ; je vous ai ſervie.

LINDANE.

Eh ! bien, vous me connaiſſez ; vous ſavez quelle haine a toujours diviſé nos deux maiſons ; votre père a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher ; & vous, ſon fils ! vous ! vous oſez m'aimer !

MYLORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois ; c'eſt à mon amour à réparer les cruautés de mon père. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'eſt ſi cher. Puiſſent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du père.

LINDANE.

Hélas ! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

MYLORD MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre: vous prenez toujours des résolutions désespérées. Mylord, secondez-moi bien.

MYLORD MURRAI.

Eh! qui a pû vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

MYLORD MURRAI.

Votre père! eh où est-il? Que veut-il? Que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emmene, c'en est fait.

MYLORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlevera pas; Il est ici, conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie, il n'est venu ici que pour finir mes malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

MYLORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel, que le mal se fait rapidement, & le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher; si vous m'aimez, ne

vous montrez pas à lui ; privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre ; écartez-vous, du moins pour quelque temps.

MYLORD MURRAI.

Ah ! que c'eſt avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer, je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les fiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALlons, ma chère fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir preſſé vous-même de partir ; après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgraces ! avez-vous changé de deſſein ? Avez-vous retrouvé & perdu en ſi peu de temps le ſentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en ſuis incapable ; je vous ſuivrai ; mais encore une fois, attendez quelque temps, accordez cette grace à celle qui vous doit des jours ſi remplis d'orages ; ne me refuſez pas des inſtans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez ; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice ?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi ; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé : cependant j'avois quelque espoir ; n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah ! malheureuse !

SCENE V.

FRIPORT & FABRICE *paraissent d'un côté, tandis que* MONROSE *& sa fille parlent de l'autre.*

FRIPORT, *à Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elles ne partiront point, j'en suis bien aise ; je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point, mais elle est si bien née, que je la voyais partir avec une espéce d'inquiétude, que je n'ai jamais sentie, une espéce de trouble, je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, *a Friport.*

Adieu, Monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette Dame ? je n'approuve

point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI & *derniere.*

Les Acteurs précédens, MYLORD MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

MYLORD MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur ! Soyez béni, ô ciel, qui m'avez secondé.

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Mylord ? Que cet homme me choque avec ses graces !

MONROSE *à sa fille, tandis que Mylord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'est — ô ciel ! ayez pitié de nous !

FABRICE.

Monsieur, c'est Mylord Murrai, le plus galant homme de la Cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs ! (*Il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous ? Mon père ! arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille ! est-ce ainsi que vous me trahissiez ?

FABRICE, *se jetant au devant de Monrose.*

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez

FRIPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie ? Les volontés sont libres, laissez-les faire.

MYLORD MURRAI, *toujours au fond du Théâtre, à Monrose.*

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai ?

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père plus cruel, acheve de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois.—

MYLORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer.

(*Il tire son épée.*)

LINDANE, *entre les bras de Polly.*

Cruel ! — vous oseriez ! —

MYLORD MURRAI.

Oui, j'ose. — Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi. (*Il jette son épée.*) C'est ainsi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'un autre !

MYLORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main : mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez, & connaissez-moi.

(*Il lui donne le rouleau.*

MONROSE.

Que vois-je ? ma grace ! le rétablissement de ma maison ! ô ciel ! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah ! mon bienfaiteur ! —

(*Il veut se jetter à ses pieds.*)

Vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah ! que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

MYLORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! & comment reconnaître tant de générosité ?

MYLORD MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT, *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette Demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais après tout, elle est tombée en bonnes mains, & cela fait plaisir.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Fin du VII Volume.

LA PRINCESSE *DE NAVARRE*, COMEDIE-BALLET.

Fête donnée par le Roi *en son château de Versailles, le mardi 23 Février 1745.*

AVERTISSEMENT.

LE Roi a voulu donner à Madame la Dauphine une fête qui ne fut pas seulement un de ces spectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, & qui passant avec l'éclat qui les accompagne, ne laissent après eux aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amusement à la Cour, & d'encouragement aux beaux arts, dont il fait que la culture contribue à la gloire de son royaume. Monsieur le Duc de *Richelieu*, premier gentilhomme de la Chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un Théâtre de cinquante-six pieds de profondeur dans le grand menage de Versailles, & a fait construire une salle, dont les décorations & les embellissemens sont tellement ménagés, que tout ce qui sert au spectacle, doit s'enlever en une nuit, & laisser la salle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le Théâtre & les loges ont été construites avec la magnificence convenable, & avec le goût qu'on connaît depuis long-tems dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir sur ce Théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens de la fête, & rassembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danse, & de la musique, afin que la personne auguste, à qui cette fête est consacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de composer la fête, fît un de ces ouvrages dramatiques, où les divertissemens en musique forment une partie du sujet, où la plaisanterie se mêle à l'héroïque, & dans lesquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie, & de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur

étendue, on s'est efforcé seulement de réunir les talens de tous les artistes qui se distinguent le plus ; & l'unique mérite de l'auteur, a été de faire valoir celui des autres.

Il a choisi le lieu de la scene sur les frontieres de Castille, & il en a fixé l'époque sous le Roi de France *Charles V*, Prince juste, sage & heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui secourut la Castille, & qui lui donna un monarque.

Il est vrai que l'histoire n'a pu fournir de semblables allégories pour l'Espagne ; car il regnait alors un Prince cruel & sans foi ; & sa femme n'était point une héroïne, dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction, dans laquelle il a fallu se servir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, & des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 Février 1745, vers le six heures du soir. Le Roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la Famille Royale, des Princes & Princesses de son sang, & des Dames de la Cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à desirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les Princes de cette maison qui est sur le trône long-tems avant les plus anciennes du monde, cette foule de Dames parées de tous les ornemens qui sont encore des chefs-d'œuvre du goût de la nation, & qui étaient effacés par elles ; enfin cette joie noble & décente qui occupait tous les cœurs & qu'on lisait dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle à neuf heures & demie dans le même ordre qu'on était entré, & alors on a trouvé toute la façade du Palais & des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'est qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le sang de tant de Princes auxquels elle doit son bonheur & sa gloire.

Sa Majesté, satisfaite de tous les soins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce spectacle fût représenté encore une seconde fois.

PROLOGUE

DE LA FETE POUR LE MARIAGE DE Mr. LE DAUPHIN.

LE SOLEIL descend dans son char, & prononce ces paroles.

L'Astre des cieux descend dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière :
La Gloire, l'Hymen & l'Amour,
Astres charmans de cette Cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du Dieu du jour.
J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce Roi qui commande à tant de cœurs soumis ;
Mais tout dieu que je suis, & dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance ?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.
Qui rend son siecle heureux, veut vivre en la mémoire.

Pour mériter Homere, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

(*Tous les Acteurs bordent le Théâtre, représentant les Muses & les beaux Arts.*)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, & dont il est l'appui,
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages,
Que vous réuniſſez pour lui.
Je sais que de la Cour la science profonde
Serait de plaire à tout le monde,
C'est un Art qu'on ignore, & peut-être des dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.
Muses, contentez-vous de chercher à lui plaire;
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ses loix, les efforts de son bras,
Thémis, la Prudence, & Bellone
Conduisant son cœur & ses pas,
La bonté généreuse assise sur son trône;
Le Rhin libre par lui, l'Escaut épouvanté,
Les Apennins fumans que sa foudre environne;
Laissons ces entretiens à la postérité,
Des leçons à son fils, cet exemple à la terre.
Vous graverez ailleurs dans les fastes des tems,
Tous ces terribles monumens,
Dressés par la main de la guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ses enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.
L'objet qu'on désirait, qu'on admire, & qu'on aime,
Jette déja sur vous des regards bienfaisans:
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes ;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même ; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.
Enchantez un loisir, hélas ! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, & revole aux dangers.
Leur maître en tous les tems veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie ;
Les plaisirs sont trop passagers.
Il n'en est pas ainsi de la vertu solide,
Cet hymen l'éternise, il assure à jamais,
A cette race auguste, à ce peuple intrépide
Des victoires & des bienfaits.

❀

Muses, que votre zèle à mes ordres réponde,
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde ;
Et que ce jour illustre assemble autour de moi.
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi ;
Je vais, ainsi que votre Roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.
(*Il s'envole.*)

ACTEURS CHANTANS
DANS TOUS LES CŒURS.

Quinze femmes & ving-cinq hommes.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

CONSTANCE, Princeſſe de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DON MORILLO, Seigneur de campagne.

SANCHETTE, fille de Morillo.

LÉONOR, l'une femme de la Princeſſe.

HERNAND, Écuyer du Duc.

Un officier des gardes.

Un Alcade.

Un jardinier.

Suite.

La ſcene eſt dans les jardins de Don Morillo, *ſur les confins de la Navarre.*

LA PRINCESSE *DE NAVARRE*, COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

AH quel voyage, & quel séjour,
Pour l'héritière de Navarre !
Votre tuteur Don Pedre est un tyran barbare,
Il vous force à fuir de sa Cour.
Du fameux Duc de Foix vous craignez la tendresse ;
Vous fuyez la haine & l'amour ;
Vous courez la nuit & le jour,
Sans Page & sans Dame d'Atour,
Quel état pour une Princesse !

Vous vous exposez tour à tour
A des dangers de toute espèce.

CONSTANCE.

J'espère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins suivis d'un ennui tolérable;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un asyle inviolable.
O sort! à quels chagrins me veux-tu réserver?
De tous côtés infortunée,
Don Pedre aux fers m'avait abandonnée,
Gaston de Foix veut m'enlever.

LEONOR.

Je suis de vos malheurs comme vous occupée;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raison;
Mais un enlevement, ou je suis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une prison.
Contre Gaston de Foix quel courroux vous anime!
Il veut finir votre malheur,
Il voit ainsi que nous, Don Pedre avec horreur.
Un Roi cruel qui vous opprime,
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaston de Foix autant que le Roi même,

LEONOR.

Eh pourquoi? parce qu'il vous aime?

CONSTANCE.

Lui m'aimer? nos parens se sont toujours haïs.

LEONOR.

Belle raison!

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LEONOR.

Le fils eſt moins cruel, Madame, avec la fille,
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout tems la haine ſépare
Le ſang de Foix, & le ſang de Navarre.

LEONOR.

Mais l'amour eſt utile aux racommodemens.
Enfin dans vos raiſons je n'entre qu'avec peine;
Et je ne crois point que la haine
Produiſe les enlevemens.
Mais ce beau Duc de Foix, que votre cœur déteſte,
L'avez-vous vu, Madame?

CONSTANCE.

Au moins mon ſort funeſte,
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque hazard aux ſiens m'a pu faire paraître.

LEONOR.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LEONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais;
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des Rois & des amans, hélas!
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaſton, loin des combats;
Cette nuit trouver un aſyle.

LEONOR.

Ah ! c'était à Burgot, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée
Vous n'avez pas vu seulement
Ce jeune & redoutable amant
Qui vous avait tant allarmée.
Grace aux troubles affreux dont nos états sont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce Baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Est un Baron absurde, ayant assez de bien,
Grossièrement galant avec peu de scrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loisir d'une heureuse fortune,
Le ridicule amuse, on se prête à ses traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés, & les esprits bien faits.

LEONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer, je pense,
Ce noble cavalier si prompt à vous servir,
Qu'avec tant de respect, de soin, de complaisance,
Au devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez?

LEONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir ? il paraît d'une toute autre espèce
Que Monsieur le Baron,

LEONOR.

LEONOR.

Oui, plus de politesse,
Plus de monde, de grace.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne sais quoi de grand.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LEONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne sais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh! point. Dans tous les soins qu'il s'empresse à nous rendre,
Son respect est si retenu!

LEONOR.

Son respect est si grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre alteſſe.

CONSTANCE.

Les voici, mais sur-tout point d'alteſſe en ces lieux:
Dans nos destins injurieux
Je conserve le cœur, non le rang de Princesse.
Garde de découvrir mon secret à leurs yeux:
Modére ta gaîté déplacée, imprudente;
Dans le plus secret entretien,
Il faut t'accoutumer à passer pour ma tante.

LEONOR.

Oui, j'aurai cet honneur, je m'en souviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de respect, je te l'ordonne.

SCENE II.

DON MORILLO, & LE DUC DE FOIX en jeune Officier, *d'un côte du Théâtre.*

De l'autre, CONSTANCE & LEONOR.

MORILLO, *au Duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.*

OH, oh, qu'est-ce donc que j'entens ?
La tante est tutoyée ? Ah, ma foi, je soupçonne
Que cette tante-là n'est pas de ses parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant sur moi du dessein,
Pour rencherir sa personne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas; elle paraît bien née.
La vertu, la noblesse éclate en ses regards.
De nos troubles civils les funestes hazards
Près de votre château l'ont sans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétens la garder;
En bon parent tu dois m'aider :
C'est une bonne aubaine, & des nieces pareilles
Se trouvent rarement, & m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laisser échapper de vos mains.

LEONOR, *à la Princeſſe.*

On parle ici de vous, & l'on a des deſſeins.

MORILLO.

Je répons de leur complaiſance.

(*Il s'avance vers la Princeſſe de Navarre.*

Madame, jamais mon château —

(*Au Duc de Foix.*)

Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de ſi beau.

MORILLO.

Ne vit rien de ſi beau. Je ſens en ſa préſence
Un embarras tout nouveau.
Que veut dire cela ? je n'ai plus d'aſſurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aſpect en impoſe, & ſe fait reſpecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien reſervé glace mon éloquence ;
Elle jette ſur nous un regard bien altier !
Quels grands airs ! Allons donc, ſers-moi de chancelier ;
Explique-lui le reſte, & touche un peu ſon ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! que je le voudrais ! — Madame,
Tout reconnaît ici vos ſouveraines loix ;
Le ciel, ſans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands rois.
Mais du ſein des grandeurs, on aime quelquefois ;
A ſe cacher dans la retraite.
On dit que les dieux autrefois,
Dans de ſimples hamaux ſe plaiſaient à paraître ;
On peut ſouvent les méconnaître,
On ne peut ſe méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels discours empoulés, quel diable de langage!
Es-tu fou?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop sage.
(*à Léonor.*)
Vous qui semblez la sœur de cet objet divin,
De nos empressemens daignez être attendrie,
Accordez un seul jour, ne partez que demain;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reste de nos jours va régler le destin.
(*à Morillo.*)
Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien, que dit la tante?

LEONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente:
Mais, Madame, ma niece.

MORILLO, *à Léonor.*

Oh, c'est trop de raison;
A la fin, je serai le maître en ma maison.
Ma tante, il faut souper alors que l'on voyage;
Petites façons & grands airs,
A mon avis, sont des travers.
Humanisez un peu cette niece sauvage.
Plus d'une reine, en mon château,
A couché dans la route, & l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des tems plus paisibles;
Et vous savez quel trouble agite ces états.
A tous vos soins polis nos cœurs seront sensibles;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obſtinée ! Où courez-vous ſi vîte ?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, & quels triſtes projets !
Pourquoi préférez-vous un auſſi vilain gîte ?
Qui pourriez-vous trouver ?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eſt loin de ce cœur qui ſoupire !

MORILLO.

Eh bien, eſpères-tu de pouvoir les réduire ?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'employerai tout le mien.

LEONOR,

Souffrez qu'on ſe retire ;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

(*Elles font un pas vers la porte.*)

LE DUC DE FOIX.

Le reſpect nous défend d'inſiſter davantage ;
Vous obéir en tout eſt le premier devoir.

(*Ils font une révérence.*)

Mais quand on ceſſe de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DON MORILLO.

MORILLO.

ON ne partira point, & j'y suis résolu.

LE DUC DE FOIX.

Le sang m'unit à vous, & c'est une vertu
D'aider dans leurs desseins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La niece est mon vrai fait, quoiqu'un peu froide & fière,
La tante sera ton affaire.
Que me conseilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fai-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille soins complaisans,
Les plus profonds respects, des fêtes & du temps.

MORILLO.

J'ai très-peu de respect, le tems est long; les fêtes
Coutent beaucoup, & ne sont jamais prêtes;
C'est de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, si l'on peut, l'agréable & l'utile.
Eh jamais le plaisir fut-il trop acheté ?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu ?

LE DUC DE FOIX.

La chose est très-facile.
Laissez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des troubadours experts dans la haute science,
Dans le premier des arts, le grand art du plaisir:
Ils ne sont pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils savent beaucoup, s'ils savent réjouir.

MORILLO.

Réjouissons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec mystère.

MORILLO.

Avec mystère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras;
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête,
Prépare ta petite fête:
De mes menus plaisirs je te fais l'intendant.
Je veux subjuguer la friponne,
Avec son air important,
Et je vais pour danser, ajuster ma personne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

Hernand, tout est-il prêt?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter?

Quand monſeigneur ordonne, on ſait exécuter.
Par mes ſoins ſecrets tout s'apprête,
Pour amollir ce cœur & ſi fier & ſi grand.
Mais j'ai grand peur que votre fête
Réuſſiſſe auſſi mal que votre enlevement.

LE DUC DE FOIX.

Ah! c'eſt-là ce qui fait la douleur qui me preſſe:
Je pleure ces tranſports d'une aveugle jeuneſſe,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendreſſe.
Tout réuſſira; car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguiſemens vous avez du malheur:
Chez Don Pedre en ſecret j'eus l'honneur de vous ſuivre,
En qualité de conjuré,
Vous futes reconnu, tout prêt d'être livré,
Et nous ſommes heureux de vivre.
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime & je ne crains rien.
Mon projet avorté quoique plein de juſtice,
Dut ſans doute être malheureux;
Je ne méritais pas un deſtin plus propice;
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence,
Je voulais enlever Conſtance,
Pour unir nos maiſons, nos noms & nos amis.
La ſeule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Conſtance, je vous vis;
L'amour ſeul arma mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point, c'eſt là votre malheur.

Vos grands projets lui firent peur ;
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-tems allumée,
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à son tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour ?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune & sans expérience,
Vous embrassez beaucoup de terrein à la fois :
Vous voudriez finir la mésintelligence
Du sang de Navarre & de Foix ;
Vous avez en secret, avec le Roi de France,
Un chiffre de correspondance ;
Contre un roi formidable ici vous conspirez,
Vous y risquez vos jours & ceux des conjurés ;
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file ;
Vous préparez la guerre au milieu des festins ;
Vous bernez le seigneur qui vous donne un asyle ;
Sa fille, pour combler vos singuliers destins,
Devient folle de vous, & vous tient en contrainte ;
Il vous faut employer & l'audace & la feinte.
Téméraire en amour, & criminel d'état,
Perdant votre raison, vous risquez votre tête ;
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête ?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un seul ici.
Je ne vois, je n'entends que la belle Constance.
Si par mes tendres soins son cœur est adouci,
Tout le reste est en assurance.
Don Pedre périra, Don Pedre est trop haï.
Le fameux Du Guesclin vers l'Espagne s'avance;
Le fier Anglais notre ennemi,
D'un tyran détesté prend envain la défense:
Par les bras des Français les Rois sont protégés;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puissance;
Le sort des Castillans sera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce séjour
Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va; tu verras bientôt ce que peut un courage
Qui sert la patrie & l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiette,
C'est cette passion dont m'honore Sanchette,
La fille de notre Baron.

HERNAND.

C'est une fille neuve, innocente, indiscrete,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par instinct un peu coquette;
C'est la pure nature en sa simplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa simplicité même est fort embarrassante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprens que la princesse arrive en ce canton.

Je me rends sur la route, & me donne au Baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maison.
En amour, comme en guerre, une ruse est permise.
J'arrive, & sur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que par-tout l'usage autorise,
Sanchette prend feu promptement;
Et son cœur tout neuf s'humanise;
Elle me prend pour son amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime & le dit avec franchise.
Je crains plus sa naïveté,
Que d'une femme bien apprise
Je ne craindrais la fausseté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laisse:
Tâche de dérouter sa curiosité,
Je vole aux pieds de la princesse.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

JE suis au désespoir.

HERNAND.

Quest-ce qui vous déplait,
Mademoiselle?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplait-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'eſt un traitre,
Ou du moins il eſt prêt de l'être ;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, & je fus tranſportée
De ſon ſéduiſant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée,
A préſent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après une étrangère :
Moi je cours après lui, tous mes pas ſont perdus ;
Et depuis qu'elle eſt chez mon père,
Il ſemble que je n'y ſois plus.
Quelle eſt donc cette femme, & ſi belle & ſi fière
Pour qui l'on fait tant de façons ?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'eſt ce qui me déſeſpère.

HERNAND.

Elle va tout gâter — Mademoiſelle, & bien
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien ;
D'être diſcrette.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNANT.

Le ſecret, le myſtère
Rend les plaiſirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître, né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

SANCHETTE.

Quoi tous ces violons !

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi

HERNAND.

N'en faites point ſemblant, gardez un beau ſilence;
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment,
Ils ſont parés ſuperbement;
Ils parlent en chanſons, ils marchent en cadence,
Et la joie eſt leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux meſſieurs Français ! j'en ai l'ame ravie;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie.
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils ſont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un ſpectacle, un plaiſir tout nouveau;
Ce que font les Français eſt ſi brillant, ſi beau !

SANCHETTE.

Eh qu'eſt-ce qu'un ſpectacle ?

HERNAND.

Une choſe charmante:
Quelquefois un ſpectacle eſt un mouvant tableau,
Où la nature agit, où l'hiſtoire eſt parlante,
Où les rois, les héros ſortent de leur tombeau;
Des mœurs des nations, c'eſt l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entens point.

HERNAND.

Un spectacle assez beau
Serait encor une fête galante ;
C'est un art tout Français d'expliquer ses desirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaisirs.
Un spectacle est sour-tout un amoureux mystère,
Pour courtiser Sanchette & tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment,
Parler au baron votre père
De notaire, d'engagement,
De fiançaille & de douaire.

SANCHETTE.

Ah ! je vous entends bien ; mais moi, que dois-je faire ?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout ?

HERNAND.

Le goût, la dignité,
Consistent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement sans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un geste, d'un sourire.
Le feu dont mon maître soupire,
Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra.
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrette,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprens fort peu tout cela ;
Mais je vous avourai que je suis enchantée
De voir de beaux Français, & d'en être fêtée.

SCENE VI.

SANCHETTE & HERNAND *sont sur le devant*, LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtes du fond sur le Théâtre, entre* DON MORILLO & LE DUC DE FOIX, *suite.*

LEONOR, *à Morillo.*

OUi Monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX, *à part.*

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE, *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne peux me tenir;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jalouse, & c'est un grand plaisir.

CONSTANCE, *voulant passer par une porte; elle s'ouvre, & paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, oh ciel! suis-je trahie?
Ce passage est rempli de guerriers menaçans!
Quoi! Don Pedre en ces lieux étend sa tyrannie?

LEONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.

(*Les guerriers entrent sur la scene précédés des trompettes, & tous les Acteurs de la comédie se rangent d'un côté du Théâtre.*)

UN GUERRIER, *chantant.*

Jeune beauté, cessez de vous plaindre,
Banissez vos terreurs,
C'est vous qu'il faut craindre:
Banissez vos terreurs,

C'eſt vous qu'il faut craindre,
Regnez ſur nos cœurs.

LE CHŒUR *répéte.*

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.

(*Marche de guerriers marchans.*)

UN GUERRIER.

Lorſque Vénus vient embellir la terre,
C'eſt dans nos champs qu'elle établit ſa cour.
Le terrible Dieu de la guerre,
Déſarmé dans ſes bras ſourit au tendre amour.
Toujours la beauté diſpoſe
Des invincibles guerriers;
Et le charmant amour eſt ſur un lit de roſe
A l'ombre des lauriers.

LE CHŒUR.

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.

(*On danſe.*)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour & de la valeur;
Il va tomber ſous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre préſence
Tout doit s'enflammer,
Pour votre défenſe
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHŒUR *répéte.*

A votre préſence
Tout doit s'enflammer, &c.

(*On danſe.*)

CONSTANCE, *à Léonor.*

Je l'avouerai, ce divertiſſement
Me plaît, m'allarme davantage;
On dirait qu'ils ont ſu l'objet de mon voyage.
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LEONOR.

Bon, c'eſt pure galanterie;
C'eſt un air de chevalerie,
Que prend le vieux Baron pour faire l'important.

(*La Princeſſe veut s'en aller, le chœur l'arrête en chantant.*)

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'Univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux Dieux;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux?

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

(*Les Acteurs du divertiſſement rentrent par le même portique.*)

(*Pendant que Conſtance parle à Léonor, Don Morillo qui eſt devant elles, leur fait des mines.*)

(*Et Sanchette qui eſt alors auprès du Duc de Foix, le tire à part ſur le devant du Théâtre.*)

SANCHETTE, *au Duc de Foix.*

Ecoutez donc, mon cher amant;
L'aubade qu'on me donne eſt étrangement faite,

Je n'ai pas pu danser. Pourquoi cette trompette ?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette ?
A cette dame-ci tout s'adreſſe en ces lieux ;
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous ; l'amour reſpectueux
Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche,
Bien plus encor que ſur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quel reſpect ! ils ſont bien ennuyeux!

MORILLO, *s'avançant vers la Princeſſe.*

Eh bien, que dites-vous de notre ſérénade ?
La tante eſt-elle un peu contente de l'aubade ?

LEONOR.

Et la tante & la niéce, y trouvent mille appas.

LA PRINCESSE, *à Léonor.*

Qu'eſt-ce que tout ceci ? Non, je ne comprens pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue ;
Cette ruſticité du Seigneur du château,
Et ce goût ſi noble, ſi beau,
D'une fête ſi prompte & ſi bien entendue.

MORILLO.

Eh bien donc, notre tante approuve mon cadeau.

LEONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux & nouveau.

MORILLO.

C'eſt magnifiquement recevoir nos adieux,
Toujours le ſouvenir m'en ſera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde,
Sans être fêtoyée, ainſi qu'on l'eſt ici :
Soyez ſage, demeurez-y ;

Cette fête, ma foi, n'aura pas sa seconde,
Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi,
C'est pour votre seul bien, car pour moi, je vous jure,
Que si vous décampez, de bon cœur je l'endure,
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter;
Par cet autre côté, permettez que je sorte.

LEONOR.

On nous arrête encor à la seconde porte?

CONSTANCE.

Que vois je! quels objets! quels spectacles charmans!

LEONOR.

Ma niece, c'est ici le pays des romans.

(*Il sort de cette seconde porte une troupe de danseurs & de danseuses avec des tambours de basque & des tambourins.*)

(*Après cette entrée, Léonor se trouve à côté de Morillo, & lui dit :*)

Qui sont donc ces gens-ci?

MORILLO, *au Duc de Foix.*

C'est à toi de leur dire
Ce que je ne sais point.

LE DUC DE FOIX, *à la Princesse de Navarre.*

Ce sont des gens savans,
Qui dans le ciel tout courant savent lire,
Des mages d'autrefois illustres descendans,
A qui fut réservé le grand art de prédire.

(*Les Astrologues Arabes qui étaient restés sous le portique pendant la danse, s'avancent sur le théâtre, & tous les acteurs de la comédie se rangent pour les écouter.*)

UNE DEVINERESSE, *chante.*

Nous enchaînons le tems, le plaisir suit nos pas ;
Nous portons dans les cœurs la flatteuse espérance ;
Nous leur donnons la jouissance
Des biens même qu'ils n'ont pas,
Le présent suit, il nous entraîne,
Le passé n'est plus rien ;
Charme de l'avenir, vous êtes le seul bien
Qui reste à la faiblesse humaine.
Nous enchaînons le tems, &c.

(*On danse.*)

UN ASTROLOGUE.

L'astre éclatant & doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui suit le jour,
Pour vous recommençait son tour,
Mais a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planete de l'Amour.
Mais quand les faveurs célestes
Sur nos jours précieux allaient se rassembler,
Des dieux inhumains & funestes
Se plaisent à les troubler.

UN ASTROLOGUE, *alternativement avec le chœur.*

Dieux ennemis, dieux impitoyables ;
Soyez confondus.
Dieux secourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces astrologues me paraissent
Plus instruits du passé que du sombre avenir ;
Dans mon ignorance ils me laissent ;
Comme moi sur mes maux, ils semblent s'attendrir ;
Ils forment comme moi des souhaits inutiles,

Et des espérances stériles,
Sans rien prévoir, & sans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire;
Des secrets de nos cœurs ils percent le mystère.

UNE DEVINERESSE, *s'approche de la Princesse & chante.*

Vous excitez la plus sincère ardeur,
Et vous ne sentez que la haine;
Pour punir votre ame inhumaine,
Un ennemi doit toucher votre cœur.

(*Ensuite s'avançant vers Sanchette.*)

Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous instruire,
Suivez ses douces loix.
Votre cœur est né tendre;
Aimez, mais en faisant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah! l'on s'adresse à moi, la fête était pour nous.
J'attendais, j'éprouvais des transports si jaloux. —

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE, *s'adressant à Sanchette.*

En mariage
Un sort heureux,
Est un rare avantage;
Ses plus doux feux
Sont un long esclavage.
Du mariage
Formez les nœuds;
Mais ils sont dangereux.
L'amour heureux
Est trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds,
Ils sont trop dangereux.

SANCHETTE, *au Duc de Foix.*

Bon ! quels dangers seraient à craindre en mariage !
Moi, je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :
Nous nous aimons, tout ira bien.
Puisque nous nous aimons, nous serons fort fidelles,
Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie ;
Et les fêtes sont ma folie ;
Mais je n'espère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déja tout fait, vous enchantez mon cœur.

(*On danse.*)

(*Les acteurs de la comédie sont rangés sur les aîles ; Sanchette veut danser avec le Duc de Foix, qui s'en défend, Morillo prend la Princesse de Navarre & danse avec elle.*)

GUILLOT *avec un garçon jardinier vient interrompre la danse, dérange tout, prend le Duc de Foix & Morillo par la main, fait des signes en leur parlant bas, & ayant fait cesser la musique, il dit au Duc de Foix :*

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danse ;
Tout est perdu, comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX, *à Morillo.*

Quelle étrange aventure ! Un alcade ! Eh pourquoi ?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi ?

MORILLO.

De Don Pedre.

LE DUC DE FOIX.

Allez, le Roi de France
Vous defendra bientôt de cette violence.

LEONOR, *à la Princeſſe.*

Il paraît que ſur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant qu'allons-nous devenir ?
Quand un Alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, & que peux-tu prétendre ?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui toi te révolter contre un ordre précis,
Emané du roi même ? Es-tu de ſang raſſis ?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs eſt de ſervir les belles,
Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu feras — Mais ma foi je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la juſtice ! allons, rentrez Sanchette,
Plus de fête.

(*Morillo pouſſe Sanchette dans la maiſon, renvoie la muſique & ſort avec ſon monde.*

SANCHETTE.

Eh quoi donc !

LEONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement soudain?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il est affreux de causer vos allarmes:
Nos divertissemens vont finir par des larmes.
Un cruel. —

CONSTANCE.

Ciel! qu'entens-je? Eh quoi jusqu'en ces lieux
Gaston poursuivrait-il ses projets odieux?

LEONOR.

Qu'avez-vous dit?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche?
Gaston de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche?
Sur la foi de son nom, j'ose vous protester,
Qu'ainsi que moi, pour vous, il donnerait sa vie;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie;
De la part de Don Pedre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter?

LE DUC DE FOIX.

Un Alcade avec impatience,
Jusqu'en ces lieux suivit vos pas.
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh sur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a désigné vos gens, votre équipage;

Tout

Tout Envoyé qu'il eſt d'un ennemi ſauvage,
Il a ſur-tout déſigné vos appas.

LEONOR.

Ah! cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où?

LEONOR.

Chez la jardiniere,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher;
La beauté ne peut ſe cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Reſtons donc.

CONSTANCE.

Ciel! que faire?

LE DUC DE FOIX.

Si vous reſtez, ſi vous fuyez,
Je mourrai par-tout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence
D'oſer vous demander quelle eſt votre naiſſance;
Soyez reine ou bergere, il n'importe à mon cœur;
Et le ſecret que vous m'en faites,
Du ſoin de vous ſervir n'affaiblit point l'ardeur;
Le trône eſt par-tout où vous êtes.
Cachez, s'il ſe peut vos appas.
Je vais voir en ces lieux ſi l'on peut vous ſurprendre;
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

Enfin, nous avons un appui,
Ce brave chevalier ! nous viendroit-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'eſt point d'Eſpagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

J'en eſpère beaucoup, s'il prend votre défenſe.

CONSTANCE.

Mais que peut-il ſeul aujourd'hui
Contre le danger qui me preſſe ?
Le ſort a ſur ma tête épuiſé tous ſes coups.

LEONOR.

Je craindrois le ſort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princeſſe ;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux ;
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puiſque vous êtes jeune & belle,
Le monde entier ſera pour vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, GUILLOT, jardiniers.

SANCHETTE.

ARRETE, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot eſt preſſé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure; un mot;
Que fait notre Alamir?

GUILLOT.

Oh, rien n'eſt plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, di-moi?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout;
Libéral comme un roi, jeune & beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidelle me pouſſe à bout.
N'eſt-il pas au jardin avec cette étrangere?

GUILLOT.

Eh vraiment oui!

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire!

GUILLOT.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle est belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a cessé sitôt la sérénade ?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir est près d'elle ?

GUILLOT.

Eh, je le sais, c'est qu'elle est belle ;
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi ;
C'est des respects, des soins, j'en suis tout hors de moi.
Vous en seriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend, on a besoin d'un guide,
Elle veut s'en aller.

(*Il sort.*)

SANCHETTE *seule.*

Puisse-t-elle partir,
Et me laisser mon Alamir !
Oh, que je suis honteuse & dépitée !
Il m'aimait en un jour ; en deux, suis-je quittée ?
Monsieur Hernand m'a dit que c'est là le bon ton.
Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
S'il était sot & laid, il me serait fidelle ;

Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge ?
J'ai des amans conſtans, ils ſont tous ennuyeux ;
J'en trouve un ſeul aimable, & le traître eſt volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE & ſa ſuite.

L'ALCADE.

MEs amis, vous avez un important emploi ;
Elle eſt dans ces jardins ; ah ! la voici, c'eſt elle ;
Le portrait qu'on m'en fit me ſemble aſſez fidelle :
Voilà ſon air, ſa taille, elle eſt jeune, elle eſt belle ;
Rempliſſons les ordres du Roi.
Soyez prêts à me ſuivre & faites ſentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons, comptez ſur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah ! meſſieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, Madame, à vos traits nous ſavons vous connaître ;
Votre air nous dit aſſez ce que vous devez être.
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié vous ſuivra ; vous ſerez tranſportée
Sûrement & ſans bruit, & par-tout reſpectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me tranſporter ! Qui ? moi !
Eh, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du roi ;

Vous l'offenſez beaucoup d'habiter ces retraites;
Monſieur l'Amirante en ſecret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, ditez-vous?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monſieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté!
Et de la part du roi vous m'enlevez?

L'ALCADE.

Sans doute,
C'eſt notre ordre précis, il le faut quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener?

L'ALCADE.

A Burgos, à la cour;
Vous y ſerez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire;
La cour, j'y conſens fort; mais que dira mon père?

L'ALCADE.

Votre père? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là!

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très-grand qui, ſans doute, le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour eſt un pays ſi beau!
Hélas! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuſe & platte.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre perſonne éclate.

SANCHETTE.

Eh, qu'eſt-ce qu'on y fait?

L'ALCADE.

Mais, du bien & du mal;
On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître;
Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh! quand je ſerai-là, je verrai donc le roi?

L'ALCADE.

C'eſt lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaiſir pour moi!
Ne me trompez-vous point? Eh quoi, le roi ſouhaite
Que je vive à ſa cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur, il m'enleve, partons.
Eſt-il comme Alamir? quelles ſont ſes façons?
Comment en uſe-t-il, Meſſieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en ſavoir des nouvelles;
A ſes ordres ſacrés, je ne ſais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez, ſans doute, à la cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment ! quel Alamir ?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable ;
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'eſt un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir, vous êtes la maîtreſſe.

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plût à Dieu !

L'ALCADE.

Le tems preſſe,
La nuit vient, les chemins ne ſont pas ſûrs pour nous.
Partons.

SANCHETTE.

Ah ! volontiers.

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, L'ALCADE, ſuite.

MORILLO.

Meſſieurs êtes-vous fous?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire ?
Où menez-vous ma fille ?

SANCHETTE.

A la Cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle eſt folle ; arrêtez, c'eſt ma fille.

L'ALCADE.

Comment?

Ce n'est pas cette Dame, à qui je. —

MORILLO.

Non vraiment ;
C'est ma fille, & je suis Don Morillo son père ;
Jamais on ne l'enlevera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais !

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère ;
Mais ma fille me restera.

SANCHETTE.

Elle aura donc sur moi toujours la préférence ?
C'est elle qu'on enleve !

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuse créature ! on l'emmene à la Cour ;
Hélas ! quand sera-ce mon tour ?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté sacrée
Est chez Don Morillo comme il faut revérée ;
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos soins.

SANCHETTE.

Messieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE suis saisi de crainte ; ah ! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh, qu'ai-je à craindre moi ?

MORILLO.

La chose est sérieuse ;
C'est affaire d'état, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'état ?

MORILLO.

Eh, oui, j'apprens que près d'ici
Tous les Français sont en campagne
Pour donner un Maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait !

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir est leur espion.
Cette dame est errante, & chez moi se déguise ;
Elle a tout l'air d'être comprise
Dans quelque conspiration ;
Et si tu veux que je le dise,
Tout cela sent la pendaison.
J'ai fait une grosse sottise,
De faire entrer dans ma maison
Cette dame en ce tems de crise,
Et cet agréable fripon,
Qui me joue, & qui la courtise :

Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatronise.

SANCHETTE.

Lui, mon père, ce beau garçon?

MORILLO.

Lui-même, il peut ailleurs donner la sérénade.

SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT, (*tout essoufflé.*)

AU secours, au secours: ah! quelle étrange aubade!

MORILLO.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas —

MORILLO.

Et bien!

GUILLOT.

Cet Alamir, & ce monsieur l'Alcade,
Les gens d'Alamir, des soldats,
Ayant du fer par-tout, en tête, au dos, au bras,
L'étrangère enlevée au milieu des gens d'armes,
Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,
Qui la reprend soudain, & fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras;
Et la belle étrangère en larmes,
Des chevaux renversés, & des maîtres dessous,
Et des valets dessus, des jambes fracassées,

Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,
Des lances à la fois, & des têtes cassées,
Et la tante, & ma femme, & ma fille, avec moi ;
C'est horrible à penser, je suis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh, n'est-il point blessé ?

GUILLOT.

C'est lui qui blesse & tue,
C'est un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange issue !
Quel maudit Alamir ! quel enragé, quel fou !
S'attaquer à son maître, & hazarder son cou !
Et le mien, qui pis est ! Ah, le maudit esclandre !
Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement ;
Et moi bien sot aussi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière beauté :
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Assemblons nos parens, allons chez votre mère ;
Et tâchons d'assoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE, *en s'en allant.*

Ah, Guillot ! pren bien soin de ce jeune officier ;
Il a tort, en effet ; mais il est bien aimable,
Il est si brave !

SCENE VI.

GUILLOT, *seul.*

AH, oui, c'eſt un homme admirable;
On ne peut mieux ſe battre, on ne peut mieux payer,
Que j'aime les héros, quand ils ſont de l'eſpèce
De cet amoureux chevalier!
J'ai vu ça tout d'un coup. La dame a ſa tendreſſe:
J'aime à voir un jeune guerrier,
Bien payer ſes amis, bien ſervir ſa maîtreſſe,
C'eſt comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

OU me réfugier?
Hélas! qu'eſt devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuſe & la valeur rapide
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu?
Comme il me défendait! comme il a combattu!
L'aurais-tu vu? répons.

GUILLOT.

J'ai vu, je n'ai rien vu;
Je ne vois rien encor. Une ſemblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, Madame?

CONSTANCE.

En tous lieux
Va vole, répons donc: que fait-il? cours, arrête:
Aurait-il succombé? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros & lui sauver le jour!

LEONOR.

Hélas! plus que jamais le danger est extrême;
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un, ils étaient dix.

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, & qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez, il aurait pris lui-même
Tous les Alcades du pays.
Allez, croyez sans vous méprendre,
Qu'il sera mort cent fois avant que de se rendre.

CONSTANCE.

Il serait mort!

LEONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(*Il sort.*)
Tâche de t'éclaircir.
Va vîte — Il serait mort!

LEONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien, votre amé est attendrie;
Mais, sur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ſerait près de moi.
De l'honneur qui le guide, il connait trop la loi.
Sa main pour me ſervir par le ciel reſervée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir ſauvée ?
Non, je crois qu'en tout tems il ſerait mon appui ;
Puiſqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez auſſi pour vous, car tout vous eſt contraire.
En vain par-tout vous ſavez plaire,
Par-tout on vous pourſuit, on menace vos jours,
Chacun craint ici pour ſa tête.
Le maître du château qui vous donne une fête,
N'oſe vous donner du ſecours.
Alamir ſeul vous ſert ; le reſte vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir ? & quel ſera mon ſort ?

LEONOR.

Songez au vôtre, hélas ! quel tranſport vous anime ?

CONSTANCE.

Léonor, ce n'eſt point un aveugle tranſport,
C'eſt un ſentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi. —

SCENE VIII.

CONSTANCE, LEONOR, ALAMIR.

ALAMIR.

J'Ai fait ce que j'ai dû ;
J'exécutais votre ordre, & vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleſſé ?

ALAMIR.

Le ciel, ce ciel propice,
De votre cauſe en tout ſeconda la juſtice.
Puiſſe un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un ſacrifice !
Mais un de vos regards doit les déſarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas ! du ſort encor je reſſens le courroux,
De vous récompenſer il m'ôte la puiſſance ;
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

ALAMIR.

Non, c'eſt moi qui vous dois de la reconnaiſſance.
Vos yeux me regardaient, je combattais pour vous,
Quelle plus belle récompenſe !

CONSTANCE.

Ce que j'entens ce que je vois,
Votre ſort & le mien, vos diſcours, vos exploits ;
Tout étonne mon ame ; elle en eſt confondue.
Quel deſtin nous raſſemble, & par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue,
Pour ma ſeule défenſe affrontiez-vous la mort ?

LE DUC DE FOIX.

Et n'eſt-ce pas aſſez que de vous avoir vue ?

CONSTANCE.

Quoi, vous ne connaiſſez ni mon nom, ni mon ſort,
Ni mes malheurs, ni ma naiſſance ?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre préſence ?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juſte confiance,
Après des ſervices ſi grands ;
Je ſuis fille des rois & du ſang de Navarre ;
Mon ſort eſt cruel & bizarre.
Je fuyais ici deux tyrans :
Mais vous, de qui le bras protege l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

ALAMIR.

Le ſort, juſte une fois, me fit pour vous ſervir,
Et ce bonheur me tient lieu de naiſſance :
Quoi ! puis-je encor vous ſecourir ?
Quels ſont ces deux tyrans de qui la violence
Vous perſécutait à la fois ?
Don Pedre eſt le premier. Je brave ſa vengeance.
Mais l'autre, quel eſt-il ?

CONSTANCE.

L'autre eſt le Duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce Duc de Foix qu'on dit & ſi juſte & ſi tendre !
Et que pourrai-je contre lui ?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ſerez mon appui ;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre ;
On le dit, il le doit, & tout le prouve aſſez.

CONSTANCE.

Alamir ! Et c'eſt vous ! c'eſt vous qui l'excuſez !

ALAMIR.

Non, je dois le haïr, ſi vous le haïſſez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même ;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime ;

On dit que la vertu l'a pu seule enflammer ;
S'il est ainsi, grand Dieu, comme il doit vous aimer !
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ses jours aux remords sont tous sacrifiés ;
On dit qu'enfin si vous le connaissiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'est vous seul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous seul, ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! daignez épargner un soldat malheureux ;
Ce que je suis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, & vous le paraissez.

LE DUC DE FOIX.

Mon sang me fait rougir. Il me condamne assez.

CONSTANCE.

Si votre sang est d'une source obscure,
Il est noble par vos vertus,
Et des destins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes sorti d'une source plus pure,
Je — Mais vous êtes prince, & je n'en doute plus ;
Je n'en veux que l'aveu, le reste me l'assure,
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos loix ;
Je voudrais être prince, alors que je vous vois.
Je suis un cavalier. ——

SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LEONOR. SANCHETTE.

SANCHETTE.

Vous? Vous êtes un traître;
Vous n'échapperez pas; & je prétens connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé personne, & si je fais des vœux,
Ces vœux sont trop cachés, & tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête est un hommage,
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, si j'osais m'abandonner aux flammes
De cette passion, vertu des grandes ames,
J'aimerais constamment sans espoir de retour;
Je mêlerais dans le silence
Les plus profonds respect au plus ardent amour;
J'aimerais un objet d'une illustre naissance.

SANCHETTE, *à part*

Mon père est bon Baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je la suis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindra sans effort l'esprit & l'innocence.

SANCHETTE, *à part.*

Est-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,
Qui produit le respect sans inspirer la crainte,
La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte;
L'auguste majesté sur le visage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majesté ! moi !

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur;
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,
Mais en brûlant avec transport:
Et je cacherais ma tendresse,
Comme je dois cacher mes malheurs & mon sort.

LEONOR.

Eh bien, connaissez-vous la personne qu'il aime ?

CONSTANCE, *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même,
Mon cœur est trop ému pour pouvoir vous parler.

SCENE X.

MORILLO & les personnages précédens.

MORILLO.

Helas ! tout cela fait trembler :
Ta mère en va mourir, que deviendra ma fille ?
L'enfer est déchaîné, mon château, ma famille,
Mon bien, tout est pillé, tout est à l'abandon ;
Le Duc de Foix a fait investir ma maison. ——

CONSTANCE.

Le Duc de Foix ? Qu'entens-je ? O ciel, ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie !

MORILLO.

Bon, ce n'est là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.
Un certain du Guesclin, brigand de son métier,
Turc de religion, & Breton d'origine,
Avec ses spadassins, devers Burgos chemine.
Ce traître Duc de Foix vient de s'associer
Avec toute cette racaille.
Contr'eux, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainsi donc, à mon sort je n'ai pu résister !
Son inévitable poursuite
Dans le piege me précipite,
Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
Toujours le Duc de Foix ! Sa funeste tendresse
Est pire que la haine ; il me poursuit sans cesse.

MORILLO.

C'eſt bien moi qu'il pourſuit, ſi vous le trouvez bon.
Serait-ce donc pour vous que je ſuis au pillage ?
On fera ſauter ma maiſon.
Eſt-ce vous qui cauſez tout ce maudit ravage ?
Quelle perſonne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les rois & les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces ?

CONSTANCE.

Je ſuis infortunée, & c'eſt aſſez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCENE XI.

Les acteurs précédens, un OFFICIER du Duc de Foix, ſuite.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du Duc de Foix mon maître ;
De ſa part je mets en vos mains
Cette place, où lui-même il n'oſerait paraître :
En ſon nom je viens reconnaître
Vos commandemens ſouverains.
Mes ſoldats ſous vos loix vont, avec allégreſſe,
Vous ſuivre, ou vous garder, ou ſortir de ces lieux,
Et quand le Duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre alteſſe.

MORILLO.

Son alteſſe ! Eh bon dieu, quoi ! Madame eſt princeſſe ?

L'OFFICIER.

Princeſſe de Navarre, & ſuprême maîtreſſe
De vos jours & des miens, & de votre maiſon.

CONSTANCE.

Je ſuis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, Madame, pardon.
Je me jette à vos pieds.

LEONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

De mes deſſeins coquets la ſingulière iſſuë !

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes princeſſe, & faite comme nous !

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grace à vos ſoins, mais ils ſont inutiles;
Je ne crains rien dans ces aziles ;
Alamir eſt ici ; contre mes oppreſſeurs
Je n'aurai pas beſoin de nouveaux défenſeurs.

L'OFFICIER.

Alamir ! de ce nom je n'ai point connaiſſance;
Mais je reſpecte en lui l'honneur de votre choix;
S'il combat pour votre défenſe,
Nous ſerons trop heureux de ſervir ſous ſes loix.
Je vous ramene auſſi vos compagnes fidelles,
Echappés aux tyrans ; ils nous ſuivent de près.

LEONOR.

Ah ! les agréables nouvelles !

CONSTANCE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?

LES TROIS GRACES, *& une troupe d'Amours & plaisirs paraissent sur la scene.*

LEONOR.

Les graces, les amours!

LE DUC DE FOIX.

Ainsi Gaston de Foix veut vous servir toujours.

(*On danse.*)

SANCHETTE, *au Duc de Foix.*

(*Interrompant la danse.*)

Ce sont donc là ses domestiques ?
Que les grands sont heureux, & qu'ils sont magnifique.
Quoi ! de toute princesse est-ce là la maison ?
Ah ! que j'en sois, je vous conjure :
Quel cortege ! quel train !

LE DUC DE FOIX.

Ce cortege est un don
Qui vient des mains de la nature;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre aussi ?

LE DUC DE FOIX.

Oui, sans doute, avec vous les Graces sont ici ;
Les graces suivent la jeunesse,
Et vous les partagez avec cette Princesse.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable & plus galant.
Venez que je vous parle ; expliquez-moi de grace,
Ce qu'est un Duc de Foix, & tout ce qui se passe:
Restez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on dansera.

(*Elle s'assied auprès du Duc de Foix.*)

(*On danse.*)

LES

LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature en vous formant,
Près de vous nous fit naître ;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître :
Nous vous servons fidelement :
Mais le charmant amour est notre premier maître.

(*On danse.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, tristes tempêtes,
Fuyez de nos climats :
Beaux jours, levez-vous sur nos têtes ;
Fleurs, naissez sous nos pas.

(*On danse.*)

Echo, voix errante,
Légere habitante
De ce séjour,
Echo, fille de l'amour,
Doux rossignols, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature ;
Il faut aimer à son tour.

(*On danse.*)

UN PLAISIR.

(*Paroles sur un menuet.*)

(*Premier couplet.*)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur :
Charmant vainqueur,
Dieu séducteur,
C'est ton délire,
Qui fait le bonheur.

(*On danse.*)

UNE BERGERE.

J'aime, & je crains ma flamme.
Je crains le repentir.
Tendre desir,
Premier plaisir,
Dieu de mon ame,
Fai-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah! le refus, la feinte,
Ont des charmes puissans;
Desirs naissans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout sert les amans.

(*On danse.*)

UN AMOUR *alternativement avec le chœur.*

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*On danse.*)

LE MÊME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose;
Toi seule allumes mes feux.
Quel crime est plus pardonnable?
C'est celui de tes beaux yeux;
En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHŒUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, & non pas à l'audace,
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'appaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur, & sans doute il l'accable ;
Mais serez-vous toujours inexorable ?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point sa destinée :
Les devins ont prédit à votre ame étonnée,
Qu'un jour votre ennemi serait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Le devins se trompaient, fiez-vous à mon cœur.

LE CHŒUR *chante.*

On differe vainement ;
Le sort nous entraîne,
L'Amour nous amene
Au fatal moment.

(Trompettes & timbales.)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces sons, ce bruit de guerre ?

HERNAND, *arrivant avec précipitation.*

On marche, & les Français précipitent leurs pas,
Ils n'attendent personne.

LE DUC DE FOIX.

Ils me m'attendront pas ;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux & les combats
Tour-à-tour aujourd'hui partagent-ils la terre ?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas ?

LE DUC DE FOIX.

Je sers sous les Français, & mon devoir m'appelle ;
Ils combattent pour vous ; jugez s'il m'est permis
De rester un moment loin d'un peuple fidelle,

Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(*Il sort.*)

CONSTANCE, *à Léonor.*

Ah Léonor ! cachons un trouble si funeste.
La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.

(*Elles sortent.*)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas !

MORILLO.

Que d'aventures, quels fracas !
Quels démons en un jour assemblent des alcades,
Des Alamir, des sérénades,
Des princesses & des combats !

SANCHETTE.

Vous allez donc aussi servir cette princesse ?
Vous suivrez Alamir, vous combattrez.

MORILLO.

Qui, moi ?

Quelque sot ! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non !

MORILLO.

Pourquoi !

C'est que j'ai beaucoup de sagesse.
Deux rois s'en vont combattre à cinq cent pas d'ici,
Ce sont des affaires fort belles,
Mais qui pourront sans moi terminer leurs querelles ;
Et je ne prens point de parti.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LEONOR.

QUEL eſt notre deſtin ?

HERNAND.

Délivrance & victoire.

CONSTANCE.

Quoi, Don Pedre eſt défait ?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre, & pour vous obéir.
On pourſuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir ?

HERNAND.

Madame, on doit à ſa perſonne
La moitié du ſuccès que ce grand jour nous donne ;
Invincible aux combats, comme avec vous ſoumis,
Il vole à la mêlée auſſi-bien qu'aux aubades ;
Il a traité nos ennemis,
Comme il a traité les alcades.
Il eſt en ce moment avec le Duc de Foix,
Dont nos ſoldats charmés célébrent les exploits ?

Mais il penſe à vous ſeule, & pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie,
Et je ſens, comme lui, les tranſports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux abſolument ſavoir de votre bouche; —

HERNAND.

Et quoi, Madame ?

CONSTANCE.

Un ſecret qui me touche;
Je veux ſavoir quel eſt ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque aſſurance?

CONSTANCE.

Ah, parlez, eſt-ce à lui de cacher ſa naiſſance?
Qu'eſt-il ? Répondez.

HERNAND.

C'eſt un brave officier,
Dont l'ame eſt aſſez peu commune;
Elle eſt au-deſſus de ſon rang;
Comme tant de Français, il prodigue ſon ſang,
Il ſe ruine enfin pour faire ſa fortune.

LEONOR.

Il la fera ſans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel eſt ſon projet ?

HERNAND.

D'être toujours votre ſujet;
D'aller à votre cour, d'y ſervir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre & de mourir,
De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux & fidelle;
Appartenir à vous, eſt tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah ! le ciel lui devait un sort plus éclatant,
Rien qu'un simple officier ! mais dans cette occurence ;
Quel parti prend le duc de Foix ?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la france,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE

Que n'osera-t-il point ? que va-t-il entreprendre ?
Où va-t-il ?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt se rendre.
Je cours vers Alamir ; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon message est bien reçu ?

CONSTANCE.

Allez ; & dites-lui que le cœur de Constance
S'intéresse à tant de vertu ;
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

Rien qu'un simple officier !

LEONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, & mon front en rougit.

LEONOR.

J'ignore de quel sang le destin l'a fait naître,
Mais on est ce qu'on veut avec un si grand cœur.

C'eſt à lui de choiſir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu ! que de grandeur !
Combien ſa modeſtie illuſtre ſa valeur !

LEONOR.

C'eſt peu d'être modeſte, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, eſprit, appas ;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vu quelques héros aſſez inſupportables ;
Et l'homme le plus vertueux,
Peut être le plus ennuyeux.

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur.
Je lui dois trop d'eſtime & de reconnaiſſance.

LEONOR.

Déja dans votre cœur il a ſa récompenſe,
J'en crois aſſez votre rougeur,
C'eſt de nos ſentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'eſt l'interprête de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur,
S'en indigne ſur mon viſage.
O ciel ! que devenir, s'il était mon vainqueur :
Je le crains, je me crains moi-même,
Je tremble de l'aimer, & je ne ſais s'il m'aime.

LEONOR.

Il voit que votre orgueil ſerait trop offenſé
Par ce mot dangereux, ſi charmant & ſi tendre ;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il ſait bien le faire entendre !

CONSTANCE.

Ah ! ſon reſpect encor eſt un charme de plus.
Alamir : Alamir a toutes les vertus.

LEONOR.

Que lui manque-t-il donc ?

CONSTANCE.

Le hazard, la naiſſance.
Quelle injuſtice ! ô ciel ! — mais ſa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ſes étonnans exploits,
Ce grand air, ſes diſcours; ſon ton même, ſa voix. —

LEONOR.

Ajoutez-y l'amour, qui parle en ſa défenſe.
Sans doute il eſt du ſang des rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, & je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendiſſe
A tant de grandeur d'ame, à ce rare ſervice,
Ce qu'ailleurs on immole à ſon ambition.
Ah ! ſi pour m'éprouver, il ma caché ſon nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il eſt prince, s'il m'aime ! — O ciel ! que me veut-on ?

SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MAdame, à vos genoux, ſouffrez que jeme jette.
Madame, protégez Sanchette;
Je vous ai mal connue, & pourtant malgré moi,
Je ſentais du reſpect, ſans ſavoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine; il faut à tout le monde

Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde,
C'est mon projet, du moins.

LEONOR.

Eh bien, ma belle enfant,
Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?

SANCHETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur;
Mais je prens peu de part au destin de la guerre;
Tout cela m'épouvante, & ne m'importe guere,
J'aime, & c'est tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéresse pour vous; parlez, soyez sincère.

SANCHETTE.

Ah, je suis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, & j'avais su lui plaire;
Il devait parler à mon père;
Il est de mes parens; il vint ici pour moi.

CONSTANCE, *se tournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor!

SANCHETTE

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaisir votre ame semble atteinte!

CONSTANCE.

Il l'aimait!

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité!

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illusion flateuse!

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir princeſſe, & n'être pas heureuſe?

CONSTANCE.

Hélas! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité;
Vous vous trompez beaucoup; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états, il eſt des malheureux.
Vous ne connaiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre.
Mon cœur, de ce grand jour, eſt encor effrayé.
Si le ciel me conduit de diſgrace en diſgrace,
Mon ſort peut-il être envié?

SANCHETTE.

Votre alteſſe me fait pitié;
Mais je voudrais être à ſa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment;
Alamir eſt tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous ſoyez princeſſe;
Il faut un prince à votre alteſſe;
Un ſimple gentilhomme eſt peu pour vos appas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe,
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas;
Vous qui ſemblez ſi généreuſe?

CONSTANCE, *ayant un peu rêvé.*

Allez — ne craignez rien : quoi! le ſang vous unit?

SANCHETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Il vous aime!

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit;
Et d'abord je l'ai cru; ſouffrez que je le croie;

Madame, tout mon cœur avec vous se déploie.
Chez messieurs mes parens je me mourais d'ennui;
Il faut qu'en l'épousant, pour comble de ma joie;
J'aille dans votre cour vous servir avec lui.

CONSTANCE.

Vous! avec Alamir?

SANCHETTE.

Vous connaissez son zele,
Madame; qu'avec lui votre cour sera belle!
Quel plaisir de vous y servir!
Ah! quel charme de voir, & sa reine, & son prince!
Un chagrin à la cour donne plus de plaisir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, Madame, & faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes soupirs, malheureuse Constance;
Soyons en tous les tems digne de ma naissance —
Oui, vous l'épouserez — comptez sur mon appui,
Au vaillant Alamir je dois ma délivrance;
Il a tout fait pour moi — je vous unis à lui;
Et vous serez sa récompense.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout-à-l'heure.

CONSTANCE.

Oui — quel trouble & quel effort extrême!

SANCHETTE.

Quel excès de bonté! je tombe à vos genoux,
Madame, & je ne sais qui j'aime

Le plus sincérement, d'Alamir ou de vous.

(*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

CONSTANCE.

De mon sort ennemi la rigueur est constante.

SANCHETTE *revenant.*

C'est à condition que vous m'amenerez.

CONSTANCE.

C'en est trop.

SANCHETTE.

De tous deux vous ferez si contente;

(*A Léonor.*)

Avertissez-moi, vous, lorsque vous partirez.

(*En s'en allant.*)

Que je suis une heureuse fille !

Qu'on va me respecter ce soir dans ma famille !

SCENE IV.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A Quels maux différens tous mes jours sont livrés !
Léonor, connais-tu ma peine & mon outrage ?

LEONOR.

Je supportais, Madame, avec tranquilité,
Les persécutions, le couvent, le voyage;
J'essuyais même avec gaîté
Ces infortunes de passage.
Vous me faites enfin connaître la douleur,
Tout le reste n'est rien près des peines du cœur;
Le vrai malheur est son ouvrage.

CONSTANCE.

Je suis accoutumée à dompter le malheur.

LEONOR.

Ainsi par vos bontés, sa parente l'épouse.
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais son égale, hélas !
Que mon ame serait jalouse !
Oublions Alamir, ses vertus, ses attraits,
Ce qu'il est, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'est presque rendu maître.
Non, je ne l'oublirai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublirez point ! vous le cédez !

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas ! que cet effort vous coûte !
Mais ne serait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux ?
Celui d'être au-dessus de la grandeur suprême ?
Vous pouvez aujourd'hui disposer de vous même.
Elever un héros, est-ce vous avilir ?
Est-ce donc par orgueil qu'on aime ?
N'a-t-on que des rois à choisir ?
Alamir ne l'est pas, mais il est brave & tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, & tel est son pouvoir.

LEONOR.

Hélas ! gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que résolvez-vous donc ?

CONSTANCE.

Moi ! d'être au déſeſpoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me ſens charmer,
De goûter le bonheur de faire ſa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(*On entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.*)

CHŒUR.

Triomphe, victoire,
L'équité marche devant nous;
Le ciel y joint la gloire,
L'ennemi tombe ſous nos coups.
Triomphez, victoire.

LEONOR.

Eſt-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes,
Vous mettre encor, Madame, au rang de ſes conquêtes?

CONSTANCE.

Ah ! je déteſte le parti
Dont la victoire a ſecondé ſes armes;
Quel qu'il ſoit, Léonor, il eſt mon ennemi.
Puiſſe le duc de Foix, auteur de mes allarmes,
Puiſſe Don Pedre & lui, l'un par l'autre périr !
Mais, ô ciel ! conſervez mon vengeur Alamir.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

MAdame, les Français ont délivré ces lieux;
Don Pedre eſt deſcendu dans la nuit éternelle.
Gaſton de Foix victorieux,

Attend encor une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, & qu'osez-vous m'apprendre ?
Il paraîtrait en des lieux où je suis ?
Don Pedre est mort, & mes ennuis
Survivraient encor à sa cendre !

LE DUC DE FOIX.

Gaston de Foix, vainqueur, en ces lieux va se rendre.
J'ai combattu sous lui ; j'ai vu dans ce grand jour,
Ce que peut le courage, & ce que peut l'amour.
Pour moi seul malheureux, (si pourtant je peux l'être ;
Quand des jours plus sereins pour vous semblent renaître)
Pénétré, plein de vous, jusqu'au dernier soupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez !

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame !

CONSTANCE.

Demeurez, je sais trop quelle vue
Vous conduisit en ce séjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi ! mon ame vous est connue ?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous sauriez ? —

CONSTANCE.

Je sais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux. Je sais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaissance,
Peut plaire & connaître l'amour.
Je sais qui vous aimiez, & même avant ce jour —
Elle est votre parente, & doublement heureuse.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuse
Ait pu vous chérir à son tour.
Ne partez point, je vais en parler à sa mère.
La doter richement, est le moins que je dois;
Devenant votre épouse elle me sera chère;
Ce que vous aimerez aura des droits sur moi.
Dans vos enfans, je chérirai leur père;
Vos parens, vos amis, me tiendront lieu des miens:
Je les comblerai tous de dignités, de biens.
C'est trop peu pour mon cœur, & rien pour vos services.
Je ne ferai jamais d'assez grands sacrifices;
Après ce que je dois à vos heureux secours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompense,
Madame: ah! croyez-moi, votre reconnaissance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes secrets sentimens;
Non, vous n'avez point cru qu'un autre ait pu me plaire;
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire,
Mais laissez-le à lui-même, il est assez puni.
Sur votre renommée, à vous seule asservi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous visse;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux,
Je vous vis dans Burgos, & ce fut mon supplice.
Oui, c'est un châtiment des dieux,

D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable !
Le reste de la terre en est insupportable:
Le ciel est sans clarté ! le monde est sans douceurs !
On vit dans l'amertume, on dévore ses larmes ;
Et l'on est malheureux auprès de tant de charmes !
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi, je serais la cause & l'objet de vos peines !
Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ses chaînes !
Vous osez. ——

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois, & le plus emporté,
Le plus respectueux, le plus sûr de déplaire !
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez !

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-tems ce cœur !
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur ;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse ;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né simple cavalier, amant d'une princesse,
Jaloux d'un prince & d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire ;
Qui, du grand du Guesclin, compagnon fortuné,
Aux yeux de l'anglais consterné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompense, il demande à vous voir ;
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,

Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
Moins il espère, & plus il semble mériter;
Est-ce à moi de rien disputer
Contre son nom, sa gloire, & sur-tout sa constance.

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite ! Alamir écoutez :
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités,
Jugez-en ; concevez mon désespoir extrême.
Sachez que mon devoir est de ne voir jamais
Ni le duc de Foix, ni vous-même.
Je vous ai déja dit à quel point je le hais,
Je vous dis encor plus ; son crime impardonnable
Excitait mon juste courroux ;
Ce crime jusqu'ici le fit seul haïssable,
Et je crains à présent de le haïr pour vous.
Après un tel discours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, Madame, arrêtez ; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui passe mon espoir.
Donner pour vous ma vie, est mon premier devoir ;
Je puis punir encor ce rival redoutable,
Même au milieu des siens je puis percer son flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de son sang ;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah ! demeurez, quel projet effroyable !
Ah ! respectez vos jours à qui je dois les miens ;
Vos jours me sont plus chers que je ne hais les siens.

LE DUC DE FOIX.

Mais est-il en effet si sûr de votre haine ?

CONSTANCE.

Hélas ! plus je vous vois, plus il m'est odieux.

LE DUC DE FOIX *se jettant à genoux, & présentant son épée.*

Puniſſez donc ſon crime en terminant ſa peine,
Et puiſqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups ; frappez, que cette épée
Par vos divines mains ſoit dans ſon ſang trempée,
Dans ce ſang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE.

Ciel ! Alamir, que vois-je, & qu'avez-vous pu dire ?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je reſpire —
Êtes-vous celui que je hais ?

LE DUC DE FOIX.

Je ſuis celui qui vous adore ;
Je n'oſe prononcer encore
Ce nom haï long-tems, & toujours dangereux ;
Mais parlez, de ce nom faut-il que je jouiſſe ?
Faudra-t-il qu'avec-moi ma mort l'enſéveliſſe,
Ou que de tous les noms il ſoit le plus heureux ?
J'attens de mon deſtin l'arrêt irrévocable ;
Faut-il vivre ? faut-il mourir ?

CONSTANCE.

Ne vous connaiſſant pas je croyais vous haïr ;
Votre offenſe à mes yeux ſemblait inexcuſable.
Mon cœur à ſon courroux s'était abandonné ;
Mais je ſens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi ! ce jour a donc fait ma gloire & mon bonheur ?

CONSTANCE.

De Don Pedre & de moi, vous êtes le vainqueur.

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND, & les Acteurs de la scène précédente, suite.

MORILLO.

Allons, une princesse est bonne à quelque chose ;
Puisqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y dispose,
Je vais au plus vîte, & pour cause,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'instant la chose.
(*Appercevant Alamir qui parle bas, & qui embrasse les genoux de la princesse.*)
Oh ! oh ! que fait donc là mon petit officier ?
Avec elle tout bas il cause,
D'un air tant soit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme :
Elle ne répond point, ils sont d'accord.

CONSTANCE *au duc de Foix, a qui elle parlait bas auparavant.*

Mon ame,
Mes états, mon destin, tout est au duc de Foix ;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me sont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix ! Mon père, avez-vous entendu ?

MORILLO.

Lui, duc de Foix ! te moques-tu ?
Il eſt notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent, pendant une heure ou deux,
Eſt un prince puiſſant, galant, victorieux,
Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, *en ſe retournant vers Hernand.*

Ah ! dites ſeulement qu'il eſt un prince heureux;
Dites que pour jamais il conſacre ſes vœux
A cet objet charmant, notre unique eſpérance,
La gloire de l'Eſpagne, & l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage ! Hélas trop bonnement,
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée!

SANCHETTE.

A qui ſerai-je donc?

CONSTANCE

A ma cour amenée,
Je vous promets un établiſſement;
J'aurai ſoin de votre hymenée.

LEONOR.

Ce ſera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE, *à la Princeſſe.*

Si je vis à vos pieds, je ſuis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je voi,
Me faiſait donc l'honneur de ſe moquer de moi.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La victoire & l'amour ont comblé tous nos vœux ;
Qu'au plaisir désormais ici tout s'abandonne,
Constance daigne aimer, l'univers est heureux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le Théâtre représente les Pyrenées, L'AMOUR *descend sur un char, son arc à la main.*

L'AMOUR.

De rochers entassés, amas impénétrable,
Immense Pyrénée, en vain vous séparez
Deux peuples généreux à mes loix consacrés ;
Cédez à mon pouvoir aimable ;
Cessez de diviser les climats que j'unis.
Superbe montagne obéis ;
Disparaissez, tombez, impuissante barrière.
Je veux dans mes peuples chéris
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaissez ma voix & l'ordre de Louis ;
Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

CHŒUR D'AMOURS.

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

(*La montagne s'abîme insensiblement, les acteurs chantans & dansans sur le théâtre qui n'est pas encor orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand roi, le fier Dieu de la guerre,
A vu les remparts écroulés,
Sous les coups redoublés
De son nouveau tonnerre ;
Je dois triompher à mon tour :
Pour changer tout sur la terre,

Un

Un mot suffit à l'Amour.

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

(*Il se forme à la place de la montagne un vaste & magnifique temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'amour occupe.*)

Ce temple est rempli de quatre quadrilles distinguées par leurs habits & par leurs couleurs ; chaque quadrille a ses drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans son drapeau pour devise ; un lis entouré de rejettons.* Lilia per Orbem.

L'ESPAGNE *un soleil & un parélie.* Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit & servat.

La quadrille de DON PHILIPPE. Spe & animo.

(*On danse.*)

(*Paroles sur une Chaconne.*)

Amour, Dieu charmant, ta naissance
A formé ce nouveau séjour ;
Tout ressent ici ta puissance,
Et le monde entier est ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais sujets du tendre Amour,
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHŒUR.

Amour, Dieu charmant, ta naissance
A formé ce nouveau séjour, &c.

(*On danse.*)

Après la danse UNE VOIX *chante alternativement avec le chœur.*

Mars, Amour sont nos dieux,
Nous les feryons tous deux.

Accourez après tant d'allarmes,
Volez, plaisirs, enfans des cieux,
Au cri de Mars, au bruit des armes,
Mêlez vos sons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux,
Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

(*On danse*)

CHŒUR.

La gloire toujours nous appelle;
Nous marchons sous ses étendards,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour & Mars.

DUO.

Charmans plaisirs, nobles hazards,
Quel peuple vous est plus fidelle ?

CHŒUR.

Mars, Amour sont nos dieux,
Nous les servons tous deux.

(*On continue la danse.*)

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
De nos exploits victorieux,
Fai toujours de nos rois, les premiers rois du monde,
Comme tu l'es des autres dieux.

(*On danse.*)

UN ESPAGNOL ET UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois;
Que la même vaillance
Triomphe sous les mêmes loix.

(*On danse.*)

(*Air de trompettes suivi d'un air de musettes. Parodiés sur l'un & l'autre.*)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.
Voi ta brillante fête
Dans ton empire le plus beau ;
C'est la gloire qui l'apprête,
Elle allume ton flambeau,
Ses lauriers ceignent ta tête.
Hymen, frère de l'amour,
Descends dans cet heureux séjour.

(L'HYMEN *descend dans un char accompagné de* l'AMOUR. *Pendant que le chœur chante*, l'HYMEN *&* l'AMOUR *forment une danse caractérisée ; ils se fuyent, ils se chassent tour à tour ; ils se réunissent, ils s'embrassent & changent de flambeau.*)

DUO.

Charmant hymen, Dieu tendre, Dieu fidelle,
Sois la source éternelle
Du bonheur des humains ;
Regnez, race immortelle,
Féconde en souverains.

PREMIERE VOIX. SECONDE VOIX.

Donnez de justes loix : triomphez par les armes :

PREMIERE VOIX.

Epargnez tant de sang ; essuyez tant de larmes :

SECONDE VOIX.

Non, c'est à la victoire à nous donner la paix,

Ensemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre,
Effrayez / Rassurez } la terre :

Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.

(*On reprend.*)

Charmant hymen, Dieu tendre, &c.

(*On danse.*)

BALLET GÉNÉRAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHŒUR.

Regnez, race immortelle,
Féconde en souverains. &c.

Fin du TOME VII.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 102180707